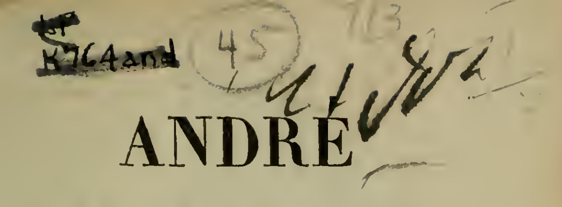

3 1761 07956162 7



ANDRÉ

LE SAVOYARD,

PAR

CH. PAUL DE KOCK.

« L'accent du pays où l'on est né demeure
« dans l'esprit et dans le cœur comme dans
« le langage. »

Maximes de La Rochefoucauld.

TOME PREMIER.

Bruxelles,

SOCIÉTÉ BELGE DE LIBRAIRIE, ETC.,

HAUMAN, CATTOIR ET COMP^e^.

—

1837.

ANDRÉ

LE SAVOYARD.

CHAPITRE PREMIER.

Tableau de neige. — La famille savoyarde.

La neige tombait par gros flocons ; elle couvrait les routes, elle rendait encore plus difficiles les sentiers pratiqués dans les montagnes, les chemins, souvent bordés de précipices, qui entourent la petite ville de l'Hôpital, située près du Mont-Blanc.

Notre chaumière s'élevait près d'une route, que le mauvais temps rendait déserte depuis quelques jours. Déjà plus d'un pied de neige couvrait la terre ; et cepen-

dant ni moi, ni mes frères, ne songions à rentrer pour nous mettre à l'abri.

J'étais couché près d'un bloc de rocher; et, là, je me trouvais aussi bien que sur un épais gazon : mes petites mains formaient des boules avec de la neige, et les lançaient à mes frères, qui, de leur côté, m'assaillaient également de boules glacées. Pierre, accroupi dans un enfoncement que formait la route, ne se montrait que rarement, tâchant de viser adroitement, et se cachant aussitôt; Jacques courait de côté et d'autre, sans se fixer à aucune place, se baissant pour ramasser de quoi faire des boules, et s'esquivant lestement après nous les avoir lancées.

Quel plaisir nous éprouvions, lorsque nous parvenions à nous attraper!... Quels cris de joie, quand Jacques recevait en fuyant de la neige sur son dos; lorsque Pierre, au moment où sa petite tête blonde sortait de sa cachette, était atteint à la figure par la boule qui s'éparpillait sur son visage! Le vaincu mêlait ses ris à ceux du

vainqueur ; la victoire ne coûtait jamais une larme. Pouvions-nous sentir le froid ? nous étions si heureux!... et dans un âge où le bonheur est pur, parce qu'il ne s'y mêle ni souvenirs du passé, ni craintes pour l'avenir !

Déjà, plusieurs fois, la voix de notre mère s'était fait entendre, pour nous engager à rentrer. « Nous voilà ! » répondions-nous tous trois. Mais au moment de regagner notre demeure, une nouvelle boule de neige, lancée par l'un de nous, faisait recommencer la guerre ; chacun s'attaquait de nouveau ; les cris de joie, les éclats de la gaîté faisaient encore retentir les échos de nos montagnes. Nos pieds étaient à demi morts de froid ; nos petites mains rouges et engourdies pouvaient à peine saisir et presser cette neige qui nous procurait de si doux passe-temps ; et cependant nous ne pouvions nous résoudre à retourner près du foyer de notre chaumière.

Mais l'approche de la nuit nous force

enfin à quitter notre jeu. Nous rentrons tous les trois essoufflés, haletans, et encore rayonnans de plaisir ; nous courons nous blottir contre l'immense foyer, devant le quel notre père est assis sur une grande chaise, tandis que notre mère va et vient dans cette vaste pièce, l'unique du logis, et prépare la soupe pour notre repas du soir, tout en nous grondant d'avoir tant tardé à rentrer.

« Voyez comme ils sont couverts de
» neige !... Rester ainsi sur la route, par le
» temps qu'il fait !... Hum ! les mauvais su-
» jets ! quand ils sont en train de jouer, ils
» ne m'écoutent plus ! »

« — Ne les gronde pas, Marie, » dit notre père en nous attirant près de lui ;
« ne les gronde pas ; ils s'amusent, ils sont
» heureux !... Pourquoi déjà chercher à
» troubler leurs plaisirs ? Chers enfans !...
» ce temps passera si vite !... Bientôt la rai-
» son amènera les soucis, les inquiétudes !
» Le travail du jour sera-t-il suffisant pour
» le lendemain ? les espérances d'aujour-

» d'hui feront-elles oublier les peines de la » veille?.. Toujours des tourmens! rare- » ment du plaisir!... Et jamais des mo- » mens aussi doux que ceux qu'ils vien- » nent de goûter! Moi aussi, j'ai fait des » boules de neige!... Il y a quarante ans » que je jouais comme eux... Ce temps est » loin, il a trop peu duré; je ne me rappelle » pas, depuis, avoir éprouvé un plaisir aussi » vrai.

» —Quoi, même lorsque tu m'as épou- » sée, Georget? » dit notre mère d'un ton de reproche. Mon père la regarde en souriant, et se contente de murmurer: « Oh! » ce n'est plus la même chose... Je n'avais » qu'une chaumière à t'offrir!...—En avais- » je davantage? Cela nous a-t-il empêché » d'être heureux?...—Non, sans doute... » —Notre maisonnette, notre travail nous » suffisent; nous sommes pauvres: mais » nous n'avons pas encore manqué, et nos » enfans s'élèvent bien; ils grandiront, ils » travailleront à leur tour...—Oui... Mais » d'ici là!... Ah! Marie!... Depuis cette

» maudite chute que j'ai faite en guidant
» au glacier ce gros étranger... qui ne m'a
» pas même aidé à me ramasser, tiens, je
» sens que mes forces diminuent... je ne
» puis recouvrer la santé... Et s'il fallait te
» laisser ainsi, avec ces enfans dont l'aîné
» n'a que sept ans... hélas! que devien-
» driez-vous ?.. »

En disant ces mots, mon père nous entourait de ses deux bras, et nous pressait plus fortement contre lui. J'étais grimpé sur ses genoux; Jacques était assis à ses pieds : et Pierre, debout près de lui, appuyait sa tête sur son épaule. Notre mère s'était arrêtée au milieu de la chambre; les derniers mots de son mari venaient de lui serrer le cœur. Elle se détourna, pour cacher une larme qui coulait le long de ses joues; et nous, sans trop comprendre ce dont il s'agissait, nous redoublions de caresses, pour dissiper la tristesse que nous lisions dans les yeux de notre père.

« Bon Dieu!... peut-on avoir de pareilles
» idées! » dit enfin la bonne Marie en pous-

sant un gros soupir qu'elle ne pouvait plus contenir ! « Ah, Georget! ne travaille plus, » ne te fatigue plus..... Reste auprès de » notre foyer. Nos récoltes sont rentrées, » nous avons du pain pour plus de six se- » maines encore; je ne veux pas que tu » t'exposes pour gagner quelques pièces » d'argent. »

« — Mon père, » dis-je alors, en levant la tête d'un air décidé; « quand il passera » des voyageurs, c'est moi qui les conduirai, » c'est moi qui monterai avec eux sur les » glaciers, qui leur ferai regarder dans ces » beaux précipices si effrayens ! Ils me don- » neront quelques pièces de monnaie, je » vous les rapporterai, et vous n'aurez plus » besoin de vous fatiguer. Vous le voulez » bien, n'est-ce pas, mon père ?... »

« — Tu es encore trop jeune, mon petit » André ! » dit mon père en me passant la main sur les joues, et en me faisant sauter sur ses genoux. — « Trop jeune !... Je suis » l'aîné des mes frères... J'ai sept ans pas- » sés... Le fils de Michel, notre voisin, ne

» les avait pas, quand il est parti pour la
» grande ville..... — Mes chers enfans, puis-
» siez-vous n'être point forcée d'y aller
» aussi !.. Je voudrais vous garder toujours
» près de moi .... »

« — Ça doit être ben joli la grande ville, » dit Pierre, en ouvrant ses petits yeux de toute sa force. « On dit qu'on y voit tous
» les jours la lanterne magique qui a passé
» une fois cheux nous ! — Voudrais-tu y
» aller, Pierre ?... — Oh ! dam, je n'ose-
» rais pas aller tout seul, comme le fils de Michel... — Et toi, mon petit Jacques ? » dit mon père à celui de mes frères qui n'avait encore que cinq ans, et se roulait à ses pieds en s'étendant pour se réchauffer devant la flamme du foyer.

« — Dis donc, Jacques, que ferais-tu par
» là, mon garçon ? — Je mangerais tous les
» jours du fromage avec mon pain, » répond Jacques en souriant, et en regardant du côté de notre mère, pour voir si la soupe se faisait.

« — Moi, dis-je à mon tour, je travaille-

» rais, je gagnerais beaucoup d'argent...
» de quoi acheter un grand jardin... Je
» reviendrais vous apporter tout cela.....
» Ça fait que nous serions bien heureux;
» vous mon père, et vous ma mère, vous
» pourriez vous chauffer toute la journée
» en hiver... Puis, mes frères et moi, nous
» aurions le temps de faire encore des bou-
» les de neige...

» — Tu es un bon garçon, André, tu
» songes à tes parens..... Mais la grande
» ville.... Ah! mes enfans, on n'y fait pas
» toujours fortune; j'y suis allé moi, étant
» jeune, je n'ai pu amasser que peu de
» chose!.., et puis, en route, des coquins
» m'ont pris tout ce que j'avais!... le fruit
» de dix ans de travail que je rapportais
» à ma mère!... il a fallu revenir sans
» rien...

» — Qu'est-ce que c'est donc que des co-
» quins? dit Pierre. — Mon ami, ce sont des
» méchans, des paresseux, des voleurs, qui
» n'ont pas voulu travailler, et qui ne vivent
» qu'en dépouillant les autres. — On peut

» les battre, n'est-ce-pas, mon père? dis-
» avec vivacité. — Pas toujours, mon cher
» André, quand on parvient à les prendre,
» la justice les punit; mais il est défendu
» de les battre soi-même!...

» Est-ce qu'on donne à manger à ceux
» qui sont méchans? » dit le petit Jasques, en regardant alternativement le feu et la soupe qui cuisait?

« — Il faut que tout le monde vive, mes
» enfans... — Mais les méchans n'ont pas de
» bonne soupe comme celle-là!... n'est-ce
» pas, mon père?... »

Notre père sourit, et releva le petit Jacques qu'il embrassa tendrement... Nous nous penchâmes, Pierre et moi, vers le sein de notre père, pour obtenir les mêmes caresses, qu'il s'empressa de nous prodiguer, car il nous aimait également tous trois; son cœur ne connaissait point ces injustes préférences qui font souvent naître, entre frères et sœurs, l'envie, la jalousie, les chagrins; il ne cherchait point sur nos traits quel était celui qui promettait d'être le plus

avantagé par la nature; aux yeux d'un bon père, tous ses enfans sont aussi beaux.

Par les soins de ma mère, la soupe préparée est placée sur une table de bois; la fumée qui sortait d'une grande écuelle, réjouissait notre vue, et faisait sourire le petit Jacques, qui respirait déjà avec délices le parfum du souper.

« A table!à table! » dit notre mère. Jacques se laisse aussitôt couler des genoux de mon père, et va se placer sur un petit escabeau; Pierre approche de la table la chaise que mon père vient de quitter, et moi, je reste près de celui dont je voudrais déjà soutenir la marche mal assurée: car, dans sa dernière chute, mon père s'était blessé assez grièvement au genou, et il n'était pas encore bien guéri.

Mon père faisait semblant de s'appuyer sur moi, parce qu'il voyait que j'étais fier d'être déjà son soutien; mais sa main reposait légèrement sur mon épaule. Nous fûmes bientôt assis autour de la table. La neige tombait avec une nouvelle violence; le vent

soufflait avec force ; il ébranlait souvent la porte de notre chétive demeure, et son bruit lugubre et monotone intimidait Pierre, qui se serrait contre moi, toutes les fois que notre porte remuait avec plus de fracas.

Mais la flamme brillante qui sortait du foyer, égayait notre chaumière, qu'une seule lampe éclairait ; et l'odeur de la soupe faisait rire le petit Jacques, qui chantait toujours, lorsqu'il était à table.

« Quel temps affreux ! » dit la bonne Marie, en nous servant à souper. « Je suis sûre » que l'on ne peut plus marcher, sans enfon- » cer de deux pieds dans la neige.....

» — Je plains ceux qui sont en route » dans nos montagnes, dit mon père. — » Nous sommes heureux d'avoir un abri, un » bon feu ; et de quoi souper.... Va, Geor- » get, il y a bien des gens qui vuodraient » maintenant être dans notre chaumière. »

Comme ma mère achevait ces mots, nous entendîmes des cris éloignés, puis le claquement d'un fouet et les juremens d'un postillon.

Nous prêtâmes tous l'oreille, excepté Jacques, qui s'emplissait la bouche d'une grande cuillerée de soupe. « Qu'est-ce que cela ? » dit Pierre en tremblant.

J'écoutais toujours, ainsi que mes parens; les voix devinrent plus distinctes. On appelait au secours; on réclamait l'assistance de quelque habitant du village : mais le village le plus voisin était éloigné de la route, que notre chaumière seule touchait.

« Plus de doute, » dit mon père, en se levant de table, « ce sont des voyageurs en » peine, il faut aller à leur aide. »

Rassemblant ses forces, il prend à la hâte son chapeau, son bâton, et sort de notre chaumière, sans écouter les prières de sa femme, qui le supplie de ne point s'exposer et se fatiguer de nouveau. Mais mon père est déjà loin; il se dirige du côté d'où partaient les cris; je m'étais levé, et j'aurais voulu le suivre; ma mère me retient, en me disant : « Eh bien, André, veux-tu donc » aller aussi t'exposer dans ces mauvais » chemins !... Tu es trop jeune, mon ami;

» reste avec nous, et prions le ciel pour
» qu'il n'arrive rien à ton père. »

Je me mets à genoux à côté de ma mère; Pierre en fait autant, ayant déjà les yeux pleins de larmes; Jacques reste seul à table, continuant à manger.

CHAPITRE II.

Les voyageurs. — La petite dormeuse.

Au bout d'un quart d'heure, qui nous sembla très-long, nous entendîmes la voix de mon père, qui nous criait d'ouvrir.

Sur-le-champ je cours à la porte; ma mère s'avance avec la lumière, qui ne nous laisse apercevoir que des masses blanches, formées par la neige. Mon père paraît enfin, mais il n'est pas seul, un monsieur, dont on ne peut distinguer les traits, parce qu'il est enveloppé dans un manteau qu'il tient jusque sur ses yeux, s'appuie sur le bras de mon père, en murmurant à chaque pas, d'une voix aigre et criarde :

» Où me menez-vous donc?... où suis-je?..

» j'enfonce toujours!... j'en ai jusqu'aux
» hanches!... quel affreux pays!... prenez
» garde, bon homme... nous allons tomber
» dans quelque trou!.... »

A tout cela mon père se contentait de répondre : « Ne craignez rien, Monsieur,
» je connais les chemins, je réponds de
» vous maintenant... ce n'est que de la
» neige!.... mais il n'y a plus de danger
» par ici.

» — Ce n'est que de la neige!... peste!..
» c'est bien assez, j'espère!..... mes jambes
» sont gelées!.... mes mollets se resserrent
» tellement que je ne les sens plus!... Ah!
» l'horrible pays!... Champagne, prends
» garde à l'enfant, et suis-nous de près. »

M. Champagne était probablement l'autre monsieur, qui suivait mon père, enveloppé également dans un large manteau, mais sous lequel il paraissait tenir quelque chose avec beaucoup de soin.

« Nous voici arrivés, Monsieur, » dit mon père, au moment où ils étaient devant la porte — « C'est bien heureux! » dit le

voyageur. Pendant qu'il se débarrasse de son manteau, nous courons nous jeter dans les bras de celui dont l'absence nous a tant inquiétés, sans faire attention aux personnes qui l'accompagnent. Peut-il y avoir, pour de simples Savoyards, quelqu'un qui mérite plus de soins qu'un père !

Le nôtre est le premier à nous faire songer aux étrangers. « Allons, mes enfans,
» nous dit-il, mettez du bois au feu ; toi,
» Marie, vois ce que tu pourras offrir de
» mieux à ces messieurs... et cet enfant...
» Tenez, vous pouvez le mettre sur notre
» lit... il y sera bien.... »

L'homme que l'on appelait Champagne, et qui portait un chapeau orné d'un large galon, ouvrit alors son manteau, et nous aperçûmes dans ses bras un enfant endormi. C'était une petite fille ; elle paraissait avoir quatre ans tout au plus. Mais combien elle était jolie !.. Jamais rien de si charmant n'avait frappé notre vue... Nous fîmes tous un cri d'admiration en l'apercevant ; et nous entourâmes le mon-

le sieur, dont l'habit était galonné comme le chapeau, afin de voir la petite de plus près.

Une pelisse garnie de fourrure enveloppait son petit corps ; un bonnet de velours noir, également fourré, couvrait sa tête charmante et s'attachait sous son cou avec de beaux glands d'or. Des boucles de cheveux blonds cendrés s'échappaient de dessous le bonnet, et ombrageaient le front de la jolie fille. Sa petite bouche était entr'ouverte ; une légère teinte rosée colorait ses joues ; ses yeux étaient bordés de longs cils, noirs comme le velours qui couvrait sa tête ; elle dormait aussi paisiblement que si elle eût été bercée sur les genoux de sa mère.

La beauté, l'élégance de ses habits, son sommeil paisible après les dangers qu'elle venait de courir, tout se réunissait pour augmenter notre étonnement ; chacun de nous s'était approché de M. Champagne ; petit Jacques lui-même avait quitté le souper, et, sa cuiller à la main, s'était glissé sous le manteau qui enveloppait l'enfant endormi.

« — Oh ! mon Dieu, la jolie petite fille, » dit ma mère, c'est un ange !... — C'est-il » une petite sœur ? » dit Jacques, tandis que Pierre touchait légèrement avec sa main. le large galon d'or qui bordait l'habit du monsieur. Pour moi, je ne pouvais rien dire ; j'étais tellement frappé d'admiration qu'il m'était impossible de détourner mes yeux de dessus la petite.

Mais pendant que nous considérions l'enfant, l'autre monsieur s'était débarrassé de son manteau, et approché de la cheminée. Impatienté sans doute par nos exclamations, il y mit un terme, en s'écriant d'un ton impérieux :

« Allons donc, Champagne, allez-vous tenir cette enfant une heure comme cela ?.. » posez-la sur un lit... si toutefois il y a » un lit ici... ensuite vous irez retrouver le » postillon. »

M. Champagne s'empresse d'exécuter les ordres de son maître : il suit ma mère, qui le conduit vers son lit, placé dans le fond de la chambre. L'endroit où nous cou-

chions, mes frères et moi, était situé à l'autre bout de la salle, et caché par un grand rideau de toile grise fixé sur une longue tringle de fer. L'enfoncement dans lequel était placée notre couchette, formait un espace de quatre pieds carrés, lorsque le rideau était tiré; cela composait tout notre appartement, mais nous y reposions paisiblement; et quoique le vent pénétrât quelquefois dans notre chambre à coucher mal close, les soucis et l'insomnie ne s'y glissaient jamais : il faut bien que le pauvre ait quelques dédommagemens!

Mes regards n'étant plus attachés sur la petite, que l'on plaçait sur le lit de ma mère, je me retournai, et j'examinai l'autre monsieur.

Il pouvait avoir cinquante-cinq ans, sa taille était petite, son corps maigre et fluet, quoiqu'en voyage, il ne portait point de bottes, et le froid avait en effet tellement fait rentrer ses mollets, qu'on n'en apercevait aucun vestige. Sa figure était longue comme son nez, qui, de profil, était capa-

ble de garantir du vent la personne à laquelle il aurait donné le bras. Son teint était jaune ; un de ses yeux était couvert d'un morceau de taffetas noir, fixé là par un ruban qui entourait la tête du monsieur, sans cependant lui donner aucune ressemblance avec l'Amour. L'œil qui lui restait était noir et assez vif ; forcé de faire l'office de deux, son maître ne le laissait pas un moment en repos, et le roulait continuellement de gauche à droite. Enfin, une expression de dédain et d'ironie semblait habituelle à la physionomie de ce monsieur, qui était coiffé en poudre, avec une petite queue, qui, par derrière, suivait tous les mouvemens de son œil. En apercevant la figure de ce voyageur, il ne nous échappa aucun cri d'admiration.

L'étranger regardait, d'un air mécontent, l'intérieur de notre chaumière. » Est-ce » que vous n'avez pas une autre pièce que » celle-ci, où je puisse me reposer loin de » tous ces marmots ? » dit-il à mon père, en jetant sur moi et mes frères un regard

d'impatience. — « Non, monsieur ; je
» n'avons que cette grande chambre, qui
» fait tout notre logis... — Une chambre!.
» ilsappellent cela une chambre! » murmure le monsieur, en regardant son valet, qui venait de lui prendre son manteau, et souriait d'un air respectueux à tout ce que disait son maître.

» Voyons... où vais-je me mettre? car il
» faut pourtant que je me mette quelque
» part... N'est-ce pas, Champagne?.. — Il
» est certain, monsieur le comte, que l'en-
» droit est peu digne de vous !... mais enfin
» ce n'est pas la faute de ces pauvres gens.
» — Tu as raison, Champagne, l'endroit
» n'est pas digne de moi !... mais puisqu'il
» n'y en a pas d'autre...
» — Ah ! si monsieur voulait être seul, »
dit ma mère, « nous avons encore là-haut
» un grenier, où sont les provisions d'hi-
» ver... il y a de la paille fraîche...

» — Un grenier !.. de la paille ! à moi?..
» Dis donc, Champagne, as-tu entendu
» cette Savoyarde? c'est vraiment trop fort!..»

Et le monsieur roulait à droite et à gauche son petit œil, qu'il voulait rendre perçant. Quoique placé derrière lui, je m'en apercevais par le mouvement qu'il faisait faire à sa queue.

« Ces paysans ne savant pas à qui ils ont » l'honneur de parler, monsieur le comte.
» — Certainement ils ne le savent pas...
» Voyons, approchez-moi un fauteuil, que » je puisse m'asseoir. »

« Je n'ai que cette grande chaise-là, » monsieur, » dit mon père, en avançant le siége sur lequel il se reposait ordinairement; tandis que ma mère, le retenant par la veste, lui disait à demi-voix: » Mais c'est » ta chaise, Georget! où donc te reposeras-tu?... »

Mon père se retourna et lui fit signe de se taire; elle n'obéit qu'à regret, car le ton et les manières du voyageur ne la disposaient pas à se gêner pour lui.

« Point de fauteuil! » dit celui-ci en s'étalant sur la chaise, étendant devant le feu ses petites jambes grêles, et ses mains

dont les doigts étaient chargés de bagues. « Comme les routes sont mal tenues !... Il » faudra que j'écrive au préfet de ce dépar- » tement. Ha çà, dites-moi, bon homme, » quand vous êtes venu près de ma voiture, » qui s'enfonçait dans ces maudites neiges, » vous avez crié à mon postillon d'arrêter, » pourquoi cela ?... — Parce qu'il se diri- » geait vers un précipice que la neige lui » masquait ; encore quelques tours de roue, » et vous périssiez tous !... — En vérité ?... » Comment ! moi, le comte de Francor- » nard, je serais mort comme cela, en rou- » lant dans un trou !... C'est une chose » extraordinaire !... Dis donc, Champagne, » conçois tu-cala ?... Sens-tu à quoi j'étais » exposé ?... Et je dormais tranquillement » dans ma voiture, tandis que les périls les » plus grands m'environnaient !...Pardieu ! » si ce n'est pas là du courage, je veux être » un grand sot !... — Monsieur le comte » n'en fait jamais d'autres ! —Tu as raison, » Champagne ; je n'en fais pas d'autres ; » mais ce dernier trait sera, je l'espère,

» cité dans l'histoire de ma vie !... C'est que
» voilà au moins la dixième fois qu'il m'ar-
» rive de dormir au moment du danger...
» Te souviens-tu quand le feu a pris à mon
» hôtel, il y a un an? c'était pendant la
» nuit... j'ai, ma foi, fait un somme, pen-
» dant qu'une cheminée entière brûlait;
» et si l'on ne m'avait pas réveillé, j'étais
» capable de dormir comme cela jusqu'au
» matin, pendant que chacun se sauvait.
» Dis donc, Champagne, est-ce là du sang-
» froid?... — C'est ce que tout le monde
» admire en vous, monsieur le comte. »

Pendant la conversation du maître et du valet, ma mère s'était approchée du lit, sur lequel la petite fille continuait à sommeiller paisiblement. « Pauvre enfant! dit-
» elle; sans mon mari, tu allais périr !...
» Ah ! Georget, quel bonheur que tu aies
» sauvé cette charmante créature !... je suis
» sûre que ses yeux sont aussi doux que le
» reste de son visage... Oh ! quelle diffé-
» rence auprès de ce vilain... »

Mon père ne la laissa pas achever, et se hâta de lui imposer silence.

« A propos, » dit alors le monsieur borgne, en se tournant un peu vers ma mère, » ma fille dort-elle toujours? »

« Vot' fille! » dit la bonne Marie, en jetant sur l'étranger des regards étonnés: » Comment, monsieur!... c'te jolie enfant, » c'est votre fille? »

« Et qu'y a-t-il là de surprenant? » dit le petit monsieur, en relevant la tête. » Si » vous aviez plus de lumière dans cette » chambre enfumée, vous verriez, bonne » femme, que cette petite est en tout mon » portrait. »

M. Champagne, s'approchant du lit, dit à son maître: » Mademoiselle dort tou- » jours!...

» — Cette petite tiendra de moi en tout: » le même sang-froid, le même calme dans » le danger!... c'est dans le sang!... La » famille des Francornard est connue pour » cela depuis trois siècles!... Nous avons un » de nos ancêtres qui s'est endormi sur un

» bélier, au siége de Solyme...— La veille
» de l'assaut? monsieur le comte. — Non...
» le lendemain. Mon aïeul a eu deux fois
» un cheval abattu sous lui!...— A l'armée?
» monsieur le comte. —Non, au manége.
» Et mon père avait, quand il est mort,
» plus de deux cents cicatrices sur le
» corps...Dis donc, Champagne, deux cents
» cicatrices!...il n'y a pas beaucoup de gens
» qui pourraient en montrer autant!... —
» Peste! je le crois bien... c'étaient des
» coups d'épée, sans doute?—Non, c'étaient
» des piqûres de sang-sues: il était extrê-
» mement sanguin. Quant à moi, je porte
» sur mon visage des preuves de ma valeur.
» — Il y a bien des personnes qui vou-
» draient ressembler à monsieur le comte.
» —Oui, certes, Champagne; l'œil que je
» n'ai plus, m'a fait faire bien des con-
» quêtes... — Je crois que monsieur
» m'a dit que c'était en se disputant avec un
» Anglais qu'il l'avait perdu? — Oui,
» Champagne: pardieu! cette affaire-là fit
» assez de bruit!... nous nous disputions...

» à qui mangerait le plus vite... Je fus vain-
» queur, Champagne; et dans sa colère,
» l'Anglais me lança à le tête un œuf dur,
» qui fit sauter mon œil à dix, pas!... —
» Ah! mon dieu!...— Juge de ma fureur!
» Si l'on ne m'avait retenu... je serais
» tombé sous la table!... mais je me suis
» bien vengé.... — Vous avez tué votre
» homme? — Oui, Champagne; un mois
» après, nous avons recommencé le pari:
» et mon Anglais est mort d'indigestion. »

La conversation du maître et du valet ne nous avait pas empêchés; mes frères et moi, de terminer notre souper. Ma mère allait à chaque instant considérer la petite fille; puis elle revenait près de mon père, qui, debout au milieu de la chambre, son chapeau et son bâton à la main, attendait qu'il plût au voyageur de donner des ordres pour sa voiture et son postillon, qui devait geler sur la route, pendant que monsieur le comte étendait ses jambes devant la flamme ardente de notre foyer.

«Sa fille!» répetait ma mère à l'oreille de

son mari, toutes les fois qu'elle venait de regarder la petite dormeuse. « Comprends-
» tu cela, toi, Georget ? — Oui, Marie ;
» dans le grand monde, on dit que l'on
» voit souvent de ces choses-là !

« Monsieur, » dit enfin mon père en s'approchant de l'étranger, « votre postillon
» est toujours sur la route... et...—Eh
» bien, c'est son état d'être sur les routes!..
» Ce drôle-là, qui allait me jeter dans un
» précipice! il mériterait que je le fisse
» sévèrement punir!... — Je crois bien
» qu'il se serait fait autant de mal que mon-
» sieur!... — Ah! vous croyez cela, mon
» cher!... Dis donc, Champagne, ce Sa-
» voyard qui se permet de comparer mon
» existence à celle d'un postillon !...—Mon-
» sieur le comte, ces gens-là ne sont pas
» en état de vous comprendre.—Tu as
» raison; cela vit et cela meurt comme des
» marmottes... sans avoir eu une pensée
» distinguée. Cependant il faut que je re-
» parte le plus tôt possible... je ne saurais
» rester long-temps en ces lieux... cela y

» sent la nature d'une force à vous as-
» phyxier. Champagne, va avec ce Savoyard
» rejoindre la voiture ; qu'on examine bien
» s'il n'y a rien de cassé... qu'on la mette
» dans le bon chemin ; et dès qu'il fera
» jour, nous partirons ; je ne veux pas
» m'aventurer encore la nuit sur ces routes
» couvertes de neige.—Comptez sur ma
» prudence, monsieur. »

M. Champagne sort avec mon père. Monsieur le comte se rapproche du feu et ne paraît plus s'occuper de sa fille, ni de nous. Au bout de quelques minutes, un son prolongé nous apprit que notre hôte ronflait, comme son aïeul après la prise de Solyme.

« Il faut vous coucher, enfans, » nous dit ma mère. « Votre vue ne paraît pas fort
» agréable à ce monsieur, qui, sans doute,
» n'aime pas les enfans ; car depuis son
» arrivée ici, il ne s'est pas approché une
» seule fois de sa fille. Avoir un bijou
» comme cela... et ne point l'adorer ! Ah !
» je n'y comprends rien !... Il faut que ces

» gens du grand monde aient la tête bien
» occupée, pour oublier ainsi leur enfant.
» Ah ! ma mère, laisse-nous encore voir
» la petite fille! » dis-je en courant près du lit. Pierre en fit autant; et notre mère prit le petit Jacques dans ses bras, afin qu'il pût la bien voir aussi.

« Le beau bonnet! dit Pierre; les beaux
» habits!.... — Comme elle dort! dis-je à
» mon tour... ah ! si elle pouvait ouvrir les
» yeux !... Je voudrais bien l'entendre par-
» ler, maman. — Elle a donc soupé? dit
» Jacques.—Probablement, mon garçon...
» ces gens riches ont de tout dans leur voi-
» ture. — Restera-t-elle avec nous? dit
» Pierre. — Non, mes enfants; elle repar-
» tira avec son père, au point du jour. Que
» ferait, dans notre pauvre chaumière, cet
» enfant habitué à l'aisance, aux douceurs
» de la vie !.... Et cependant on l'aimerait
» bien, et peut-être plus que ce petit vilain
» monsieur, qui se dit son père ! »

Dans ce moment, Jacques, en passant sa main sur la fourrure qui garnissait le bonnet

de la petite fille, lui fit faire un léger mouvement; elle se retourna; sa pelisse s'entrouvrit, et nous aperçumes un médaillon pendu à son cou avec une chaîne d'or.

» Oh! le beau joujou! » dit Jacques; et nous avancions tous la tête vers la dormeuse, afin de voir de plus près le bijou.

» C'est un portrait de femme! » dit ma
» mère; les jolis traits! les beaux yeux....
» ce doit être la maman de cette petite fille;
» oui, je le gagerais... elle lui ressemble
» déjà... Mais comment ce monsieur, qui
» n'a qu'un œil, a-t-il fait pour devenir l'é-
» poux d'une si jolie femme?... Georget a
» bien raison; dans le grand monde, on
» voit des choses étonnantes, et qui sont
» toutes simples pour les gens riches. Allons,
» mes enfants, il faut aller vous coucher;
» vous pourriez réveiller cette petite... et ce
» monsieur vous gronderait... car il n'a pas
» l'air de se souvenir que mon mari lui a
» sauvé la vie, ainsi qu'à sa fille; il ne l'a
» seulement pas remercié! Ah! si Georget
» en eût fait autant pour un pauvre Sa-

» voyard !... mais si on n'obligeait que les » gens reconnaissans, on ne ferait pas sou- » vent le bien !... »

Nous nous éloignons à regret du lit sur lequel repose la petite fille, que je ne puis me lasser de regarder. Mais il faut obéir à notre mère, et nous nous dirigeons vers notre petit coin. En courant à notre couchette, Jacques se jette étourdiment dans les jambes du monsieur qui dormait. Il se réveille en sursaut, et fait un bond sur sa chaise, en criant à tue-tête : » A moi ! Champa- » gne!... à moi ! on attaque ton maître... »

La figure du voyageur était alors si comique, que nous éclatons de rire, mes frères et moi. » Ce n'est rien, monsieur ; ce n'est » rien, lui dit ma mère ; c'est mon petit » Jacques qui, en courant, a attrapé vos » jambes, v'là tout...

» Comment, ce n'est rien ! » dit l'étranger, qui se frotte l'œil et revient à lui... « Je » vous trouve plaisante, ma mie, avec votre » voilà tout !... Me réveiller ainsi quand je » dors?... Donnez le fouet à tous ces polis-

» sons, et envoyez-les coucher, que je ne les
» entende plus... Ce n'est rien !... Je rêvais
» que j'étais à la chasse; et j'allais forcer le
» cerf, quand ce petit drôle m'a fait perdre
» sa piste!... »

Ma mère se hâte de nous faire rentrer dans notre petit appartement; elle tire le rideau sur nous, et nous recommande le silence. Mes frères se déshabillent, et ne tardent pas à s'endormir. Pour moi, je n'ai aucune envie de me livrer au sommeil, je ne sais quelle curiosité m'agite; mais je pense à la jolie petite fille, je voudrais la revoir encore, je voudrais surtout la voir éveillée. Je garde donc mes habits; le rideau qui cache notre couchette ne ferme pas assez bien pour qu'on ne puisse apercevoir dans la chambre; m'étendant sur notre lit, et plaçant ma tête contre le rideau, je m'arrange de manière à entendre et à voir tout ce qui se passera dans notre chaumière.

A peine étions-nous retirés, que mon père revient avec le domestique du voyageur.

» Eh bien ! Champagne, ma voiture!... » demande le petit monsieur, sans regarder mon père. » — Oh ! il n'y a que peu de » chose à réparer... un écrou de défait... » le postillon dit que ce n'est presque rien. » — Je ne remonterai certainement pas » dans une voiture où il manque un écrou, » pour que la roue se détache et que nous » versions sur la route!... Le postillon se » moque de cela, il est à cheval. Il faut » faire sur-le-champ raccommoder ce qui est » brisé... Est-ce qu'il n'y a pas de charrons » dans ce maudit pays ?..

» Monsieur, » dit mon père,» il y a bien » un homme qui ferre les chevaux et tra- » vaille aux voitures ; mais il demeure de » l'autre côté du village... — Qu'il demeure » au diable si vous voulez, mais il me le » faut... — C'est fort loin... et les chemins » sont si mauvais cette nuit... — Vous » devez être habitué à courir sur la neige, » comme moi à porter une épée. Avec un » gros bâton comme celui que vous tenez, » vous pouvez vous soutenir partout....

» Est-ce que vous auriez peur, par hasard?..
» — Non, monsieur, non... et j'en ai
» donné la preuve, lorsqu'au péril de ma
» vie, j'ai arrêté vos chevaux qui vous
» entraînaient vers un précipice... — C'est
» juste!... et certainement, mon cher, je
» vous en récompenserai... mais il me faut
» absolument un charron... »

Mon père se dispose à partir, ma mère court à lui et se jette dans ses bras : » Mon
» cher Georget, ne sors pas cette nuit,
» lui dit-elle, tu es déjà malade, le che-
» min est dangereux... demain au point du jour, il sera temps d'aller chercher du
» monde.
» — Demain! dit l'étranger; vous n'y
» pensez pas, bonne femme! demain!....
» Et il faudrait que j'attendisse encore une
» partie de la journée ici! Non pas, il faut
» que je parte dès le point du jour... Ne
» retenez pas votre mari, ne craignez
» rien, je vous réponds de lui... Et par-
» dieu! j'en ai fait bien d'autres, moi,
» quand je patinais pendant des heures

» entières sur des bassins qui avaient jus-
» qu'à trois pieds d'eau! ...

» — Laisse-moi, ma chère Marie ! » dit mon père en se dégageant des bras de sa femme. » C'est pour nos enfans, c'est pour
» toi que je cherche à gagner quelque
» chose... La Providence me guidera sur
» la route ; confions-nous à elle... elle doit
» veiller sur un père de famille. »

En disant ces mots, mon père sort de notre demeure; et ma mère, dont les yeux sont pleins de larmes, va s'asseoir contre le lit sur lequel elle repose sa tête.

Le vieux monsieur n'a vu qu'une chose, c'est que mon père est parti pour exécuter ses ordres. Satisfait de ce côté, il se rapproche du feu qu'il attise, et dans lequel il jette quelques bourrées placées près du foyer.

Le domestique est allé visiter la table sur laquelle nous avons soupé; et je lui vois faire la grimace, après avoir goûté de la soupe qui restait pour mon père.

» Triste cuisine! » dit-il, en jetant les yeux de tous côtés. » Est-ce que monsieur

» le comte n'a pas faim ? — Non, Champa-
» gne ; d'ailleurs crois-tu que je mangerais
» de ce dont se nourrissent ces paysans ?...
» —Il est certain que cela ne me semble
» pas fort bien accommodé ! ... — Ces
» gens-là vivent commme des brutes... cela
» n'a point de palais !... — Ah ! quand je
» pense au cuisinier de monsieur le comte...
» c'est-là un homme de mérite. — Oui,
» Champagne ; c'est un garçon plein de
» talent ! je le pousserai... je lui ferai de la
» réputation. — Je vois qu'il ne faut pas
» songer à souper ici. Heureusement que
» nous avons bien dîné, et que demain
» nous trouverons quelque bonne au-
» berge... — As-tu dans ta poche le flacon
» de vin d'Alicante?... — Oui, monsieur
» le comte... — Donne-le moi, que j'en
» boive une gorgée.. . cela me remettra...
» car le souper de ces Savoyards répand
» une odeur pestilentielle !... »

Le valet tire, d'une poche de son habit, un assez grand flacon recouvert de paille, sur lequel il porte un œil de convoitise, et

qu'il présente à son maître; celui-ci boit à même la bouteille, puis la referme avec soin, et la rend à son valet, qui soupire en la remettant dans sa poche.

« Assieds-toi, Champagne, » dit l'étranger; « je te le permets: ce paysan sera » long-temps; d'ailleurs il faut ensuite qu'il » conduise le charron à ma voiture. Chauffe- » toi, et entretiens le feu, car il fait horri- » blement froid, et je sens le vent qui me » glace de tous côtés... Comment fait-on » pour vivre dans de semblables masures! »

M. Champagne ne se l'est pas fait répéter; il prend une chaise, s'approche du feu, en se mettant du côté opposé à son maître, et paraît jouir avec délices du plaisir de se chauffer et de se reposer. Ma mère est toujours assise contre le lit; et je présume qu'elle s'est endormie. Depuis long-temps mes frères goûtent un paisible repos; je reste donc seul éveillé avec monsieur le comte et son valet, dont je m'amuse à écouter la conversation, en les regardant fort à mon aise par un trou de notre rideau.

« — Sais-tu bien, Champagne, que j'ai
» eu une idée excellente, et que je suis
» enchanté d'avoir pris un parti aussi dé-
» cisif!.... — Certainement, monsieur le
» comte.... De quel parti voulez-vous par-
» ler? — Eh, parbleu! de l'idée que j'ai eue
» d'enlever ma fille, de l'emmener avec moi
» à Paris... Comme madame la comtesse
» sera surprise, lorsqu'en s'éveillant demain,
» elle ne trouvera plus sa chère Adolphi-
» ne!... — Ce ne sera pas une surprise
» agréable pour madame!.... elle adore sa
» fille!.... — Oui, Champagne; mais je veux
» qu'elle m'adore aussi, moi...car enfin je
» suis son époux. — Il n'y a pas de doute,
» monsieur le comte. — Cela n'a pas été sans
» peine, à la vérité; mademoiselle de Blé-
» mont ne voulait pas se marier... Oh! c'est
» bien le caractère le plus bizarre.... de
» l'esprit... ah! Champagne, de l'esprit jus-
» qu'aux bouts des doigts! — Et elle ne vou-
» lait pas de vous? monsieur le comte. — Je
» ne te dis pas cela; je dis, elle ne voulait
» pas se marier. Pur caprice de jeunes fil-

» les.... idées romanesques ou mélancoli-
» ques!—Est-ce que madame la comtesse a
» un caractère triste ?—Au contraire, elle
» est très-enjouée, très-vive, très-folle
» même... Depuis notre mariage cepen-
» dant, elle est un peu moins gaie.—N'ayant
» l'honneur d'être valet de chambre de
» monsieur le comte que depuis un an, je
» ne connais qu'à peine madame; car,
» pendant cet espace de temps, je crois
» qu'elle n'a point passé dix jours avec
» monsieur.—Non, Champagne, elle ne les
» a point passés..... et depuis cinq années
» que nous sommes mariés, nous n'avons
» guère vécu plus de deux mois ensemble.
» —Vous devez faire un excellent ménage!
» —Oh, certainement!... et si je voulais
» laisser madame la comtesse maîtresse de
» voyager continuellement, d'être à la
» campagne quand je suis à Paris, et de
» revenir à Paris quand je vais à la cam-
» pagne, nous serions fort bien ensemble.
» Mais tu entends, Champagne, qu'il y a
» des momens où je suis bien aise de trou-

» ver ma femme dans son appartement....
» —Oui, monsieur le comte, je comprends.
» —Je sais bien que notre manière de
» vivre est extrêmement distinguée; il n'y
» a rien de plus noble que des époux
» qui ne se voient que cinq ou six fois
» dans l'année; mais encore faut-il se
» rencontrer quelquefois..... et pour ren-
» contrer ma femme, je suis toujours obligé
» de courir après elle. Encore si je l'attra-
» pais!.. mais au contraire....—Comment.!
» est-ce que c'est madame qui attrape
» monsieur? — Non, Champagne; mais
» c'est un petit salpêtre qui ne peut tenir
» en place.... est-elle à ma terre en Bourgo-
» gne, je me mets en route; j'arrive, je,
» crois la trouver, la surprendre agréable-
» ment..... pas du tout! madame est partie
» il y a deux heures pour le château d'une
» de ses amies. Je me rends à ce château;
» elle vient de le quitter pour retourner à
» Paris. Je reviens à Paris... depuis la veille
» elle est partie pour prendre les eaux...
» et toujours comme cela. Il n'y a pas de

» mois où je ne manque mon épouse.—Cela
» doit beaucoup fatiguer monsieur le comte!
» — Elle m'avait prévenu en m'épou-
» sant.... Oh ! elle a montré une franchise
» rare !.... elle ne m'a caché aucun de ses
» défauts! elle m'a dit qu'elle était coquette,
» volontaire, impérieuse, capricieuse....
» Tu sens bien que j'ai été enchanté de sa
» franchise.—Peste ! je le crois bien, mon-
» sieur ; c'est un trésor qu'une femme aussi
» franche !—Et puis, comme je te l'ai dit,
» elle ne voulait pas se marier.—Mais quand
» elle a vu monsieur le comte, elle a changé
» de résolution ?—Au contraire, elle est
» devenue tenace... Oh ! c'est une femme
» à caractère.... elle a été jusqu'à me me-
» nacer de me faire... — De vous faire!...
» —De me faire... tu sais bien... comme les
» petits bourgeois.—Ah ! je comprends...
» et cela n'a pas effrayé monsieur le comte ?
» —Fi donc ! Champagne ; est-ce qu'une
» demoiselle aussi distinguée peut faillir ?
» est-ce que je ne connaissais pas les vertus
» de mademoiselle Caroline de Blémont, et

» les principes dans lesquees on l'avait éle-
» véc? Son pèrc, qui était mon ami et un
» homme dans mon genre, car il y avait
» beaucoup de rapports entre nous....—
» Est-ce qu'il n'avait qu'un œil, comme
» monsieur le comte?—Je parle du moral
» et des sentimens. Son père, Champagne,
» m'a dit : épousez ma fille, j'en serai bien
» aise, et elle finira par en être contente.
» Elle ne vous aime, mais si vous savez
» vous y prendre, avant quinze jours elle
» vous adorera.—Voilà un père qui parlait
» comme *Mathieu Laensberg*.—Il ne s'est
» pas trompé, Champagne; oh! je m'en
» aperçois chaque fois que je parviens à
» attraper ma femme. Madame la comtesse
» commence à avoir beaucoup de tendresse
» pour moi... et si ce n'était cette manie de
» courir sans cesse le monde... mais cela lui
» passera. »

Ici, M. le comte se rapprocha du feu en bâillant; et M. Champagne, se trouvant derrière son maître, tira lestement le flacon de sa poche, y but à longs traits, et le

remit en place sans que l'on s'aperçût de rien.

» Te souviens-tu, Champagne, qu'il y a
» trois moins environ, nous avons été dans
» le Berry, à la terre de madame de Ro-
» sange... où j'ai été assez heureux pour
» rencontrer ma femme? — Oui, monsieur,
» ainsi qu'un jeune artiste... nommé Der-
milly, je crois... — Dermilly, oui; c'est
» un peintre. — Il me semble que je l'ai
» aperçu aussi, dans les environs du château
» que nous venons de quitter. — Tu ne t'es
» pas trompé; figure-toi, Champagne, que
» ce diable de Dermilly, qui certainement
» ne cherche pas ma femme, se rencontre
» toujours avec elle, tandis que moi, qui la
» cherche sans cesse, j'ai beaucoup de
» peine à la rencontrer. — C'est fort singu-
» lier, en effet. — Cela se conçoit cependant;
» Dermilly, comme peintre, aime beaucoup
» à voyager, pour connaître les beaux sites,
» pour admirer la nature... que sais-je!....
» ces artistes sont enthousiastes, roman-
» tiques!... Ma femme, de son côté, est en

» extase devant une chute d'eau, une
» montagne ou un ravin!... Alors, ils ne
» pouvaient pas manquer de se rencontrer!
» — Assurément; M. Dermilly admire la
» nature avec madame la comtesse. — C'est
» cela même, Champagne; oh! ils sont
» vraiment uniques pour cela!.... — Il est
» fort bien, ce M. Dermilly!—Mais, oui pour
» un peintre, il n'est pas mal... ce ne sont
» pas de ces traits nobles... dans mon genre,
» — Oh! il ne ressemble nullement à mon-
» sieur le comte!..... c'est un jeune homme?
» — Oui... vingt-huit à trente ans à peu
» près.—Il a donc l'honneur de connaître
» madame la comtesse?—Pardieu! je crois
» bien! il la connaissait même avant moi;
» Dermilly était son maître de dessin. —
» Ah! je comprends. — Ma femme avait
» beaucoup de goût pour la peinture...
» Dermilly lui montrait tout ce qu'elle
» voulait, mais principalement l'histoire...
» — Ah! c'est aussi un peintre d'histoire?
» — Lui! il peint tous les genres... portraits,
» paysages... antiques.... que sais-je!... Il

» attrappe parfaitement la ressemblance...
» il a fait le portrait de madame la comtesse,
» que ma fille porte à son cou... il m'a fait
» aussi... d'après la bosse... il m'a même
» fort bien attrapé... c'est surtout mon œil
» couverts de taffeta qui est frappant... Ma
» femme m'a fait sur-le-champ accro-
» cher...—Dans son boudoir?—Non, dans
» le garde-meuble, à côté de mes aïeux.—Il
» me paraît que ce M. Dermilly a du ta-
» lent...—Beaucoup de talent, Champagne,
» infiniment de talent... Je lui fais quel-
» quefois l'honneur de l'inviter à dîner...
» quand je n'ai personne... parce que tu
» entends bien que mon rang... mais il me
» refuse toujours, il n'y a qu'à la campagne
» que l'on peut le posséder. Il a fait aussi
» le portrait de ma fille... Il est d'une com-
» plaisance extrême... Je crois que ce gar-
» çon-là ferait le portrait de mon cheval,
» si je l'en priais... car il m'a dit, en me
» peignant, qu'il faisait aussi les bêtes
» quand cela se rencontrait. Il faudra que je
» lui fasse faire ton portrait, Champagne...

» —Ah ! monsieur le comte est trop bon !...
» —Non.... je le mettrai dans ma salle à
» manger, en regard de celui de ce pauvre
» caniche, qui rapportait si bien. »

Champagne ne répond rien, mais je le vois se retourner et porter le flacon à ses lèvres, pendant que monsieur le comte se caresse le gras de jambes.

» —Mais quand je pense à la surprise que
» je vais causer à madame la comtesse !...
» Après tout, c'est sa faute... je voulais
» l'emmener à Paris... Je veux donner un
» bal, une fête à plusieurs personnages
» importans dont je puis avoir besoin... J'ai
» le tact fin, Champagne, et je prévois les
» chose de fort loin... il n'y a personne
» comme moi pour deviner une destitu-
» tion, une mutation, une promotion, une
» élévation ! ... — Il est facile de voir que
» monsieur le comte n'est pas de ces hom-
» mes auxquels on en fait accroire, » répond M. Champagne, en replaçant dans sa poche le flacon qu'il vient encore de visiter.

« — Or donc, la présence de madame la

» comtesse est indispensable à Paris; elle
» est allée en Savoie passer quelque temps
» à la terre d'une de ses amies, qui l'aime
» beaucoup, dit-on, mais dont je n'avais
» jamais entendu parler. Aller en Savoie
» dans le cœur de l'hiver!... je reconnais
» bien là la tête folle de madame de Fran-
» cornard. N'importe, rien ne m'arrête. Je
» fais mettre les chevaux à ma berline, nous
» partons... nous voyageons sans trop nous
» presser, parce que je ne veux pas fatiguer
» mes pauvres bêtes; nous arrivons chez
» madame de Melval, où certes on ne m'at-
» tendait pas... car tu as vu la surprise de
» ma femme! — Oui, monsieur... Oh! elle
» a fait une grimace épouvantable!... —
» Comment, une grimace?... — Je veux
» dire que l'étonnement que votre vue lui a
» causé... a tellement contracté ses nerfs...
» que sa physionomie!.... car madame la
» comtesse a beaucoup de physionomie!...
» — Infiniment, Champagne. Ah! si tu
» avais été là quand je lui ai annoncé que
» que je venais la chercher pour la rame-

» ner à Paris... oh, tu aurais ri de la co-
» lère... qu'elle feignait d'éprouver!... c'é-
» taient des mouvements de dépit!.... des
» trépignements de pied! elle est vraiment
» gentille tout-à-fait!... — Oh! c'est une
» femme charmante que monsieur le comte
» possède-là! Oui, — Champagne, c'est ce
» que me disent tous mes amis. Enfin, ma
» femme s'est calmée, et elle m'a dit, d'un
» ton extrêmement doux : Vous pouvez re-
» tourner à Paris, si cela vous plaît, mais
» je ne vous y suivrai pas. — Ah! madame
» vous a dit cela! — Oui Champagne, mais
» avec infiniment de grâce; il n'y avait pas
» moyen de se fâcher. Cependant, comme
» cela ne remplissait pas mon but, j'étais
» assez mécontent d'être venu pour rien en
» Savoie, lorsqu'en me promenant dans les
» environs du château j'ai rencontré Der-
» milly... ce jeune peintre dont nous par-
» lions tout-à-l'heure; il se promenait avec
» ma fille à laquelle il paraît porter le plus
» tendre attachement!... je voulus causer un
» moment avec lui, mais il me quitta bien

» vite, en me disant : Il faut que je ramène
» mademoiselle Adolphine à sa mère, car
» madame la comtesse aime tant sa fille
» qu'elle ne peut être une heure séparée
» d'elle, et elle me gronderait si je tardais
» plus long-temps.

» Pardieu, me dis-je, puisque madame
» la comtesse ne peut être une heure sans
» sa fille, il me semble que si j'emmenais la
» petite à Paris je forcerais par là sa mère à
» me suivre... hein! Champagne! qué dis-
» tu de cette idée-là? — Sublime, monsieur
» le comte.—Il m'en vient comme cela trois
» ou quatre par jour. Je ne fis semblant de
» rien... je dissimulai pendant deux jours...
» il fallait attendre l'instant favorable, et
» c'était difficile... On m'avait donné pour
» logement un pavillon superbe, mais qui
» était à une lieue de l'appartement de ma
» femme. Ce n'est que cette nuit que, me
» cachant dans un cabinet, je suis parvenu
» jusqu'auprès de ces dames. La petite dor-
» mait, je l'ai couverte à la hâte de cette
» pelisse et de ce bonnet; je t'avais prévenu

» de te tenir prêt, et nous sommes partis,
» pendant qu'on me croyait bien endormi...
» Le tour est délicieux!... Nous avons pris
» des chemins de traverse, parce que je ne
» veux pas que madame la comtesse, qui
» certainement va courir après moi, puisse
» me rejoindre avant que nous soyons à Pa-
» ris. Le mal, c'est que nous nous sommes
» perdus dans ces maudites neiges, et qu'il
» faut attendre pour repartir que ma voiture
» soit réparée.

» — Elle sera en état au point du jour,
» monsieur; et madame la comtesse ne nous
» attrapera pas parce qu'elle croira que nous
» avons suivi le droit chemin. — Allons,
» tout ira bien.... grâce à mon excellente
» idée!... — Comme c'est heureux que vous
» ayez eu un enfant, monsieur le comte.
» — C'est vrai, Champagne;... car me voilà
» sûr, maintenant, de faire aller ma femme
» partout où je voudrai... Ranime donc le
» feu, Champagne... qu'est-ce que tu fais
« donc derrière mon dos?... — Rien....
» monsieur le comte... je cherchais des fa-
» gots.... — En voilà devant toi... »

M. Champagne, à force de visiter le flacon, sentait ses jambes faiblir et sa langue s'épaissir ; de son côté, monsieur le comte bâillait plus fréquemment, et ses paupières commençaient à se fermer.

« — Champagne, sais-tu qu'elle est fort
» jolie, ma fille ? — Magnifique, monsieur
» le comte... — Elle promet d'être très-bien
» tournée !... — Ça fera une fière femme...
» si elle vous ressemble... — Comment, si
» elle me ressemble, imbécille ; mais c'est
» déjà frappant, de profil. — Je veux dire
» qu'elle est déjà presqu'aussi grande que
» vous... — Oh ! que moi... tu vas trop loin,
» moi je suis de la vieille roche... j'ai le cof-
» fre solide !... — C'est fini... il n'y a plus
» rien dedans !... » marmotte Champagne, qui vient de boire le restant du vin d'Alicante que contenait le flacon.

« — Qu'est-ce que tu dis, Champagne ?
» — Moi, monsieur le comte... Est-ce que
» j'ai dit quelque chose ?... — Je crois que
» ce maraud s'endort quand je lui parle. —
» Moi, monsieur, je suis éveillé comme

» une souris ! — Ma fille a des yeux super-
» bes ! — C'est comme des perles!... Et des
» dents !... — Noires comme du jais! — Un
» nez bien fait... — Avec un petit trou au
» milieu.... — Et un menton.... A la ro-
» maine.. n'est-ce pas, monsieur le comte?..
» — Ah ! Champagne !.... quel dommage
» que ma fille ne soit pas un garçon !... —
» Ah! c'est juste... quel dommage... que le
» flacon soit si petit... — Cela ferait un joli
» petit garçon, comme tu dis, Champagne;
» ce serait un Francornard, enfin, et il m'en
» faut un pour perpétuer mon nom.... —
» Oui, monsieur... oui... il vous en faut...
» — C'est ce dont je vais m'occuper sérieu-
» sement... j'aurai un fils, Champagne...
» si ma femme... à moins que... comme à
» l'ordinaire...

» — Oui, monsieur... ayez en beaucoup...
» et du vieux.... comme celui que j'ai bu
» tout-à-l'heure... »

Monsieur le comte venait de fermer les yeux, M. Champagne bredouillait et s'assoupissait à côté de son maître; las d'écouter et

de regarder par le trou du rideau, je m'étendis auprès de mes frères, et ne tardai pas à imiter les voyageurs.

CHAPITRE III.

Elle s'éveille. — Départ des voyageurs.

Je ne sais quelle heure il était, lorsque des coups frappés à la porte de notre chaumière me réveillèrent brusquement ; j'entendis en même temps le vieux monsieur qui criait : « A moi, champagne ! quel est l'in-
» solent qui ose me troubler ?.... j'ai qua-
» rante mille livres de rente... et le premier
» cuisinier de Paris. »

De son côté M. Champagne, à moitié endormi, marmottait en se frottant les yeux :
« Que me veut-on ?... qu'est-ce qui m'ap-
» pelle ?... est-ce ce vieux fou qui court
» après sa femme... qui se moque de lui ?...
» j'ai tout bu... c'est dommage... »

Heureusement pour M. Champagne que son maître, à moitié endormi, n'entendit pas ces paroles. Ma mère s'empressa d'ouvrir. C'était mon père, qui venait annoncer au voyageur que sa voiture était réparée. La lampe qui brûlait encore, éclairait tristement notre chaumière; à peine mon père est-il entré, que j'entends ma mère jeter un grand cri.

Le vieux monsieur fait un saut sur sa chaise; Champagne se précipite en avant pour se lever plus promptement; mais dans ce mouvement, sa chaise glisse, et comme les fumées du vin d'Alicante, ne sont pas encore entièrement dissipées, il perd l'équilibre et va tomber sur les genoux de son maître, qui pousse des cris terribles, croyant qu'une bande de voleurs est entrée dans la chaumière.

Une entaille assez profonde, que mon père s'était faite au-dessus de l'œil gauche, et de laquelle s'échappaient de grosses gouttes de sang, avait été cause du cri que ma mère venait de pousser, et qui avait

répandu l'alarme dans notre habitation.

« — Oh ! mon dieu ! tu es blessé, mon
» pauvre Georget !.. ah ! j'avais un pres-
» sentiment qu'il t'arriverait quelque mal-
» heur !... mais tu n'as pas voulu m'écou-
» ter !.. — Ce n'est rien, ce n'est rien, ma
» bonne Marie, dit mon père en portant
» son mouchoir sur sa blessure ; en voulant
» gravir la colline pour arriver plus vîte
» à l'autre bout du village, mon pied a
» glissé sur la neige, je suis tombé... une
» pierre m'a légèrement blessé à la tête...
» —Mais ton sang coule, tu dois souffrir...
» —Non, te dis-je ; ce ne sera rien ; ne
» nous occupons pas de cela maintenant.»

Au cri de ma mère, j'avais aussi quitté notre couchette. Je m'approche de mon père ; la vue du sang qui coule de sa blessure me fait mal ; je me mets à pleurer. A mon âge, c'était pardonnable ; d'ailleurs, je n'ai jamais eu ce courage qui consiste à voir, sans en être troublé, les souffrances de ses semblables. Dans le monde, on appelle cela de la fermeté ; dans nos montagnes, c'eût été de l'égoïsme.

Pendant que mon père me console et rassure ma mère, M. le comte s'éveille entièrement et s'aperçoit enfin qu'il tient M. Champagne sur ses genoux: celui-ci s'était rendormi sur son maître, qui, se croyant attaqué, était resté plusieurs minutes sans oser remuer.

« — Comment maraud!.. c'est toi qui es » sur mes genoux! dit M. le comte en se » débarrassant de son valet. — Comment! » monsieur;... j'étais assis sur vous!.. voyez » ce que c'est que le sommeil!.. j'aurai » eu le cauchemar probablement... mais » aussi, on fait un bruit dans cette bicoque... » il n'y a pas moyen de dormir, on crie... » on pleure on ne s'entend pas....

« — Pardon de vous avoir réveillé, mon- » sieur, dit mon père; mais je croyais que » vous seriez bien aise d'apprendre que » votre voiture est en bon état.—Ah! ah! » c'est vous, bonhomme... diable! déjà de » retour...—Mais il y a plus de cinq heu- » res que je suis parti. Il m'a fallu du temps » pour aller chez le charron, pour l'éveil-

» ler, et pour le décider à venir par le
» temps qu'il fait... Je l'ai ensuite conduit
» à votre voiture... il n'y avait presque
» rien à faire... Cependant il est encore au-
» près...il attend sans doute qu'on le paye...
» — Cinq heures... Comme le temps passe
» quand on cause! n'est-ce pas, Champagne?
» car je n'ai pas dormi une minute. — Ni
» moi non plns, monsieur, j'avais les yeux
» aussi ouverts que vous. — Quelle heure
» est-il? — Le jour va bientôt paraître,
» monsieur, il est près de six heures... —
» Champagne, va payer cet ouvrier; il fau-
» dra qu'il te réponde qu'il n'y a plus de
» danger pour moi.—Oui, monsieur...
» —Ah! .. donne-moi auparavant le flacon
» d'Alicante, le froid m'a saisi... cela me
» remettra un peu. »

M. Champagne, après avoir hésité un moment, fouille enfin dans sa poche et en tire la bouteille d'osier qu'il présente à son maître avec beaucoup de respect. Celui-ci, après l'avoir débouchée, la porte à ses lèvres et s'écrie bientôt:

» Qu'est-ce que cela veut dire ?... Cham-
» pagne. — Quoi donc ? monsieur. — La
» bouteille est vide ! — Vous croyez ! mon-
» sieur. — Comment ! je crois... j'en suis
» pardieu bien sûr... — C'est singulier !
» elle était aux trois quarts pleine quand
» vous me l'avez rendue ce soir ! — Je le
» sais fort bien! drôle !.. comment m'ex-
» pliqueras-tu cela ! — Ah ! je vois ce que
» c'est, monsieur; tout-à-l'heure, en me
» jetant brusquement sur vous, croyant
» que l'on vous attaquait, j'aurai cogné ce
» flacon et il aura fui ma poche est
» encore toute mouillée... — Comment
» maraud... vous osez dire ?... — Monsieur
» le comte sait bien qu'il n'a pas fermé l'œil
» de la nuit, et que j'ai toujours été près
» de lui... Il m'eût été impossible de trom-
» per monsieur, alors même que j'en aurais
» été capable... — Au fait, ta réflexion
» est assez judicieuse. »

M. Champagne s'esquive, enchanté de s'en être si bien tiré. Ma mère lavait avec de l'eau fraîche la blessure de mon père,

que je venais de débarrasser de son chapeau et de son bâton ; mes frères dormaient encore, et notre hôte se fourrait presque dans le foyer en se plaignant du froid. Il n'avait pas aperçu le mal que le bon Georget s'était fait, en courant pour lui, la nuit, au milieu de nos montagnes ; cet homme-là ne voyait que ce qui lui était personnel ; pour la peine que l'on se donnait à son service, les souffrances des malheureux, les larmes de l'infortuné, les pleurs de l'orphelin, l'œil qui lui restait semblait aussi recouvert d'un épais bandeau.

Une petite voix douce attira notre attention. C'était la petite fille qui s'éveillait ; la blessure de mon père nous avait fait oublier la jolie dormeuse.

» Maman !.. maman !.. » dit la jolie petite. Puis elle soulève sa tête et promène autour d'elle des regards surpris. Nous apercevons alors ses yeux ; ils sont noirs, mais si doux, si bons !... à son premier cri, j'avais couru près du lit ; et là, je restais à la regarder. » Maman, » dit-elle de nouveau ; et sa voix

n'est plus aussi calme; le chagrin l'altère déjà : elle nevoit pas sa mère , ses jolis yeux se remplissent de larmes.

Ma mère s'était aussi approchée de la petite, qu'elle admirait répétant à chaque minute : » Bon dieu ! la belle petite fille !.. » Chacun de nous lui souriait; mais la pauvre enfant nous regardait avec étonnement, avec crainte, et répétait : » Maman... » je veux voir maman !.. »

» Monsieur, dit ma mère à l'étranger, » votre demoiselle, est eveillée, elle de- » mande sa maman. — Eh bien... donnez- » lui à boire... les enfans se calment tou- » jours en buvant... on les berce avec » cela... »

Ma mère présente un verre à la petite, mais elle le repousse et continue d'appeler sa maman; ses larmes coulent, elle sanglotte; ses beaux cheveux retombent sur ses yeux qu'elle frotte avec ses petites mains, tout en répétant sans cesse : » Je veux qu'on » me mène chez maman. »

Nous étions tous attendris de la douleur

de la petite fille; le vieux monsieur, seul, ne paraissait pas y faire attention, et murmurait en se frotant les jambes: » Mes
» pauvres chevaux auront eu bien froid.
» Je voudrais déja être de retour à Paris.
» Je suis sûr que César s'ennuie après son
» maître... Comme il va faire le saut du
» cerceau à mon retour... Cet animal-là est
» plein d'intelligence... Il faut que je lui
» apprenne à jouer aux dominos, comme
» le fameux *Munito*.

» — Monsieur, dit ma mère, votre petite
» pleure toujours... La pauvre enfant ne
» peut pas se consoler... — Annoncez-lui
» que je vais lui donner le fouet... — Ah!
» monsieur... battre un enfant aussi petit...
» une si jolie fille... Ah!.. c'est pour rire
» que monsieur dit cela... je ne battons
» pas les nôtres, nous... et cependant ils
» ne sont pas aussi délicats que ce petit
» amour-là. »

Le vieux monsieur se retourne en faisant la grimace, et fixant sur ma mère son petit œil gris: « Est-ce que cette Savoyar de pré-

» tendrait me montrer, comment je dois éle-
» ver ma fille?... Amenez-moi mademoi-
» selle Adolphine...»

Ma mère prend la petite dans ses bras, et se dispose à la porter sur les genoux de son père ; mais celui-ci lui fait signe de mettre l'enfant à terre devant lui ; et la petite, après avoir envisagé M. le comte, fait une moue qui la rend encore plus gentille.

« Mademoiselle, » dit gravement le vieux monsieur après avoir pris du tabac dans une belle boîte d'or, « votre conduite est
» au moins inconvenante... pour ne point
» dire plus ; vous demandez madame la
» comtesse, c'est fort bien ; mais parce que
» vous ne la voyez point, vous vous mettez
» à pleurer!... Je n'entends pas que ma fille
» se conduise avec autant de légèreté. Vous
» êtes avec moi... je crois vous avoir déjà
» dit que je suis votre père... D'ailleurs vous
» devez me reconnaître : et un père ou une
» mère, c'est absolument la même chose ;
» si ce n'est que l'une vous gâte, et que

» l'autre vous donnera des chiquenaudes si » vous n'êtes point sage. »

Pour toute réponse à cette mercuriale, dont la petite fille n'a sans doute pas compris un mot, elle se met à taper des pieds avec violence, en répétant : « Je veux voir » maman... moi ! »

« — Voyez un peu quel caractère ! » s'écrie M. le comte; « elle n'en démordra pas... « elle aura de la tête... beaucoup de tête... » Cela n'est pas étonnant, c'est une Francornard, et c'est par la tête qu'on nous » reconnaît tous. »

Dans ce moment, M. Champagne revient. « Voilà le jour, monsieur le comte, dit-il » en entrant; quand vous voudrez vous re- » mettre en route... — Sur-le-champ... La » voiture est parfaitement raccommodée? » — Oui, monsieur, il n'y a plus de dan- » ger.... — Allons, donne-moi mon man- » teau que je m'entortille bien... »

Pendant que le domestique enveloppe son maître aussi hermétiquement qu'une bouteille d'esprit de vin, je me rapproche

de la petite fille : elle ne pleure plus, elle est immobile devant le feu... mais ses beaux yeux sont si tristes !... de gros soupirs sortent de sa poitrine ; on voit qu'elle retient avec peine ses sanglots.

Je l'entoure de mes bras... je l'enlève... « Que fais-tu donc, André ? » me dit mon père. « — Je vais la porter, papa, oh ! je » suis bien assez fort... Vous êtes blessé, » vous pourriez tomber encore... »

Je me disposais à porter la petite jusqu'à la voiture (car j'étais en effet déjà fort pour mon âge), mais M. Champagne m'arrête et s'empare de l'enfant. Oh ! si j'avais pu résister... que j'aurais eu de plaisir à battre cet homme qui me privait du bonheur de porter la petite demoiselle, dont les mains, blanches comme la neige, s'étaient dejà posées sur ma tête, et dont les petits doigts avaient jeté mon bonnet de laine, qui sans doute lui semblait une vilaine coiffure.

Les voyageurs vont partir ; M. Champagne tient dans ses bras la jolie dormeuse, qui me regarde et veut me sourire, quoique

l'on s'aperçoive qu'elle a le cœur bien gros!..· mais il est un âge où la peine et le plaisir se succèdent si rapidement!.... la joie se fait jour sous les larmes qui sèchent aussi vite qu'elles ont coulé. Déjà l'on ne voit plus que le bout du nez de M. le comte, qui prend, pour regagner sa voiture, autant de précaution que s'il devait gravir à pied le Mont-Blanc. Mon père est toujours dans un coin de la chambre, trop fier pour demander une récompense que cependant il a bien méritée. Mais en passant devant lui, M. Champagne s'arrête : « Oh! vous êtes blessé! » lui dit-il. — Oui, dit ma mère, c'est en » courant cette nuit pour votre maître qu'il » s'est mis dans cet état. »

« Comment!... il est blessé! .. » dit monsieur le comte, dont la voix étouffée par son manteau ressemble alors au son d'un cornet à bouquin. Il s'arrête devant mon père, puis se décide à dégager une de ses mains de dessous son manteau, ce qu'il ne fait qu'avec bien du regret, et il cherche pendant longtemps dans son gousset, en murmurant :

« Ah! diable... au fait... j'allais oublier...
» il faut que je lui donne quelque chose....
» N'est-ce pas Champagne? — Il le mérite
» bien, monsieur le comte. — Oui... oui...
» sans doute... c'est pourtant désagréable,
» en voyage, d'être toujours obligé d'avoir
» la main à la poche.... on n'en finit ja-
» mais!... Allons... tenez, mon cher... je
» veux que vous vous souveniez que vous
» avez reçu dans votre chaumière le comte
» Nestor de Francornard. »

En disant ces mots, M. le comte met un petit écu dans la main de mon père; puis, disparaissant de nouveau sous son manteau, il sort de notre habitation, suivi de son valet, qui porte la petite fille dans ses bras. Ils ont bientôt rejoint la voiture qui les attend, et ils s'éloignent de notre pays.

« Un petit écu! » dit ma mère, lorsque l'étranger est parti; « donnez-vous donc
» bien de la peine, privez-vous de sommeil,
» exposez votre vie, pour être recompensé
» ainsi!

» — Marie, dit mon père, on doit toujours

» obliger, sans s'inquiéter si l'on en sera ou
» non récompensé ; ne l'est-on pas toujours,
» d'ailleurs, par le plaisir d'avoir fait son
» devoir ? Sans doute cet étranger aurait pu
» se montrer plus généreux... Tant pis pour
» lui, s'il ne sait pas donner! c'est une jouis-
» sance dont il se prive. Notre chaumière
» est ouverte à tout le monde , les riches
» doivent pouvoir y entrer comme les mal-
» heureux. — Mais cette blessure.... c'est
» pour lui que tu as gagné cela... — Cela ne
» sera rien... va, tes soins et les caresses de
» nos enfans la guériront bien plus vîte que
» tout l'or de ce voyageur. »

Ma mère ne dit plus rien à son mari ; mais en allant et venant, je l'entends murmurer encore : « un petit écu !.... et il a « manqué périr !... »

En effet, pour un seigneur, M. le comte n'avait pas agi noblement ; mais y il a beaucoup de roturiers qui ont l'ame noble , et cela fait compensation.

CHAPITRE IV.

La mort d'un bon père — Séparation nécessaire.

Depuis plus d'une heure les voyageurs étaient partis ; mon père se reposait devant le feu, en mangeant la soupe que l'arrivée de M. le comte ne lui avait pas permis de prendre la veille. Ma mère s'occupait de son ménage ; mes frères étaient déjà sur le seuil de notre porte, mordant chacun dans nn gros morceau de pain bis. Je ne les avais pas suivis, je restais dans la maison, j'y cherchais encore la jolie petite fille, et j'étais triste de ne plus l'y trouver.

En portant mes regards du côté du lit sur lequel elle s'est reposée, quelque chose de brillant frappe ma vue ; je cours, et je

ramasse au pied du lit le médaillon que nous avons admiré la veille.

Je pousse un cri de joie. « Qu'as-tu donc
» André? me dit mon père.—Oh! j'ai
» trouvé un trésor… tenez… tenez… »

Je cours lui montrer le portrait. C'est
» celui que la petite fille portait à son cou,
» dit ma mère ; il se sera détaché de la
» chaîne… Regarde donc, Georget, la jolie
» femme! oh! c'est la mère de ce petit ange,
» qui dormait sur notre lit…—Oui… elle
» est très-bien ; mais, morgué, comment
» faire pour rendre ce portrait à ce mon-
» sieur?.. Diable! si on avait vu cela plus
» tôt… Marie, sais-tu si l'on pourrait encore
» rejoindre la voiture?—Non, certaine-
» ment, on ne le peut plus ; ils ont près de
» deux heures d'avance…D'ailleurs, savons-
» nous où ils vont? Ne veux-tu pas encore
» courir et te blesser pour ce vieux vilain
» monsieur, qui ne vous remercie seu-
» lement pas!…—Ah! Marie!.. Faut-il se
» montrer intéressé? et quand il s'agit
» d'être honnête, de faire son devoir…—

» Pardi, j'espère que nous le sommes,
» honnêtes ; dieu merci, quoique pauvres,
» je n'en sommes pas moins estimés dans le
» pays. Mais écoute, Georget ; ce portrait
» n'est pas entouré de pierres précieuses...
» Oh ! s'il y avait des diamans...des bijoux
» autour, je serais la première à courir
» après la voiture, dussé-je faire dix lieues,
» de peur qu'on ne nous crût capables de
» l'avoir gardé exprès ; mais tu vois bien
» qu'il n'y a qu'un petit cercle d'or tout
» simple autour de cette figure... Ce n'est
» pas notre faute si la petite l'a perdu.
» D'ailleurs dès que ce monsieur s'en aper-
» cevra, il se doutera sans doute que c'est
» ici que sa fille l'a laissé, et il l'enverra
» chercher par un de ses valets. En atten-
» dant, gardons ce portrait ; puisque le ha-
» sard nous en rend dépositaires, et ne te
» tourmente plus pour cela. Si cet étranger
» y tient beaucoup, sois sûr qu'il ne man-
» quera pas de nous l'envoyer demander.
» —Allons, je crois que tu as raison, Marie;
» d'ailleurs la voiture est trop loin... Mais

» bientôt, je pense, quelqu'un viendra ré-
» clamer ce médaillon. »

Mon père se trompait dans ses conjectures ; les jours s'écoulèrent après celui où nous avions reçu les voyageurs, et personne ne vint chercher le portrait.

Cependant la santé de mon père ne s'améliorait pas. Chaque jour, au contraire, ses forces diminuaient. Sa blessure à la tête était cicatrisée ; mais il éprouvait par tout le corps des douleurs qu'il voulait en vain nous cacher. Notre indigence augmentait son mal, en lui donnant pour l'avenir de vives inquiétudes. Ma mère s'efforçait de le tranquilliser ; mais depuis long-temps il ne pouvait plus se livrer à aucun travail. C'était en servant de guide aux voyageurs, aux curieux qui venaient souvent admirer nos montagnes et l'âpreté de nos sites, que mon père avait jusqu'alors trouvé le moyen de soutenir sa famille ; cette ressource lui était ravie.

Chaque jour je m'offrais pour remplacer mon père, je brûlais du désir d'être

utile à mes parens, et de soulager leur misère; mais ils me trouvaient trop jeune encore pour gravir les glaciers, et m'exposer sur des chemins bordés de précipices; ils tremblaient pour mes jours; si je tardais à rentrer, lorsque j'allais dans le village, leur inquiétude était extrême; ils me croyaient blessé, et à mon retour après m'avoir grondé, ils se dédommageaient en m'accablant de caresses... Les pauvres gens apprennent souvent aux riches comment on doit aimer ses enfans.

Un jour, cependant, revenant seul du village, je rencontre un voyageur qui me prie de lui indiquer un chemin pour atteindre une hauteur d'où l'on découvre fort loin dans les environs. La route était difficile et bordée de précipices; mais plusieurs fois je l'avais parcourue à l'insu de mes parens. J'offre au voyageur de lui servir de guide, il accepte; nous gravissons les rochers. Après avoir admiré quelque temps le magneifique tableau qui s'offre à ses regards, l'étranger redescend, puis continue

sa route; mais auparavant, il me met dans la main une petite pièce d'argent, en me disant: « Tiens, mon petit homme, voilà » pour ta peine. »

Jamais je n'avais éprouvé un plaisir aussi grand; je cours... je vole vers notre demeure; mes pieds ne marquent point sur la neige que je ne fais qu'effleurer; j'arrive enfin, respirant à peine; et je vais donner à ma mère la pièce de monnaie que j'ai reçue du voyageur.

« D'où te vient cela ? » me dit mon père. Je raconte ce que j'ai fait; sans doute je parais alors bien fier, bien satisfait, car je vois mon père sourire, quoiqu'il veuille d'abord me gronder.

Pierre et Jacques ouvrent de grands yeux, et disent qu'ils veulent aussi gagner de l'argent; mais Jacques est si petit! et Pierre si timide!..

Malheureusement, de telles occasions sont rares: on veille à ce que je ne m'éloigne pas. Nous restons près de mon père; ses souffrances paraissent augmenter; ce n'est

qu'entouré de ses enfans qu'il se sent mieux. Nous passons les longues soirées d'hiver à ses côtés. Hélas! il n'a plus la force de nous tenir sur ses genoux! Ma mère travaille sans cesse ; « son rouet suffira, dit-elle, pour » nous soutenir tous. » Pauvre mère!.. elle ne dit pas qu'elle pleure la nuit, pendant que mon père repose!.. Seul, je m'en suis aperçu, car souvent aussi je ne dors point.

Pour nous distraire de nos peines, souvent nous prions mon père de nous montrer le portrait de la belle dame. Nous aimons à le regarder. Pour moi, il me rappelle toujours la jolie petite fille qui a dormi dans notre chaumière. « Ne point avoir fait » chercher ce portrait, dit mon père, c'est » bien singulier!.. Le mari de cette dame » doit cependant bien l'aimer... — Son » mari, dit ma mère! Ah! si c'est ce vilain » borgne au petit écu, comment veux-tu » qu'il aime sa femme!.. Quand je lui par» lais de sa fille, il ne songeait qu'à un chien » qu'il allait revoir, et faire passer dans » un cerceau. Ce petit ange pleurait et

» demandait sa mère... c'était bien naturel!
» Au lieu de l'embrasser, de la consoler,
» il voulait la fouetter!.. Enfin, il lui a dé-
» bité, pendant une heure, de grandes
» phrases auxquelles cette pauvre petite ne
» pouvait rien comprendre!... Va, cet
» homme-là n'est pas capable d'aimer
» d'amour... Mais si c'était le portrait de
» son chien qu'il eût laissé ici, je gage bien
» qu'il aurait mis tous ses *Champagne* en
» route pour le retrouver. »

Quelques amis de mon père en venant dans notre chaumière, avaient aperçu le portrait que nous considérions, et appris par quelle circonstance il était entre nos mains. Un vieil Italien, qui se trouvait depuis quelques jours en Savoie, propose un jour à mon père de vendre pour lui le portrait à la ville voisine, assurant que l'on peut retirer au moins trente francs de l'or qui l'entoure. Trente francs! c'était une somme considérable pour nous. Cependant, bien loin d'y consentir, mon père rejeta avec mépris cette proposition. « Ce bijou

» ne nous appartient pas, dit-il. Tôt ou
» tard, celui qui le possédait peut venir le
» réclamer ; et vous me proposez de le ven-
» dre ! Non, Georget mourrait de besoin,
» qu'il ne toucherait point à ce dépôt. »

J'étais auprès de mon père, comme il achevait ces mots. Il me prend par la main, m'attire près de lui et me dit :

« Mon cher André, n'oublie jamais ce
» que tu viens d'entendre : un jour, peut-
» être, tu voyageras ; tu iras à Paris...
» Qui sait si, plus heureux que moi, tu ne
» parviendras pas à t'enrichir ! Mais que
» ce ne soit jamais par des moyens dont tu
» pourrais avoir à rougir. La probité des
» grandes villes est plus facile, plus accom-
» modante que celle de nos montagnes ;
» mais il faut conserver celle de ton père,
» du pays où tu es né : c'est la bonne, mon
» garçon ; avec elle tu marcheras toujours
» tête levée ; et, grâce au ciel, celui qui me
» conseillait de vendre ce bijou, n'est pas
» né dans nos climats.

« — Je ferai comme vous, mon père, »

lui dis-je en l'embrassant. « Et puis, si
» je vais à Paris, j'emporterai le bijou avec
» moi, car je rencontrerai sans doute ce
» monsieur qui est venu chez nous... Je le
» reconnaîtrai bien ; il est si laid ! Je recon-
» naîtrai aussi la petite fille... elle est si
» jolie ! et je leur rendrai ce portrait.

» — Si tu vas à Paris, André, n'oublie
» point ta mère que tu laisseras dans sa
» chaumière...—Oh ! non, mon père... je
» lui enverrai tout l'argent que j'aurai
» amassé... et puis, à vous aussi... — A
» moi ?.. »

Mon père sourit tristement ; il sait bien qu'il ne doit plus être long-temps près de nous ; mais il fait tout ce qu'il peut pour le cacher. La gaieté a fui de notre chaumière, où jadis elle habitait constamment. Mais la vue de notre père malade nous ôte même l'envie de nous livrer à nos jeux ; plus de parties sur la montagne, plus de glissades, de boules de neige ! nous restons auprès de lui, car nous voyons que cela lui fait plaisir. Nous nous asseyons à ses pieds, où nous

nous tenons bien tranquilles. Lorsqu'il peut goûter un moment de sommeil, du moins ses yeux, en se fermant, se reposent sur ses enfans; et à son réveil nous avons encore son premier regard.

Mais hélas! depuis long-temps il ne goûte plus ces momens de repos, pendant lesquels, assis à ses pieds, nous observions le plus grand silence, de crainte de l'éveiller. A peine s'il a la force de se lever et de gagner sa grande chaise. « Comment te sens-» tu? » lui demande souvent ma mère. — « Bien.... bien.... » répond-il en souriant encore. Mais ce sourire ne la rassure plus; tandis que moi et mes frères, ne connaissant pas l'état de notre père, tous les matins nous espérons le voir guéri.

Un jour, ma mère pleurait sur son rouet; notre père ne nous avait pas parlé depuis long-temps. Tout à coup il nous appelle, il étend ses bras vers nous, il nous enlace plus fortement; je l'entends qui dit adieu à ma mère accourue près de lui... il nous nomme ses chers enfans... puis il ferme les yeux, en poussant un profond soupir.

Ma mère tombe sur une chaise en pleurant plus fort; elle ne peut arrêter ses sanglots. « Chut !... ne fais pas de bruit, » lui disons-nous mes frères et moi, « notre père » vient de s'endormir.. tu vas le réveiller.. » Et déjà nous avons pris notre place accoutumée, nous nous asseyons à ses pieds.... nous observons le plus grand silence, mais notre mère pleure toujours... Enfin elle s'écrie : « Hélas ! mes enfans, votre père est » mort vous l'avez perdu... Mon bon Geor- » get n'est plus!... »

Mort !... ce mot nous frappe, mais nous ne pouvons pas bien le comprendre... Mort ! répétons-nous, cela veut donc dire qu'il ne s'éveillera plus!...... Nous ne pouvons le croire... nous nous levons doucement pour considérer notre père. Il semble dormir; et ses traits si bons, si doux, ne sont nullement changés. Petit Jacques l'appelle... — « Non, mes enfans, il ne vous entend plus, » dit ma mère. Et elle s'approche de nous, et nous fait mettre à genoux, comme elle, devant notre père. « Priez le bon Dieu, »

nous dit-elle, « pour que du haut des cieux
» votre père veille toujours sur vous. »

Nous prions pendant bien long-temps; et plus le temps s'écoule, plus notre douleur devient vive : car notre père ne s'éveille pas, et nous commençons à comprendre ce que c'est que la mort.

Des gens du village sont entrés dans notre chaumière; ils tâchent de consoler ma mère; mais ils ne l'arrachent point de sa demeure : car chez nous on ne fuit pas ceux qu'on aime dès qu'ils ont cessé d'exister, et on ne craint pas d'avoir du chagrin en les voyant encore.

Quelle triste journée s'écoule !.. Ma mère pleure toujours... elle ne répond pas à ceux qui essaient de la consoler; elle ne paraît pas les écouter! Nous ne lui disons rien, mes frères et moi; mais nous allons nous mettre tout près d'elle. Nous l'entourons de nos bras, nous posons notre tête sur son sein... et alors elle pleure moins fort.

Le lendemain matin, des hommes emportent mon père; on nous fait signe de les suivre, mes frères et moi, tandis qne ma

mère continue de se livrer à sa douleur. Nous n'étions pas seuls à suivre mon père; presque tous les hommes du village nous accompagnaient, et marchaient derrière nous. On allait bien doucement, on ne parlait presque pas, et tout le monde avait l'air triste. J'entendais seulement dire parfois : « Il était bien doux... Il n'avait point » de défauts... Pauvre Georget! »

Personne ne disait : « Il était bien hon» nête homme : » car, dans nos montagnes, on ne trouve cela que naturel.

On plante une croix sur la tombe de mon père, et on écrit dessus son nom et son âge; on ne prononce point de discours sur ses cendres ; mais tout le monde verse des larmes, et j'ai appris, depuis, que cela valait mieux qu'un discours.

Ma pauvre mère! comme elle pleure en nous revoyant! comme elle nous embrasse, en s'écriant : « Vous êtes toute ma consolation!... » Nous partageons sa peine; et, cent fois par jour, nos yeux cherchent encore notre père, à cette place où il avait l'habitude de s'asseoir.

Mais le temps adoucit bien vite les peines de l'enfance. Au bout de quelques semaines, nous nous livrons de nouveau à nos jeux. Ma mère seule est toujours bien triste, quoiqu'elle ne pleure plus autant. Cette bonne mère travaille sans cesse... à peine si elle prend quelques heures de repos. C'est pour nous nourrir qu'elle se donne tant de mal. J'entends souvent des habitans du village lui dire : « — Il faut envoyer
» vos deux aînés à Paris, ils sont assez
» grands pour faire ce voyage. Ils feront
» comme les autres ; ils gagneront de l'ar-
» gent et vous en enverront. Ils revien-
» dront eusuite au pays... Allons, la mère
» Georget, suivez notre conseil... Vous ne
» pourrez pas nourrir ces trois garçons-là ;
» quand vous vous rendrez malade à force
» de travailler, cela ne vous avancera
» guères.

» -- Oui... oui. dit ma mère, je sais bien
» qu'il faudra... Mais me séparer de mes
» enfans !.. Ah ! je n'en ai point le courage.

— Vous garderez le petit Jacques avec

» vous. — Mais André, Pierre, je ne les ver-
» rai plus... »

Et ma mère nous regardait en soupirant; puis elle travaillait avec encore plus d'ardeur. Mais je trouvais, moi, que nos voisins avaient raison ; car je souffrais de voir ma mère se donner autant de peine, et de ne point pouvoir l'aider ainsi que mes frères. Quelquefois je servais de guide à un voyageur ; mais cela arrivait si rarement !

» — Laissez-nous partir pour la grande
» ville, Pierre et moi, disais-je souvent...
» Nous gagnerons beaucoup d'argent, et
» ce sera pour vous. — Tu veux donc me
» quitter ? André. — C'est pour vous rendre
» un jour bien heureuse. »

Ma mère nous embrasse, mais elle diffère toujours. Cependant le temps s'écoule ; il y a déjà six mois que notre bon père est mort. Je vois que ma mère se prive de tout pour nous soutenir ; et je suis décidé à partir pour Paris : j'ai huit ans et quelques mois, j'ai de la force, du courage ; j'ai surtout ce désir ardent de travailler, de gagner ma

vie, qui supplée à nos forces physiques, et fait que l'être le plus faible laisse derrière lui le lâche et le paresseux, auxquels la nature accorde souvent d'inutiles faveurs.

Pierre a près de sept ans. Je lui parle en cachette de ce Paris, où il faut nous rendre. Il n'est point aussi empressé que moi de partir. Cependant Pierre veut aussi aider notre mère; mais l'idée du voyage l'effraie : Pierre ne paraît pas devoir être très-entreprenant; il s'amuse aujourd'hui et ne pense pas à demain. Il me promet cependant de partir avec moi, à condition que nous ne marcherons pas la nuit.

Un de nos voisins nous a fait cadeau, à Pierre et moi, d'un petit instrument en fer, avec lequel on ramone les cheminées; toute la journée je m'exerce en grimpant dans notre foyer, où je passe souvent des heures entières perché sur le toit. Mais ce n'est pas sans peine que je parviens à faire monter Pierre dans le cheminée, il faut que je le pousse, que je le presse, que je me moque de sa poltronnerie. Ce dernier

moyen me réussit souvent : les enfans ont presque autant d'amour-propre que les hommes.

Fier d'avoir un grattoir, je gratte tout ce que j'aperçois ; je gratte nos murs, nos meubles , notre plancher ; pour montrer mon talent, je gratterais mes culottes et celles de mes frères, si ma mère me laissait faire.

Une bande nombreuse d'enfans de nos montagnes va se mettre en route pour Paris. » Laissez-nous partir avec eux, » dis-je à ma mère. Elle hésite, elle ne peut sé décider. Le jour du départ arrive. Elle nous garde dans sa chaumière. Les laborieux enfans de la Savoie se sont mis, sans nous, en route pour la France.

Le lendemain de ce jour, ma mère sent qu'elle a eu tort de ne point nous laisser profiter de cette occasion. On est au mois de septembre ; le temps est manifique : et tout semble inviter à se mettre en route.

« Nous pouvons facilement les rejoindre, » dis-je à ma mère, ils sont encore près

» d'ici. Nous suivrons le chemin qu'on nous
» indiquera ; et demain nous serons avec
» eux.—Eh bien! partez donc, mes enfans,
» puisqu'il faut absolument que je me
» sépare de vous!... nous dit-elle en versant
» des larmes. Partez , mais revenez un
» jour dans votre pays... Revenez voir votre
» mère qui, chaque matin, adressera au
» ciel des vœux pour vous. »

Ma mère étant enfin décidée, notre petit paquet fut bientôt fait. Elle fourre, dans le fond de nos sacs, nos vêtemens , du pain pour deux jours, au moins, et quelques gros sous. Pierre est tout saisi : il ne s'attendait pas à partir sitôt; mais il faut bien que nous nous dépêchions, afin de rejoindre ceux qui, comme nous, se rendent à Paris. Je tâche de lui donner du courage....Nos préparatifs sont terminés ; ma mère me remet le portrait que l'on a oublié chez nous : il est attaché à un ruban qu'elle passe à mon cou. « Tiens, me dit-elle, c'est toi, André,
» qui, le premier, as trouvé ce portrait,
» c'est toi, sans doute, qui dois le rendre à

» son maître. Mais ne va pas te tromper!..
» — Oh! ne craignez rien!... Je reconnaî-
» trai bien ce vilain monsieur. — Cache
» toujours avec soin ce bijou . on pourrait
» te le voler, mon ami, et j'en serais fachée,
» car j'ai dans l'idée que ce médaillon te
» portera bonheur.... qu'il sera cause de
» ta fortune!... que sais-je!... — Oh! oui,
» maman, j'en aurai bien sion et je ne joue-
» rai pas avec.—Si ce monsieur est plus
» généreux à Paris , il te récompensera
» peut-être de ce que tu as bien gardé ce
» bijou. Mais ne demande rien, mon fils ;
» et souviens-toi qu'il ne faut pas se faire
» payer pour avoir été honnête. »

J'ai serré avec soin le portrait sous ma veste; nous avons nos sacs sur nos épaules, ma mère nous conduit avec Jacques sur la montagne que nous allons descendre pour gagner notre route. Là, elle nous presse tendrement contre son cœur.

« André , me dit-elle, tu es l'aîné ; tu as
» plus d'esprit que Pierre ; veille sur lui,
» mon garçon ; console-le ; aide-le, quand

» il aura de la peine...Ne vous quittez pas,
» mes enfans, et surtout soyez toujours
» sages, honnêtes, et souvenez-vous des
» leçons de votre père. »

Nous promettons à notre mère de ne point oublier ses avis, et de n'être ni menteurs ni paresseux. Puis, après l'avoir encore embrassée, ainsi que notre petit frère, nous nous arrachons de ses bras.

Qu'ils sont pénibles à faire les premiers pas qui vous éloignent de ceux que vous aimez! Jusques-là, j'avais eu du courage; mais en me mettant en route, je sens qu'il m'abandonne, et je suis prêt à courir dans les bras de ma mère.

Je m'efforce de retenir mes pleurs, tandis que Pierre laisse couler les siens. Nous ne faisons point six pas, sans nous retourner, pour voir encore ma mère et mon frère, et leur faire un signe d'adieu; on croit toujours que ce sera le dernier, mais ce n'est que lorsqu'on ne peut plus les apercevoir, que l'on renonce à tourner encore une fois ses regards vers ceux que l'on chérit.

Nous sommes au bas de la montagne… Déjà se perd, dans l'éloignement, le toit de notre chaumière…. Jacques, Marie, vous tendez encore vos bras vers nous!.. Mais c'en est fait, nous ne distinguons plus vos signes d'adieu. Ah! je puis maintenant laisser couler mes larmes: ma mère ne les verra pas.

CHAPITRE V.

Les petits Savoyards. — Frayeur et plaisir.

Nous marchons depuis près d'une heure, Pierre et moi, et nous ne nous sommes encore rien dit. Je ne l'entends plus pleurer; mais il pousse de temps à autre de gros soupirs qu'il finit par ces mots : « Jacques » est bien heureux, lui!.. il reste chez » nous!.. »

J'ai aussi cessé de pleurer. Je commence à regarder autour de moi; ce ne sont encore que des montagnes et des sites semblables à ceux qui entouraient notre chaumière; et cependant, tout cela me paraît différent : il me semble déjà que je suis loin... bien

loin de mon pays !.. J'aperçois un village; nous y demanderons si l'on a vu nos compatriotes; d'ailleurs je me souviens du nom de la première ville où nous devons nous rendre. C'est à Pont-de-Beauvoisin, puis après à Lyon. Oh! j'ai de la mémoire et je trouverai bien ma route.

« André... je suis las, » me dit Pierre, en s'arrêtant devant moi. « — Asseyons-» nous là bas... au bord de la route, » lui dis-je, en le regardant avec tendresse; car je mes souviens des dernières paroles de ma mère, elle m'a dit de veiller sur mon frère, de le protéger, de ne point l'abandonner. Je me sens fier de la confiance qu'elle a en moi, et de cette secrète supériorité qu'elle me reconnaît sur lui.

Nous nous sommes assis au pied d'une colline. « Marcherons-nous long-temps? » me dit Pierre, qui a toujours l'air bien affligé. « Ah— ! dame! nous ne sommes pas » près d'arriver!..—Jacques est si bien heu-» reux lui!... il reste chez nous !... — Nous » allons gagner de l'argent pour aider notre

» mère ; est-ce que tu en es fâché? — Et
» comment ferons-nous pour gagner de
» l'argent?—Nous ramenerons les chimi-
» nées; nous ferons des commissions... nous
» danserons la savoyarde...nous chanterons
» la chanson que nous a apprice notre
» père... »

Pierre, qui a fait la grimace quand j'ai parlé de ramoner, me dit alors : « Si tu
» veux, André, tu ramoneras les chimi-
» nées ; et puis moi, je danserai... »

Je regarde mon frère ; ses yeux bleus étaient encore gonflés d'avoir pleuré ; sa figure, ordinairement riante, ronde, et rouge comme une cerise, et que ses cheveux blonds qui tombaient en grosses boucles sur son front rendaient si gentille, était, comme ses yeux, changée par le chagrin. Je lui saute au cou, je l'embrasse tendrement ; cela nous fait du bien : et Pierre retrouve l'appétit.

« J'ai faim, » me dit il. « —Mangeons...
» nous avons de quoi dans nos sacs. »

Pierre fouille dans le sein... il pousse un

cri de joie. Ma bonne mère nous a glissé des noisettes et des pommes avec notre pain. « André!... André!... des pommes ! » me dit-il. Et le voilà qui mange et chante en même temps ; les pommes ont rendu à mon frère toute sa gaieté.

« Dis donc, André, qu'est-ce que nous » verrons à Paris, » me dit-il tout en se bourrant de pommes et de noix. — « Oh ! » tout plein de choses !... Tu sais bien que » mon père nous racontait ce qu'il y avait vu. » —Ah! oui ..des polichinelles, n'est-ce pas? » et puis des hommes qui font des tours... » qui mangent du fil et des aiguilles... qui » marchent sur la tête, qui tournent sur » une jambe.—Oh ! bien d'autres choses » encore!... des rues superbes; des maisons » bien plus grandes que la nôtre; des voi- » tures qui roulent toujours;des boutiques, » comme quand c'est la foire à la ville de » l'Hôpital ; des lanternes magiques ; des » pièces curieuses; le soleil et la lune qu'un » monsieur porte sur son dos; le diable qui » danse ; un chat qui lui tire la queue ; et

» une bataille avec des chevaux, dans une
» petite maison.

» — Comment, nous verrons tout ça »
dit Pierre en se levant et sautant de joie.
« Ah ! comme nous allons nous amuser...
» Tiens, moi, je ferai laroue... Vois-tu,
» André, comme je la fais bien. »

Et voilà mon frère qui s'exerce à faire la roue sur le bord de la route; il ne pense déjà plus à notre chaumière. Ah ! Pierre sera heureux à Paris !

Mais le temps se passe : il faut nous remettre en route; Pierre fait la grimace. Il n'était plus fatigué pour faire la roue, il l'est encore pour marcher. Il me suit cependant, tout en faisant la moue. » — Mon
» frère, lui dis-je, tu sais bien que notre
» mère nous a recommandé de ne point
» être paresseux; si nous nous arrêtons sou-
» vent aussi longtemps, nous ne rattrape-
» rons pas les autres... — Je suis las. — Tu
» dansais tout à l'heure. — J'ai mal au talon.
» — Çà ne t'empêchait pas de faire la
» roue; il faut bien que nous arrivions ce

» soir dans une ville pour trouver à cou-
» cher; sans cela, il faudrait dormir sur
» la route. — Ah! oui, oui» dit Pierre. Et il re trouve se jambes, parce qu'il a peur de passer la nuit en plein air. Je sais maintenant le moyen de le faire avancer.

« — Dis donc, André; si nous allions nous
» perdre ?... — Oh que non, nous deman-
» derons toujours le chemin de Paris. — Si
» nous rencontrions des voleurs? — Tu
» sais bien que ma mère nous a dit que l'on
» ne volait pas les enfans. — Est-ce parce
» que les voleurs aiment les enfans? —
» Non, c'est parce que, quand on est petit,
» on n'a pas d'argent. — Ah! quand je
» serai grand, je n'aurai jamais d'argent,
» pour ne point avoir peur des voleurs. —
» Et avec quoi acheterons-nous du pain
» et des pommes? — Je fairai la roue, et
» on me donnera de quoi dîner. — Et
» qu'est-ce que tu enverras à notre mère? »

Pierre ouvre de grands yeux, et ne répond rien. Les pommes, la roue et les voleurs l'occupent entièrement.

Nous sommes arrivés au village que j'avais aperçu de loin ; je demande si l'on a vu passer une bande de Savoyards se rendant à Paris ou à Lyon. » Oui, mes enfans, me dit » une bonne vieille ; mais ils ont beaucoup » d'avance sur vous. Ils ont passé au point » du jour ; et voilà le soleil qui va bientôt » se coucher. »

» Allons, en route ! » dis je à mon frère qui s'est déjà assis sur un banc devant une moisonnette et mange ce qui lui reste de pommes et de noix, » — Est-ce que nous » n'allons pas dîner ? — Nous dînerons en » chemin... Il faut rejoindre nos amis. »

Pierre a beaucoup de peine à se décider à se lever ; mais il me voit m'éloigner, il me suit enfin. Je me suis bien fait indiquer la route que nous devons tenir ; car le jour commence à baisser, et si nous nous égarions dans les montages, nous pourrions tomber dans quelque précipice, ou glisser dans quelque ravin.

» — Ne va donc pas si vite, me crie » Pierre. Est-ce que les autres ne nous atten-

» dront pas? — Non, car ils ne savent pas que
» nous les avons suivis. — Je suis déjà bien
» las. — Et quand nous courions toute le
» journée dans le village, quand nous des-
» cendions sur nos mains le mont du Cor-
» beau, tu n'étais jamais las. — Ah ! j'aime
» bien mieux grimper à quatre pattes que
» marcher comme ça. — Tu n'as donc pas
» envie d'arriver à Paris? — Ah! si ; mais
» Jacques est chez nous, lui! il n'est pas
» fatigué, et il aura de la soupe ce soir! »

Pierre pousse un gros soupir, en songeant à la soupe. Nous avançons toujours ; mais le jour finit, et je n'aperçois pas le village que l'on m'a dit qu'il fallait gagner pour trouver à coucher. Mon frère, qui était toujours en arrière, se rapproche de moi dès que la nuit paraît.

» — Dis donc, André, voilà la nuit... —
» Eh bien! ça n'empêche pas de marcher,
» quand il fait clair de lune ; nous verrons
» bien devant nous... — Est-ce que nous ne
» sommes pas bientôt arrivés? — Je ne sais
» pas. — Veux tu courir, mon frère? —

» Non non; ma mère nous a défendu de » courir, ça nous rendrait malade en route. » D'ailleurs, tu es las. Non, je ne suis » plus fatigué... Tiens, allons plus vîte. »

Pierre double le pas. Heureusement que la lune, qui vient de paraître, éclaire alors nos montagnes, et nons permet de marcher sans danger. Cependant, cette clarté a quelque chose qui inspire la tristesse. Les objets que nous voyons ne nous paraissent plus les mêmes; les ombres changent leur forme. Souvent un bloc de rocher, une simple pierre a, de loin, un aspect effrayant. Mon frère ne regarde plus qu'avec crainte autour de lui; il se serre contre moi, me tient le bras qu'il presse avec force. Nous marchons ainsi, sans parler, pendant assez long-temps; le bruit de nos souliers ferrés trouble seul le silence de la nuit et le calme de nos montagnes, dont les habitans sont déjà livrés au repos.

L'ardeur de Pierre se ralentit; il commence à perdre courage, et nous n'allons plus aussi vîte. « André, est-ce que nous

» ne sommes pas bientôt arrivés ? » me dit-il à demi-voix, comme s'il craignait d'être entendu à droite ou à gauche. Je devine au son de sa voix qu'il a grande envie de pleurer, et je tâche de le consoler.

« —Allons Pierre, ne sois pas chagrin,
» nous souperons bien en arrivant...—Ah !
» je n'ai plus ni pommes ni noix ! — On
» nous donnera quelque chose; tu sais bien
» que ma mère nous a dit qu'en chemin
» on donne aux enfans qui vont à Paris.
» —Nous aurons peut-être du lard!... —
» Si on nous en donne, nous danserons...
» —Oh! oui!... Comme c'est bon du lard!...
» En mange-t-on à Paris? — Oui, puis-
» qu'on gagne beaucoup d'argent. Il y a
» des gens qui vous donnent un sou pour
» une chanson... —Un sou !.. C'est beau-
» coup d'argent, ça ! — Tiens, chantons
» tous les deux, pour voir comment nous
» ferons à Paris.—Non, je ne veux pas
» chanter... J'ai envie de dormir. — Nous
» dormirons quand nous serons arrivés...

« —Je ne vois pas de maisons! — Allons,
» Pierre ; il faut que je te tire à présent ;
» marche donc...—Si nous étions pris par
» des voleurs ! — Tu es un poltron ; tu
» trembles toujours; quand tu seras à Paris,
» tout le monde se moquera de toi! — An-
» dré, est-ce qu'il n'y a pas des des hommes
» qui mangent les enfans ?—Eh non! c'est
» pour rire qu'on raconte ces choses-là; tu
» sais bien que mon père se moquait de
» Jacques, quand il disait cela ; d'ailleurs
» si on voulait te faire du mal, je saurais
» bien te défendre!... je donnerais de bons
» coups, va !... »

Pierre a beaucoup de peine à se rassurer; cependant nous continuons de marcher, lorsque tout à coup il s'arrête et me saisit le bras, en me disant d'une voix tremblante : « Ah ! mon frère, vois-tu là » bas... »

Il me désigne le côté droit de la route, à une trentaine de pas de nous, et j'aperçois une ombre de la grandeur d'un homme, qui avance, puis recule, sur le chemin que

nous devons prendre; en même temps, j'entends comme un bruit sourd et uniforme, qui se répète toutes les fois que l'ombre s'allonge et s'étend sur la route. Quoique je ne sois pas poltron, je sens que mon cœur se serre, que ma respiration est gênée; je fais comme Pierre, je marrête, les yeux fixés sur cette objet, près duquel je crains d'approcher.

« Ah ! mon frère, qu'est-ce que c'est que » çà ? » me dit Pierre qui n'a presque plus la forcer de parler. « — Dam', ... je ne sais » pas...—Vois-tu comme çà remue..comme » c'est grand... entends-tu le bruit que çà » fait ?..—Oui...mais il faut pourtant que » nous passions là...—Oh! non, André... » non, je t'en prie...j'ai trop peur... sau- » vons nous.. . —Allons, Pierre, ne trem- » ble pas ainsi... nous sauver ! non ; mon » père m'a dit que c'était honteux de se » sauver. Cet homme qui est là veut nous ef- » frayer; mais moi je n'ai pas peur...viens... » — Non, non, André, je n'ose pas... » Pierre se jette à genoux; il veut me re-

tenir, il saisit ma veste, mais je ne l'écoute pas... Je me dégage, et il cache sa figure dans ses mains; j'avavance fièrement vers l'objet qui nous cause tant d'alarmes, en criant bien haut pour me rassurer : « Non, » non, je n'ai pas peur, moi »

J'approche enfin; et, dans ce moment, l'ombre mouvante s'approchait aussi, et semblait vouloir me barrer le passage. Je n'avais pas encore osé la regarder en face, pour m'assurer de ce que c'était; mais qu'elle est ma surprise en arrivant contre cet objet, de me trouver devant une barrière fixée après un poteau, et placée là pour empêcher les voyageurs de tomber dans un trou très-profond qui touchait presque la route. Cette barrière, qui s'ouvrait par le milieu, devait être fermée par une chaîne ou un cadenas; mais depuis long-temps une moitié s'était cassée; on avait négligé de la raccommoder: et ce qui restait et tenait au poteau par des gonds de fer, tournait et retournait au gré du veut, en rendant un son uniforme, causé par le frottement

continuel des vis qui criaient dans les gonds.

Je n'ai pas plutôt reconnu ce que c'est, que, riant de ma frayeur, et enchanté d'avoir eu le courage de la surmonter, je grimpe sur la barrière et me mets à cheval dessus, tournant avec elle au gré du vent.

Pierre, qui est resté à terre, la tête cachée dans ses mains, m'entend pousser des cris de joie, en répétant : « Hu donc! à » cheval!... ah! que c'est gentil!... viens » donc, Pierre... Ah! qu'on est bien là-des- » sus!... ça va tout seul. »

Pierre ne sait ce que cela veut dire, ni s'il doit se risquer à venir me trouver. Cependant je l'appelle toujours; il m'entend rire; cela dissipe sa frayeur. Il s'approche enfin, et ne m'a pas plus tôt vu, tournant sur la barrière, qu'il grimpe à califourchon, et se met en croupe derrière moi. Puis, nous donnons le mouvement; et nous voilà nous ébattant, à qui mieux mieux, sur le morceau de bois qui nous fait tourner autour du poteau. Nous ne remarquons pas

que ce poteau est placé tout près d'un précipice, et qu'en nous faisant aller de toute notre force sur la barrière, nous pourrions, si nous perdions l'équilibre, lorsqu'elle revient sur le bord, rouler à plus de trente pieds et nous casser bras et jambes sur les rochers; mais nous ne voyons plus de danger; et ce qui, un moment auparavant, nous causait de si vives alarmes, est devenu pour nous une source de plaisir.

Comme il faut que tout ait une fin après être resté près de trois quarts d'heure sur cette nouvelle balançoire, je descends et je dis à Pierre : » — Il faut nous remettre en
» route, mon frère. — Ah! encore un peu...
» c'est si amusant ! — Et coucher ? et sou-
» per ?... — Oh ! je n'ai plus ni faim ni en-
» vie de dormir... André, fais-moi aller,
» je t'en prie ! — Non, en voilà asez, il
» faut arriver au village. »

J'ai bien de la peine à déterminer Pierre à descendre de dessus la barrière; il cède cependant, en répétant, » Quel dom-
» mage... comme c'était amusant ! »

Nous nous remettons en marche; mais cette fois c'est en riant, en chantant; la frayeur a disparu; le jeu nous a ôté de la tête toutes les visions causées par le clair de lune; et maintenant, quand nous apercevons de loin quelque chose qui semble remuer, Pierre s'écrie en sautant de joie : « Ah! si c'était encore une balançoire! » Qu'il faut peu de chose pour nous faire envisager les objets sous un aspect différent!...

Nous sommes arrivés au bourg que l'on m'a indiqué; et cette fois le chemin ne nous a pas paru long. Mais il est sans doute tard, car je n'aperçois pas de lumière dans les maisons. » — Vois-tu! » dis-je à Pierre, » nous
» sommes restés trop long-temps à cheval
» sur la barrière. Je ne sais pas où il faut
» frapper, pour demander à coucher et à
» souper. — Il faut frapper à une maison...
» — Oui; mais dans toutes les maisons on
» ne donne pas à coucher!... — Bah!...
» nous leur chanterons quelque chose... ou
» bien tu ramoneras, toi. — Est-ce qu'on

» ramone la nuit !... Cette bonne dame où
» nous avons passé ce matin, m'avait dit
» d'aller à l'auberge, qu'on y couchait les
» Savoyards pour deux sous dans une belle
» grange, avec un morceau de fromage.
» — Il faut y aller... — Mais je ne sais à
» qui demander... Viens, Pierre, on dit
» que c'est une grande maison ; cherchons-
» en une belle. »

Nous voilà parcourant le bourg, qui est assez considérable, et regardant toutes les maisons au clair de la lune. J'en aperçois une qui me semble bien plus belle que les autres ; et je dis à Pierre : « C'est sans doute » l'auberge... frappons. »

Nous cognons avec nos pieds et nos poings contre la porte de la maison. Aussitôt nous entendons les aboiemens d'un chien, qui accourt tout contre la porte à laquelle nous avons frappé, et qui fait un bruit épouvantable. Pierre, effrayé, s'éloigne de la maison, dont il ne veut plus approcher ; je cours après lui pour le rassurer : mais les aboiemens du chien ont réveillé les autres;

tous les mâtins du bourg semblent se répondre ; de quelque côté que nous nous sauvions, nous entendons près de nous japper avec fureur ; et Pierre est tremblant, parce qu'il croit avoir après lui tous les dogues de l'endroit; il veut à toute force quitter le village.

« — Viens, André, me dit-il, allons-
» nous-en... Il n'y a que des chiens dans
» cet endroit-ci... Oh! j'aime mieux coucher
» sur la route... — N'aie donc pas peur !...
» Tous ces chiens-là sont pour garder les
» maisons ; mais ils ne nous feront pas de
» mal, nous ne sommes pas des voleurs !...
» Est-ce qu'il faut trembler comme ça ? At-
» tends, voilà encore une belle maison, je
» vais frapper plus doucement, pour que
» les chiens ne m'entendent pas. »

Je cogne un petit coup contre la porte, On ne répond pas. Je continue de cogner ; mais le bruit que font les chiens, empêche qu'on ne m'entende. Cependant on ouvre une fenêtre à quelques pas de moi ; puis une autre dans une maison à côté : j'en-

tends des voix, et bientôt la conversation s'établit d'une croisée à l'autre.

« — Dieu ! queu tapage font tous ces
» mâtins !... queuqu'ils ont donc c'te nuit,
» pour être en l'air comme ça !.... — Ah !
» c'est toi, Claudine, t'es donc réveillée
» aussi? — Est-ce qu'on peut dormir avec
» ce charivari !... Et toi, est-ce ton mari ou
» les chiens qui t'ont éveillée? — Mon
» mari !.. Ah ! ben ! on lui tirerait le canon
» dans l'oreille qu'i n' bougerait pas plus
» qu'une bûche !.. i' n'est pus jamais gai la
» nuit. Tiens, Jeanne, si tu te remaries, ne
» prends pas un plâtrier ! I gnia rien de
» plus traître que ça... C'est un état trop
» fatigant, vois-tu ; Michel est un bon
» homme, mais i' n'rit que le dimanche !..
» — Ah ! c'est ben triste !... j' tâcherai d'é-
» pouser un couvreur, ils sont ben pus ai-
» mables. »

Pendant la conversation de ces dames, le bruit a cessé Je veux m'approcher d'elles et leur parler ; mais elles viennent de refermer leur croisée. Je retourne à la grande

maison, je frappe encore... Enfin, on ouvre une fenêtre; une vieille figure presque cachée sous un grand bonnet de laine, se montre et demande avec colère:

« — Qui est-ce qui ose frapper chez M. le
» maire, à l'heure qu'il est? — C'est nous,
» madame.... — Qui, vous? — André et
» Pierre... — Qu'est-ce qu'ils veulent, An-
» dré et Pierre? — Nous sommes des petits
» savoyards.... avez-vous une cheminée à
» faire nettoyer..... Voulez-vous nous ou-
» vrir, nous chanterons la petite chanson,
» et nous danserons, nous deux mon frère,
» pour un peu de pain et de fromage. —
» Ah! les petits drôles!... Ah! les mauvais
» sujets qui viennent réveiller des gens
» comme nous!... pour leur proposer de les
» voir danser! Si je vous retrouve demain,
» je vous ferai danser, moi! Du fromage!..
» du fromage!... à ces polissons!... Allez-
» vous-en bien vîte, et que je ne vous en-
» tende plus. Venir la nuit!... ramoner...
» chez M. le maire!... »

La vieille femme est rentrée en murmu-

rant des menaces contre nous. Je retourne tristement près de mon frère.

« André, me dit-il, ces gens-là sont bien
» méchans, ils ne veulent pas nous ouvrir...
» Pourquoi donc ça? Et quand on frappait
» la nuit à notre chaumière, mon père ou-
» vrait toujours; il partageait son souper,
» sans faire ramoner sa cheminée, et sans
» savoir si on lui chanterait quelque chose,
» Pourquoi ces gens-là ne sont-ils pas
» comme mon père? — Ah! dam'! je ne
» sais pas!..—Ça sera-t-il comme ça à Paris?
» —Oh! à Paris on aime bien les savoyards,
» parce qu'on a beaucoup de cheminées à
» faire ramoner. »

Tout en causant avec mon frère, j'aperçois à côté d'une petite maisonnette, de bien chétive apparence, une espèce d'écurie, dans laquelle sont plusieurs monceaux de paille et des instrumens de jardinage. Il n'y a point de porte qui ferme cet endroit, j'entre tout doucement, en faisant signe à Pierre de me suivre. Il n'ose pas. « Il y a peut-être » encore des chiens, » me dit-il en restant

à la porte. J'entre seul.... je m'asseids sur la paille, et Pierre voyant qu'il n'y a pas de danger, se décide enfin à entrer, et vient s'asseoir près de moi.

« Oh ! qu'on est bien là, André ! — Nous » allons y passer la nuit. — Mais si on nous » gronde demain ? — Non, non, puisqu'il » n'y a pas de porte, c'est qu'on veut bien » permettre d'entrer. N'aie pas peur, » Pierre.... Nous serons aussi bien là que » dans leurs maisons, et on ne nous dira » rien. »

Pierre se rassure ; d'ailleurs il est las, et il a sommeil. Comment quitter cette paille, sur laquelle nous sommes si douillettement..! Mon frère se couche à mon côté ; je passe un de mes bras autour de lui, pour le sentir toujours près de moi ; je mets mon autre main sur le médaillon, que je porte sous ma veste, afin qu'on ne puisse pas me l'enlever, car je suis fier de porter un objet si précieux. Plus tranquille de cette manière, je ne tarde pas à imiter Pierre, et nous nous endormons profondément.

CHAPITRE VI.

Notre début. — Premier exploit de Pierre.

Quand nous nous éveillons, le soleil était levé depuis long-temps. Je me frotte les yeux, je pousse mon frère. « Mon dieu, il » est bien tard, peut-être, » dis-je, en regardant autour de moi. J'aperçois alors à l'entrée de l'endroit qui nous avait servi de chambre à coucher, un petit vieillard que nous regardait en souriant.

« Pardon, Monsieur, c'est peut-être à » vous cette paille sur laquelle nous nous » sommes couchés... mais nous étions si » fatigués!.. Pierre, Pierre, lève-toi donc.... » Nous allons nous en aller tout de suite, » Monsieur...

» — Et pourquoi? mes enfans, » me répond le vieillard; « reposez-vous tant que
» vous voudrez... Ne Craignez pas de me
» gêner. Mais il fallait frapper à une chau-
» mière, vous auriez été mieux et plus
» chaudement pour la nuit. — Ah! Mon-
» sieur, nous n'avons pas osé....Nous avions
» déjà été quelque part où nous avions été
» refusés et appelés polissons, parce que
» nous demandions à coucher et un peu de
» fromage sur not' pain, et cependant,
» pour cela, nous aurions dansé et chanté,
» mon frère et moi. — Pauvres petits!...
» mais où donc avez-vous frappé! — A la
» plus belle maison de l'endroit. — Mes
» enfans, c'était à la plus simple, à la plus
» modeste qu'il fallait vous adresser, on
» ne vous aurait pas chassés. Une autre
» fois, souvenez-vous de mon conseil, quand
» vous irez demander l'hospitalité, allez
» frapper aux chaumières et non pas aux
» grandes maisons. »

Pierre vient enfin d'ouvrir les yeux. J'ai bien de la peine à le décider à quitter notre

lit. Il appelle Jacques et notre mère, il se croit encore chez nous. Il demande à déjeûner... Je le pousse, je le secoue : » Pierre, » éveille-toi donc tout-à-fait.... Nous ne » sommes plus chez nous... nous allons à » Paris. »

Il me regarde en se frottant les yeux. Il pousse un gros soupir : « Nous n'allons » donc pas déjeûner, André ?

» — Si, mes enfans, » nous dit le bon vieillard, » vous allez déjeûner avec moi, » et vous ne vous remettrez en route que » lorsque vous aurez pris des forces pour » long-temps. »

Ces mots ont entièrement réveillé Pierre ; nous suivons gaiement ce bon monsieur, qui nous fait entrer dans sa petite maisonnette. Là, nous voyons, sur une table, du lait, des œufs, du fromage et du pain blanc. Nous nous regardons en riant, Pierre et moi. Quel doux réveil ! comme nous allons nous régaler !

Le vieillard nous fait asseoir devant la table. » Mangez, nous dit-il, reprenez des

» forces, mes enfans. Il y a loin d'ici à Pa-
» ris! Mais, à votre âge, on doit faire la
» route en jouant et en chantant.»

Nous ne nous sommes pas fait répéter l'invitation de notre hôte; nous dévorons le déjeûner qui est devant nous, et nous ne nous arrêtons que lorsque la respiration commence à nous manquer.

« Ah! que c'est bon du pain dans du lait, » dit Pierre, qui regrette de ne pouvoir manger davantage. Je remercie ce bon vieillard qui met dans nos sacs ce que nous avons laissé du déjeûner, puis nous conduit lui-même sur la route que nous devons prendre, et nous embrasse tendrement avant de nous quitter.

Nous voici de nouveau en chemin, mais le déjeûner que nous venons de faire nous a égayé l'imagination; nous voyons tout en rose. Quelle influence l'estomac a sur l'esprit! Comme on est plus aimable, plus humain, plus généreux, plus sociable, en sortant de table! et comme les hommes doivent avoir de la bienveillance, de l'aménité,

de l'amitié les uns pour les autres, dans ce siècle où l'on dîne si bien, et où le Cuisinier Royal est à sa douzième édition.

Nous ne nous arrêtons que pour manger nos provisions, et vers le soir, nous arrivons, sans accident, à un village que le bon vieillard nous a indiqué le matin, en nous disant d'y demander Joseph, qui doit nous donner à coucher, En effet, sur sa recommandation, nous sommes accueillis et logés dans une grange; mais j'apprends que le bande de montagnards a passé la veille; et ne s'est point arrêtée dans le village. Chaque instant nous éloigne davantage de ceux que nous voulons rejoindre. Comment faire? Pierre ne veut pas aller plus vite; je ne puis parvenir à l'éveiller avant le point du jour, et les autres ne nous attendront pas. « Ma foi, nous ferons la route sans eux, » dis-je en me couchant près de mon frère; « nous sommes assez grands pour aller » seuls; et, en demandant notre chemin, » nous saurons bien trouver ce Paris que » tout le monde connaît. »

Le lendemain, c'est la même cérémonie pour décider Pierre à se remettre en route. Si je le laissais faire, ce garcon-là passerait sa journée à dormir. Nous n'avons pas un déjeûner aussi bon que la veille, mais on nous donne du pain pour emporter, et je pousse Pierre pour qu'il remercie nos hôtes, ce qu'il fait d'assez mauvaise grâce et en lorgnant du coin de l'œil un fromoge placé sur une planche, et auquel on ne nous a pas fait gouter.

« Pierre, » lui dis-je, quand nous sommes en route, « si tu n'es pas plus honnête, on » ne nous donnera plus rien dans les mai» sons où nous nous arrêterons. — Pour» quoi ne nous ont-ils pas donné de ce » grand fromage jaune... qui sentait si bon? » — C'est encore bien poli de nous avoir » adonné du pain, car nous n'avons rien » fait chez eux, ni ramoné, ni chanté; tu veux » qu'on te donne sans travailler; toi! »

M. Pierre ne dit rien, il fait la moue, il est de mauvaise humeur pendant toute la route; il veut s'arrêter à chaque instant,

et se plalut de son talon. Tout cela parce qu'il est mécontent de son déjeûner !

Vers la brune, nous apercevons la ville de pont-de-Beauvosin. » Tiens, vois-tu, » dis-je à Pierre, « Nous avons déjà fait beau-» coup dechemin!.... c'est une grande ville » cela... —Sommes-nous à Paris?—Oh! non, » mais nous approchons... Oh ! il y a de » belles maisons là... et de grandes che-» minées.... Allons, mon frère, c'est là » qu'il faut commencer à gagner de l'ar-» gent.... ne va pas faire le paresseux sur-» tout !... »

Pierre roule ses yeux autour de lui, d'un air qui n'annonce pas qu'il ait grande envie de m'obéir, et pendant que je saute de joie en entrant dans la ville, et que je commence à crier de toute ma force : « Ramoneur de » cheminées!.. faut-il des ramoneurs !... » j'aperçois mon frère qui tile la langue et fait la grimace aux personnes qui se mettent à leur croisée.

« — Pierre, veux-tu finir.... — Quoi donc? » Je ne fais rien.—Je te vois bien te moquer

» du monde, faire la grimace ; c'est bon,
» nous n'aurons ni à coucher ni à souper,
» et on nous chassera de la ville comme
» des mauvais sujets. »

Pierre se tient plus tranquille, je recommence à crier « Voilà des ramoneurs ! » En ce moment, nous nous trouvions devant la boutique d'un pâtissier-rôtisseur, restaurateur. Le maître prenait le frais, en fumant sa pipe devant sa porte. Il nous regarde en souriant : « Ah ! ah ! voilà des
» enfants qui vont à Paris, peut-être?....—
» Oui, monsieur... avez-vous des cheminées
» à faire ramoner?... — Allons, je veux es-
» sayer votre talent. Entrez, mes enfants....
» Marguerite!... Marguerite!... conduis-
» les à la cuisine et à la chambre du pre-
» mier ; ils ramoneront chacun une chemi-
» née... »

Le pâtissier nous a fait entrer chez lui. Pierre lorgne les petits pâtés qu'il aperçoit dans la salle basse. Une jeune fille arrive et demande à M. Boulette (c'est le nom du pâtissier) ce qu'il faut faire de nous. Il

lui renouvelle l'ordre de nous conduire aux cheminées, et retourne fumer sa pipe sur sa porte.

« Allons, venez, petits, » nous dit la jeune servante en marchant devant nous. « Sui-
» vez-moi, et tâchez de ne point faire trop
» de poussière. »

J'ai bien de la peine à faire avancer Pierre, qui semble cloué au milieu des petits pâtés. Je le force cependant à marcher devant moi ; nous arrivons dans la cuisine.
« Tiens, ramone celle-là, me dit la servante,
» tu es le plus grand, et c'est celle où il
» doit y avoir le plus d'ouvrage. Toi, petit,
» viens ramoner l'autre. »

La jeune fille fait signe à Pierre, qui ne bouge pas, et se contente de chercher dans tous les coins de la cuisine s'il apercevra encore quelque galette.

« Va donc avec mamzelle, lui dis-je en
» le poussant. — Est-ce qu'il ne sait pas
» ramoner? dit la servante. — Si, si, mam-
» selle, mais comme il est un peu petit, je
» vais aller avec vous, seulement pour l'ai-

» der à grimper. — Oh ! le nigaud ! j'en ai
» vu de bien plus petits que lui qui
» grimpaient comme des chats ! »
Je prends mon frère par le bras, il me suit sans ouvrir la bouche, nous arrivons dans la chambre de M. Boulette, et la servante lui montre la cheminée. Pierre devient rouge jusqu'aux oreilles, et je vois qu'il a envie de pleurer.

« Allons, Pierre, ôte tes souliers... mets
» là ton sac, accroche ton grattoir à ta cein-
» ture, et monte là-dedans... Elle n'est pas
» ben haute. — Je ne veux pas !.. » me dit
Pierre en mettant ses mains à ses yeux. —
« Comment tu ne veux pas... et que feras-tu
» donc à Paris !... Comment gagneras-tu de
» l'argent !.. C'est si vilain d'être pares-
» seux... Et notre pauvre mère,., Allons,
» Pierre, si tu montes, tu auras pour sou-
» per un de ces petits pâtés que tu regar-
» dais tout-à-l'heure. »

Ce dernier argument paraît être le plus fort. Pierre s'avance en rechignant un peu ; je me mets à genoux pour l'aider à monter;

il hésite... il s'arrête... Je lui crie encore aux oreilles les mots de pâtés, de galettes; il se décide: il monte sur moi... Le voilà dans la cheminée. » Ramone ferme, et » n'aie pas peur, lui dis-je, et surtout » va jusqu'au haut, et chante la petite » chanson.»

Après l'avoir encouragé, je suis la servante qui riait de la poltronnerie de mon frère; je redescends à la cuisine, dont je vais ramoner la cheminée, enchanté d'être enfin parvenu à vaincre la répugnance de Pierre. Mais pendant que je ramone de mon mieux, je suis loin de me douter des suites que doivent avoir les premiers travaux de mon frère.

Pierre est resté long-temps fixé à la même place, ne sachant s'il doit avancer ou reculer; la crainte et l'appétit se livrent un long combat, mais l'appétit finit par l'emporter, et Pierre monte en s'appuyant des mains et des genoux aux parois de la cheminée. Parvenu à une certaine hauteur, il sent d'un côté une grande crevasse, et se

persuade que c'est une fenêtre de la cheminée ; il passe par là sa tête, puis ses jambes, cherchant le jour et ne l'apercevant que fort loin au-dessus de lui ; il essaie de chanter là sa petite chanson, mais la suie, qu'il avale et qu'il respire, l'enroue au point qu'il peut à peine se faire entendre. Il tire son grattoir, et ne se doute pas qu'il a changé de cheminée, et qu'au lieu d'être dans celle de M. Boulette, il ramone maintenant pour une de ses voisines.

Bientôt, Pierre se sent fatigué... il m'appelle : ne recevant pas de réponse, il me croit en train de souper sans lui ; alors il veut descendre bien vîte, mais parvenu à six pieds de l'âtre, le pied lui manque, et il roule dans la cheminée en poussant des cris épouvantables.

La cheminée dans laquelle mon frère venait de passer par mégarde, était celle de la chambre à coucher de mademoiselle Lasarine Ducroquet, fille majeure, ayant conservé, jusqu'à quarante-deux ans, une vertu que n'avaient pu effleurer les hommages

des hommes les plus séduisans du département de l'Isère ; en revanche mademoiselle Ducroquet aimait à s'égayer sur le compte des femmes dont les mœurs ne lui paraissaient pas bien pures. Prude par vanité, méchante par goût, coquette pas instinct, superstitieuse par faiblesse, bavarde par témpérament, mademoiselle Césarine passait sa vie à se faire tirer les cartes, et à jouer au boston ; à faire des petits paquets avec sa vieille servante, et des grabuges avec madame l'adjointe ; à médire de ses voisins, et à courir chez eux pour savoir ce qui s'y passait. Deux mille livres de rente, qui ne devaient rien à personne, ouvraient à la vieille fille les portes des maisons le plus considérables de l'endroit.

Cependant une vertu de quarante-deux ans devient quelquefois un poids dont on voudrait alléger le pesanteur. *S'il est un temps pour la folie, il en est un pour la raison ;* par conséquent, quand on a commencé par la raison, on finit assez souvent par la folie. depuis quelque temps, made-

moiselle Césarine Ducroquet n'était plus la même : elle éprouvait des maux de nerfs, des vapeurs, des palpitations ; ses yeux devenaient humides, en lisant les amours de *Huon de Bordeaux* et de la dame *des belles Cousines;* elle avait en secret soupiré avec *Élodie*, et frémi avec *Éléonore de Rosalba*. En vain sa vieille servante lui assurait qu'elle lisait trop tard la nuit, et que cela seul faisait pleurer ses yeux ; mademoiselle Ducroquet trouvait une autre cause à sa sensibilité. Depuis plusieurs jours, ses cartes lui montraient sans cesse un beau blond, attaché à ses pas, la suivant partout, et se trouvant toujours avec elle, et l'as de pique, soit à la ville, soit à la campagne. Quel était ce blond ? que lui voulait-il ? Le destin lui annonçait-il un époux dans les petits paquets ? Mademoiselle Casérine ne pouvait éloigner ces pensées de son esprit troublé ; partout elle cherchait le beau blond. Elle soupirait, elle s'impatientait ! Son heure était venue : à quarante-deux ans le timbre du cœur n'a plus cette dou-

cœur, ce son argentin qui fait tendrement rêver la volupté ; c'est une cloche qui tinte avec force, et qui étourdit celle qui la possède.

Mademoiselle Césarine Ducroquet, ne voulant pas laisser connaître dans la ville le changement qui s'opérait en elle, allait beaucoup moins dans le monde, et se concentrait dans ses cartes et ses romans de chevalerie ou de revenans. Cette nouvelle manière de vivre avait altéré sa santé; bientôt il fallut consulter un médecin. Un nouveau disciple d'Esculape venait de se fixer dans la ville; on vantait beaucoup son savoir; mademoiselle Ducroquet ne le connaissait encore que de réputation, elle le fit prier de venir la voir, et M. Sapiens, charmé de se faire une clientelle, s'empressa de se rendre à son invitation.

A l'aspect du docteur, mademoiselle Ducroquet éprouva un tremblement involontaire, trouvant qu'il ressemblait d'une façon surprenante au valet de carreau qui la poursuivait sans cesse dans ses cartes.

En effet, sans être positivement blond, M. Sapiens avait quelque chose de la couleur d'Hector; ses yeux étaient vifs et malins; il boitait un peu, ce qui n'est pas très-chevaleresque, mais il traînait la jambe d'une manière si séduisante, que cela le rendait encore plus intéressant. D'ailleurs son mollet était bien placé, et M. Sapiens ne portait jamais de bottes; enfin quoique près de ses cinquante ans, le docteur n'en paraissait guère plus de quarante-huit.

M. Sapiens avait usé sa jeunesse dans la capitale; s'apercevant, un peu tard, que malgré ses talens, il parviendrait difficilement à y faire fortune, il se décida à s'établir en province. En homme habile, il avait pris des informations sur mademoiselle Ducroquet, avant de se rendre chez elle. Une demoiselle à marier, avec deux mille livres de rente, n'était point un parti à dédaigner, pour un docteur qui, à cinquante ans, n'avait encore guéri que des pituites et des rhumes de cerveau. Ce fut donc en

tâchant de donner à sa physionomie l'expression la plus agréable, que le docteur se présenta chez mademoiselle Ducroquet; il n'eut point de peine à lui plaire ; sa ressemblance avec le valet de carreau plaidait éloquemment en sa faveur. Les premières visites furent courtes, bientôt le docteur les allongea; il sondait adroitement le moral de la vieille fille ; et, connaissant son goût pour le merveilleux, sa croyance aux cartes, son penchant pour les romans de chevalerie, il flattait agréablement ses idées ; lui prêtait les *Amours de Bayard*, et les *quatre fils Aymon*, tout en écrivant une ordonnance; en prescrivant une potion calmante, il risquait un brûlant regard, auquel on répondait par un tendre soupir, que l'on mettait sur le compte des vapeurs.

Au bout de quelques semaines, l'intéressante malade était guérie, grâce aux soins du cher docteur. Il ne lui restait plus que des palpitations, que la présence de M. Sapiens ne faisait qu'augmenter. Celui-ci, ne voulant pas traîner en longueur une con-

quête qui lui convenait parfaitement, avait déjà risqué quelques mots d'amour et d'hymen, sans cependant se déclarer entièrement, parce que mademoiselle Ducroquet, se rappelant tout ce qu'elle avait dit contre les hommes et le mariage, ne savait plus comment changer de résolution, sans se rendre la fable de la ville. Cependant, tous les jours il lui devenait plus difficile de résister aux œillades de M. Sapiens, et aux palpitations de son cœur.

Le matin du jour où nous devions, mon frère et moi, faire notre entrée à Pont-de-Beauvoisin, le docteur avait fait à mademoiselle Ducroquet la visite habituelle. Toujours aimable, galant, il avait apporté à la convalescente *les Chevaliers du Cygne* et *Roland le furieux*. En récompence, mademoiselle Césarine lui avait promis de lui faire les cartes, et de lui dire sa bonne aventure. Mais comme dans la journée tous les momens du docteur étaient pris, on l'avait invité à venir, sans façon, prendre la moitié d'un petit goûter; et il avait accepté, à con-

dition qu'on voudrait bien lui permettre d'offrir une bouteille de parfait-amour.

Toute la journée mademoiselle Ducroquet s'occupe de sa toilette et de son goûter : les vieilles filles sont friandes et les médecins sont connaisseurs en bonnes choses. On court de son miroir au garde-manger ; on met des papillotes, et on glace des petits pots de crème ; on chiffonne un bonnet et on fouette du fromage ; on arrange un fichu et on choisit du raisin. Le temps passe bien vîte dans de si douces occupations ; il n'y a que la vieille servante qui le trouve long, parce que jamais sa maîtresse n'a été si pétulante, si difficile pour sa cuisine et sa toilette.

Enfin, à cinq heures, tout est terminé : une table est couverte de pâtisseries, de fruits, de confitures et de vins fins. Mademoiselle Césarine s'est coiffée d'un bonnet bleu tendre, dont les rubans se marient parfaitemnet à l'expression languissante de ses yeux. Assise sur un canapé, elle attend le docteur, en lisant *Roland le furieux* ;

les amours de la belle Angélique la font tendrement rêver. On sonne.... Elle a tressailli. Est-ce le neveu de Charlemagne? Non, c'est M. Sapiens qui reste saisi d'admiration, à l'aspect du goûter et de Mademoiselle Césarine, et jette alternativement de tendres regards sur le bonnet bleu et les assiettes de macarons.

Après les complimens d'usage, on se met à table; tout est excellent; et malgré ses palpitations, mademoiselle Ducroquet revient très-souvent aux biscuits et au vin muscat. Mais le docteur est là, et il assure que cela ne peut pas lui faire de mal. Comment être sage, quand celui qui gouverne notre santé nous excite à faire un petit extraordinaire, et nous donne lui-même l'exemple! Mademoiselle Césarine se laisse aller; M. Sapiens est si entraînant; il dit de si jolies choses, en versant le parfait-amour, que la vertu de quarante-deux ans commence à faiblir, à chanceler. Cependant on a promis de faire les cartes au docteur, et on ne peut pas oublier cela. On prend son jeu; et pendant

que M. Sapiens continue d'avaler des biscuits à la cuiller, on va sur un coin de la table lire dans l'avenir, quoique le jour baisse et que l'on commence à ne plus y voir; mais pour lire dans l'avenir on ne doit pas avoir besoin de chandelle.

« Ah ! docteur!... je vais savoir ce que » vous pensez, » dit mademoiselle Césarine, en présentant à son convive le jeu à couper.
« — C'est ce que je désire, femme adora- » ble!... » répond M. Sapiens, en avalant un second verre de parfait-amour.

« — Les cartes ne me trompent jamais !
» — Je serai donc comme les cartes!... —
» Coupez encore!... — Tant que cela vous
» fera plaisir. — Ah! que votre jeu se pré-
» sente bien. — Je me montre à découvert,
» aimable Césarine Ducroquet; vous pou-
» vez analyser ma pensée et respirer une
» décoction de mon amour. — Laissez donc
» mon genou.... Trois neuf! c'est grande
» réussite. — Ah! mademoiselle Ducro-
» quet!... il ne dépend que de vous... —
» Vous voilà sorti, docteur, je vous prends

» en valet de carreau. — Prenez-moi de la
» manière qui vous sera le plus agréable ;
» pourvu que vous me preniez, c'est tout
» ce que je demande!.... — Vous êtes à
» côté d'une femme brune... — C'est vous,
» mademoiselle Ducroquet... — Il y a de
» l'amour,... de la sincérité.... — Il doit y
» avoir une infusion de tout cela!... Ah!
» comme vous tirez bien les cartes... —
» Mais voilà un valet de pique qui m'in-
» quiète ; il vient toujours se mettre entre
» nous deux... — Nous lui donnerons une
» petite médecine négative, afin qu'il ne se
» permette plus de vous faire les yeux doux.
» — Le dix de trèfle... un amant dans la
» maison... Docteur, comme vous me ser-
» rez la main... — Ainsi que Gérard de Ne-
» vers, aux pieds de la belle Euriant, ou
» si vous l'aimez mieux, ainsi qu'Hercule fi-
» lant aux genoux d'Omphale, je tombe aux
» pieds de la dame de mes pensées... — Doc-
» teur, que faites-vous ?.. trois dix... chan-
» gement d'état... Mais nous ne voyons plus
» clair... je vais sonner... — C'est inutile ;

» nous voyons assez pour nous compren-
» dre... j'attends votre ordonnance pour
» faire enregistrer mon amour... — Ce va-
» let de pique m'inquiète. — Ce drôle-là
» nous poursuit comme une lotion de graine
» de lin!.. — Pour vous.. pour le dehors..
» pour ce qu'il en sera... — Un mariage...
» Intéressante Césarine, j'en jure par ce
» baiser!.... — Ah! docteur, que faites-
» vous?... l'as de pique... bagatelle... doc-
» teur. — Je vous adore... — Encore un
» petit paquet... Docteur, finissez. »

Mais le docteur, que le vin muscat et le parfait-amour ont rendu très-amoureux, devient à chaque instant plus entreprenant. On ne voit presque plus clair, mademoiselle Ducroquet, dont la tête est perdue, regarde encore ses cartes, tout en se défendant faiblement, et en répétant d'une voix émue : « Trois huit... et la dame de trèfle
» qui est sens-dessus-dessous... Ah! mon
» Dieu, docteur, qu'est-ce que cela signi-
» fie?... Je ne sais plus ce que cela veut
» dire... »

La vertu de mademoiselle Ducroquet court de grands périls, lorsque tout-à-coup un bruit sourd se fait entendre du côté de la cheminée; bientôt il augmente... il approche.... enfin, quelque chose de noir tombe avec fracas, et vient rouler jusqu'aux pieds du couple amoureux, en poussant des cris épouvantables.

A cette apparition soudaine, mademoiselle Ducroquet ne doute point que ce ne soit le diable qu'elle a vu sous la figure du valet de pique, qui vient la punir de sa faiblesse. Elle jette un cri de terreur, et repousse loin d'elle le docteur ; M. Sapiens, presqu'aussi effrayé que la vieille fille, veut aller chercher du monde; mais on ne voit plus clair, et le docteur se jette dans la table, sur laquelle sont les restes du goûter. En voulant se sauver précipitamment, il renverse les assiettes, les vases, les compotiers, et tombe au milieu de la chambre, le visage dans le fromage à la crême, et les mains dans le parfait-amour.

La chute du docteur a augmenté la

frayeur de mademoiselle Ducroquet; cependant elle conserve assez de force pour sortir de sa chambre, et arriver tout éperdue jusqu'à celle de sa domestique, qui vient d'allumer des chandelles, et reste saisie d'effroi, en apercevant sa maîtresse dans le plus grand désordre, qui tombe sur une chaise en s'écriant : « Ah!... Gertrude!... Le dia-
» ble!... le docteur!... le valet de pique...
» par la cheminée... Je l'avais vu dans les
» cartes... Nous sommes perdues!... »

La vieille bonne est au moins aussi peureuse que sa maîtresse. Dès les premiers mots de celle-ci, elle devient tremblante comme la feuille, et va mettre la pelle et la pincette en croix sur son lit, afin que le diable ne s'y cache pas. Puis elle prend sa maîtresse par le bras; toutes deux descendent l'escalier, pour aller chercher du monde. Et tout le long du chemin, mademoiselle Ducroquet s'écrie : « Ce pauvre
» docteur!... J'ai bien peur que le diable
» ne l'ait emporté!.... Quel dommage!....
» Comme il connaissait bien mon tempéra-

» ment!... Mais c'est sa faute, Gertrude;
» il s'est moqué du valet de pique. — Ah,
» mon dieu, mademoiselle, il n'en faut pas
» davantage pour s'attirer de grands mal-
» heurs. »

Ces dames arrivent chez leur voisin, M. Boulette, auquel elles viennent demander main-forte. Celui-ci, qui ne croit pas aux petits paquets, rit du récit de mademoiselle Ducroquet; la jeune servante Marguerite rit aussi, en demandant avec malice à la vieille demoiselle, par quel hasard elle se trouvait sans lumière avec le docteur. Car mademoiselle Césarine a dit que, dans l'obscurité, elle n'avait pu distinguer la forme de l'objet qui était venu par la cheminée. La question insidieuse de la jeune servante fait rougir la vieille demoiselle, qui répond que le docteur lui tâtait le pouls, qu'il devait lui appliquer des ventouses sur l'épaule, et que, par décence, elle avait voulu que l'opération se fît dans l'obscurité.

Mademoiselle Marguerite se pince les lè-

vres, et va conter l'aventure à ses voisins; en dix minutes, elle se répand de porte en porte dans toute la ville. On y sait que le docteur Sapiens était sans lumière avec mademoiselle Ducroquet, à laquelle il allait, soi-disant, appliquer des ventouses, lorsqu'il est tombé par la cheminée quelque chose qui a interrompu l'opération.

Chacun fait là-dessus des commentaires; on rit; on plaisante; on se rappelle la pruderie, la sévérité de la vieille fille; on lance des épigrammes sur la vertu de quarante-deux ans; car il ne faut qu'un moment pour perdre ce que l'on a eu tant de peine à acquérir; les plus curieux se rendent à la boutique du pâtissier, qui bientôt est pleine de monde. On écoute le récit que mademoiselle Ducroquet et sa bonne répètent à tous ceux qui arrivent; et l'on se décide à aller reconnaître l'objet qui lui a fait si peur.

Pendant que la chute de mon frère mettait toute la ville en rumeur, j'avais ramoné la cheminée de la cuisine du pâtissier. Je

redescends, je cherche des yeux la jeune servante, je ne vois personne. Inquiet de savoir si mon frère s'est bien tiré de la besogne qu'on lui a confiée, je remonte dans la chambre où je l'ai conduit, et, mettant ma tête dans la cheminée, j'appelle Pierre à plusieurs reprises.

Je ne reçois point de réponse. Cependant ses souliers sont là; tout me prouve qu'il n'est pas encore sorti de la cheminée : pourquoi donc ne me répond-il pas? J'appelle de nouveau.... Je grimpe jusqu'au milieu du tuyau. Pierre n'est plus dans la cheminée. D'où vient que ses souliers sont encore en bas! Je sors de la chambre, je cours dans la maison, en appelant mon frère; je ne rencontre personne; la boutique même est déserte : car tout le monde vient de suivre M. Boulette, qui, tenant à la main la grande pelle avec laquelle il met ses tourtes au four, est allé reconnaître la forme du valet de pique.

Mademoiselle Ducroquet et Gertrude marchent en tremblant derrière le pâtissier;

tout le monde suit en chuchotant, et se demandant ce que peut être devenu le docteur ; mais, à peine à moitié chemin, on le voit arriver d'un air effaré ; et chacun part d'un éclat de rire, parce que M. Sapiens a du fromage au menton, des confitures sur le nez ; et que, grâce au parfait-amour répandu sur le paquet, un biscuit à la cuiller s'est collé au-dessus de son œil gauche, tandis que le valet de pique s'est attaché à ses cheveux.

M. Sapiens s'étonne de ce que l'on rie ; mademoiselle Ducroquet rougit, se pince les lèvres ; chacun se dit en souriant : singulière manière de se préparer à mettre des ventouses. Cependant le docteur assure qu'il se passe quelque chose d'extraordinaire dans l'appartement de sa malade ; et la vue de la carte collée sur la tête du docteur fait jeter un cri d'effroi à la vieille Gertrude et à sa maîtresse. Celle-ci laisse M. Boulette s'avancer avec les plus intrépides, qui tiennent des flambeanx à la main, et pénètrent bientôt dans son appartement. Elle

ferme les yeux, persuadée que le diable va s'envoler sous la forme d'une chauve souris... Mais, au lieu du bruit terrible qu'elle redoute, elle entend rire et plaisanter, car le pâtissier venait de reconnaître ce qui avait tant effrayé ses voisines. En entrant dans la chambre de mademoiselle Ducroquet, on avait trouvé Pierre assis par terre, au milieu des débris du goûter. Mon frère, remis de l'étourdissement que lui avait d'abord causé sa chute, se bourrait de biscuits et de gâteaux qu'il trouvait sous sa main, et soupait fort tranquillement, pendant que tout était en l'air dans la maison.

« Eh ! c'est un de mes petits ramoneurs,
» s'écrie le pâtissier ! — Oui vraiment, dit
» Marguerite ; c'est le plus petit, je le re-
» connais... Il aura passé par le trou qui
» donne dans la cheminée de mamzelle
» Ducroquet et, il est redescendu par ici. —
» Oui... oui, c'est mon frère, » dis-je en courant à Pierre, car j'avais suivi tout le monde, et je m'étais fait jour parmi les plus curieux.

Mademoiselle Ducroquet ne conçoit pas que le valet de pique n'annonce qu'un ramoneur. M. Sapiens, qui voit rire tout le monde, tâche de faire comme les autres, en essuyant sa figure avec son mouchoir, et en s'efforçant de décoller ses cheveux, dont la liqueur n'a fait qu'une seule mèche. « Et pourquoi ce petit drôle est-il descendu » par ici ? » dit enfin mademoiselle Césarine, en reprenant son ton sévère. « — Par- » don ! madame, dit mon frère, je me suis » laissé tomber... je ne l'ai pas fait exprès. »

Mademoiselle Ducroquet s'aperçoit que l'on chuchotte tout bas en la regardant. Elle remercie M. Boulette et congédie tout le monde, en jetant sur M. Sapiens un regard qui signifie beaucoup de choses. Le lendemain, on ne parlait dans la ville que de l'aventure arrivée chez la vieille demoiselle, qui se faisait mettre les ventouses à huis-clos, en buvant du parfait-amour. Pour mettre fin à tous les propos, au bout de huit jours, mademoiselle Césarine devint l'épouse de M. Sapiens. Alors les mau-

vaises langues se turent, et les demoiselles à marier firent ramoner leurs cheminées trois fois par mois, dans l'espérance qu'il en tomberait aussi quelque chose qui leur annoncerait un mari.

CHAPITRE VII.

La jeune fille et son serin.

L'AVENTURE de la cheminée a fait tant de bruit que chacun veut voir le petit ramoneur, qui a été pris pour le diable. Pierre encore tout barbouillé de suie et de confitures, passe par les mains de tous les curieux; les dames le trouvent gentil, les veuves lui donnent une petite tape sur la joue, les servantes lui demandent tout bas ce qu'il a vu en roulant dans la chambre de mademoiselle Ducroquet, et à quelle place le docteur lui posait les ventouses. Pierre, tout surpris d'être ainsi fêté, répond, en souriant à tout le monde, qu'il est tombé sans regarder devant lui, que sa figure se collant sur le parquet, il a senti

que c'était sucré, et qu'alors il n'a plus crié.

Après s'être long-temps occupé de mon frère, chacun lui donne quelque chose; et M. Boulette nous permet de coucher dans un petit coin de sa maison. Nous nous endormons en chantant, car nous sommes bien riches, nous possédons près de quarante sous, et Pierre me dit : « André, j'ai » donc bien fait de passer par le trou de la » cheminée, et de me laisser tomber dans » la chambre de cette dame? »

A cela, je ne sais trop que répondre. Il me semble pourtant que j'ai mieux travaillé que mon frère, car j'ai parfaitement ramoné la cheminée de la cuisine, et je ne suis pas allé chez le voisin. Cependant c'est Pierre qui a été fêté, que tout le monde a voulu voir et questionner; c'est à lui que chacun a donné quelque chose, tandis que l'on n'a pas fait attention à moi. Est-ce que mon frère a mieux travaillé? Je n'y comprends rien, et je m'endors sans pouvoir me rendre raison de cela.

Le lendemain nous quittons Pont-de-Beauvoisin, et nous prenons la route de Lyon. Mais nos sacs sont pleins de friandises que l'on a données à Pierre; nous avons avec cela quarante sous en réserve. Cela nous semble suffisant pour arriver à Paris. Nous faisons le chemin gaiement; tant que nous avons des provisions, mon frère n'est point fatigué, il avance en chantant, en faisant la roue, et ne se plaint plus de son talon. Souvent, lorsque nous nous asseyons pour manger, et que Pierre joue au lieu de se reposer, je tire de dessous ma veste le portrait de la belle dame, et je m'amuse à le considérer. « Si je rencontre cette dame-
» là à Paris, me dis-je alors, je la recon-
» naîtrai tout de suite... Je courrai après
» elle, et je lui dirai : Tenez madame...
» voilà vot' peinture qu'on avait laissée
» chez nous. »

Je me souviens aussi du monsieur borgne et de la jolie petite fille, et je suis persuadé, qu'une fois à Paris, je rencontrerai bien vîte ces gens-là.

Il ne nous survient point d'aventures jusqu'à Lyon : mais il était temps que nous arrivassions, notre grande fortune tirait à sa fin, et depuis long-temps nos sacs étaient vides. A l'aspect de cette belle ville, je dis à mon frère : « Là, nous allons travailler » et gagner de l'argent. » — « Oui, oui, » me répond Pierre, « tu verras, André; je veux » encore qu'on me donne tout plein de » bonnes choses et qu'on me trouve bien » gentil. »

Cette fois, ce n'est point à l'approche de la nuit que nous faisons notre entrée dans la ville, il n'est que sept heures du matin lorsque nous nous trouvons au milieu de ces rues qui nous paraissent autant de villes donnant les unes dans les autres. Il n'y a encore que peu de monde dehors; les marchands ouvrent leurs boutiques, les ouvriers vont à leur ouvrage, les gens riches sont encore livrés au repos, ou tâchent de trouver sur leur oreiller l'emploi d'une journée si longue pour les oisifs, et si courte pour l'homme laborieux. Nous ne pouvons

admirer que la largeur des rues et la hauteur des maisons. « Allons ! dis-je à mon » frère, faisons-nous tout de suite entendre ; et surtout, Pierre, ne fais plus tant » de façons pour monter dans une cheminée. »

Pierre me le promet. En effet, il paraît déterminé et se met à crier comme moi de toutes ses forces : « V'là des ramoneurs ! »

« Oh ! oh ! vous commencez de bonne » heure, mes enfans, » nous dit un vieux portier occupé à balayer le devant de sa maison. « Nous ne sommes qu'au premier » octobre.... on ne fera du feu qu'à la » Toussaint.... Cependant, comme ma » femme veut me faire manger des beignets » dimanche, je ne suis pas fâché que ma » cheminée soit nettoyée. Quoique nous » soyons assurés contre l'incendie, j'ai toujours aussi peur du feu ! Car enfin, je » puis être grillé la nuit... Je ne suis pas » assuré, moi.... Ma femme qui voulait, » l'autre jour, que je fisse assurer Azor...

» parce qu'on jetait des boulettes dans le
» quartier. S'il fallait encore payer une
» assurance pour les bêtes, on n'y suffirait
» pas Allons, viens, petit, tu vas me ra-
» moner cela avec soin, entends-tu? »

En disant ces mots le vieux portier fait entrer mon frère dans sa maison. « Et
» moi? » lui dis-je. « — Ah! toi, tâche de
» trouver de l'ouvrage ailleurs... Je n'ai
» pas besoin de deux ramoneurs pour une
» cheminée.—Va toujours, dis-je à Pierre,
» je t'attendrai ici, si je suis quelque part,
» tu resteras contre ce banc. »

Pierre suit le portier; je me promène un moment dans la rue, et ne tarde pas à être appelé par une servante qui me donne deux cheminées à ramoner.

Pendant que je suis à mon ouvrage, mon frère a suivi le vieux portier qui le fait monter dans une pièce au sixième étage de la maison. Pierre regarde autour de lui; une petite chambre mansardée, triste; un pot à l'eau sur une table, tout cela ne lui annonce rien de bon, et cela ne ressem-

ble pas à la boutique de M. Boulette; mais Pierre a son projet: il ne dit rien et se dispose à monter dans la cheminée.

« Surtout, prends bien garde, petit, » lui répète le vieux portier, « ne va pas me » casser quelque chose...On a raccommodé » le tuyau il y a fort peu de temps.... Ramone bien.... Ne te presse pas.... Je re» descends dans la cour, quand tu auras » fini tu m'appelleras. »

Mon frère ne l'écoute pas, il est déjà dans la cheminée. Il grimpe, en tâtant à droite et à gauche; point de trou, point de crevasse; Pierre n'y conçoit rien, il croit qu'il faut qu'il trouve une autre cheminée par laquelle il doit se laisser rouler, ou tout au moins, descendre afin de faire encore peur à tout le monde, et pour manger des gâteaux, des confitures, et recevoir des complimens et des gros sous.

A force de grimper, Pierre a bientôt gagné le haut de la cheminée, il sort sa petite tête blonde, il est sur le toît.... Il reste un moment indécis sur ce qu'il doit

faire, ne se souciant pas de redescendre dans la chambre du vieux portier, où il ne trouvera personne à qui faire peur, et par conséquent ni récompense ni friandises.

En regardant autour de lui, Pierre aperçoit, presque à deux pas du tuyau sur lequel il est assis, celui d'une autre cheminée dont l'ouverture est très-large. En s'avançant un peu, il lui est facile de l'atteindre. Un enfant ne calcule pas le danger. Il recule souvent devant un péril imaginaire, et s'avance en courant dans un sentier bordé de précipices; mais s'il est une providence pour les ivrognes, à plus forte raison il doit y en avoir une pour les enfans, car, aux yeux de la Divinité, un petit être innocent doit être tout aussi intéressant qu'un individu pris de vin.

Voilà donc mon frère qui sort de son tuyau, avance doucement le corps, atteint avec ses petites mains le tuyau voisin, dans lequel il entre facilement; puis descend dans l'intérieur de cette nouvelle chemi-

née, content comme un roi, ou comme un amant qui va à un premier rendez-vous, ou comme un auteur qui vient de réussir, ou comme un acteur qui vient d'entendre siffler le camarade dont il partage l'emploi, ou comme un joueur qui a gagné un quaterne, ou comme une vieille coquette à qui l'on fait un compliment, ou comme une servante qui voit sortir ses maîtres, ou comme un écolier qui entre en vacances! Choisissez là-dedans, lecteur, celui qui doit être le plus content.

Arrivé aux deux tiers de la cheminée, Pierre se consulte pour savoir s'il se laissera rouler jusques dans l'âtre; mais en roulant on peut se faire mal; il ne faut donc pas risquer cela. Quand il sera tout près du foyer, il descendra bien lourdement, quitte à se rouler ensuite dans la chambre, en poussant de grands cris, pour amueter toute la maison.

Voyons un peu chez qui Pierre descend cette fois, et si sa visite inattendue doit produire autant d'effet que chez mademoiselle Césarine Ducroquet.

Dans la maison du vieux portier, où il y avait beaucoup de locataires, logeait entre autres une vieille dame riche, qui avait avec elle sa nièce, jeune personne de seize ans.

Madame Durfort, c'était le nom de cette dame, avait été élevée fort sévèrement, n'allant ni au bal, ni au spectacle, ne jouissant d'aucun de ces plaisirs que l'on permet à la jeunesse. Ce n'était qu'à trente-neuf ans que l'on avait jugé à propos de la marier et de la laisser maîtresse de se conduire suivant sa volonté; et en effet, la jeune mariée de trente-neuf ans ne consulta jamais celle de son mari, soit qu'elle voulût se dédommager d'une contrainte un peu longue, soit qu'elle trouvât naturel de commander après avoir obéi. Madame Durfort s'empara sur-le-champ de l'autorité. On lui avait donné pour mari un petit homme qui avait six ans de moins qu'elle, et ne lui venait qu'au bout de l'oreille; joignez à cela le caractère le plus benin et la voix la plus flûtée, vous jugerez que M. Durfort

ne dût point imposer beaucoup de respect à sa femme. Au bout de huit jours de mariage, le pauvre homme tremblait devant elle, et ne parlait qu'après en avoir obtenu la permission; mais il avait reçu de son épouse, l'ordre de dire partout qu'il était le plus heureux des hommes; et lorsque, dans une réunion, il ne l'avait pas répété trois ou quatre fois, sa femme s'approchait de lui, et le pinçait pour lui faire lâcher la phrase de rigueur.

M. Durfort ne put supporter l'excès de son bonheur, il mourut au bout de cinq ans de ménage, en remerciant le ciel du présent qu'il lui avait fait. Cependant la veuve était fort mécontente du défunt, parce qu'il ne lui avait pas laissé d'enfans; elle répétait partout que ses parens lui avaient donné un mari trop petit, et qu'elle ne se remarierait qu'avec un homme de cinq pieds six pouces. Mais, soit que le bonheur de M. Durfort n'eût pas été bien apprécié, soit que peu d'hommes se jugeassent dignes de lui succéder, il ne se pré-

senta personne pour remplacer le défunt. Madame Durfort, songeant que la condition qu'elle avait mise à un second hymen pouvait éloigner beaucoup de soupirans, et réfléchissant que les beaux hommes sont rares, commença par rabattre un pouce de ses prétentions. Au bout de quelque temps elle disait partout qu'un homme de cinq pieds quatre pouces est encore fort agréable; bientôt elle pencha pour les tailles moyennes; elle convint ensuite qu'on pouvait être très-bien fait, quoique petit, et ajouta qu'en général les petits hommes ont plus de grâce que les grands. Mais tout cela ne fit pas arriver un seul soupirant, et madame Durfort, qui aurait fini par s'accommoder d'un nain, vit, avec dépit, qu'il fallait renoncer à l'espoir de retrouver un second mari, bien qu'elle eût laissé la taille *ad libitum*.

Forcée de rester veuve, et n'ayant point d'enfans, madame Durfort qui avait besoin de gouverner quelqu'un, prit avec elle une de ses nièces, qu'elle promit de doter et de

marier, pourvu qu'on la laissât l'élever à sa fantaisie. Madame Durfort était riche, on lui confia la jeune Aglaé, qui n'avait alors que huit ans et promettait d'être un jour fort jolie.

La jeune nièce tenait tout ce qu'elle avait promis; c'était une rose qui devait bientôt briller du plus vif éclat; mais à quoi bon tant d'attraits, tant de fraîcheur? pauvre petite! à quelle tante cruelle t'avait-on confiée!.. Madame Durfort, se rappelant qu'on ne l'avait mariée qu'à trente-neuf ans, avait l'intention de ne point donner un époux à sa nièce avant qu'elle n'eût la quarantaine, assurant que ce n'est qu'à cet âge qu'une jeune personne est capable d'entrer en ménage, et de gouverner son époux. « Quelle » folie, disait-elle souvent, de marier des » enfans de dix huit ou vingt ans!.... et » vous voulez que cela ait de la tête... que » cela conduise une maison!.... Voyez ce » qui en arrive; ce sont alors les hommes » qui sont les maîtres; ils mènent leurs » femmes comme des enfans, et tout va de

» travers dans le ménage. Parlez-moi d'une
» demoiselle de quarante ans! cela sait ce
» que cela fait; le caractère est formé, on
» a de la fermeté, de l'aplomb!... on sait
» sur-le-champ répondre à un mari. Ah! si
» M. Durfort vivait encore, il vous dirait
» qu'au bout de huit jours de mariage, je
» lui faisais l'effet d'être sa femme depuis
» vingt ans. »

La petite nièce ne répondait rien à sa tante, mais à quinze ans son cœur commençait à soupirer, et il lui semblait qu'elle aurait beaucoup de peine à attraper la quarantaine sans mourir d'ennui; car madame Durfort élevait Aglaé comme elle l'avait été elle-même, ne la menant ni au bal, ni à la promenade, lui interdisant toute société; elle faisait payer à la pauvre petite tout l'ennui qu'elle avait éprouvé jadis; c'est ainsi que se vengent les ames étroites; il faut que des êtres innocens souffrent du mal qu'on leur a fait, tandis que les cœurs généreux se dédommagent des chagrins qu'ils ont soufferts en faisant des heureux et en répandant des bienfaits.

Madame Durfort avait soixante ans lorsque sa nièce entra dans sa seizième année. Vainement quelques personnes raisonnables voulurent faire entendre à la tante d'Aglaé, qu'en persistant à ne marier sa nièce qu'à quarante ans, c'était probablement renoncer au plaisir de la voir entrer en ménage ; Madame Durfort, qui croyait sans doute qu'à soixante ans on ne vieillit pas aussi vite qu'à seize, répondait constamment : « Je marierai ma nièce quand » elle aura l'âge que j'avais en épousant » M. Durfort. »

Mais le bon Lafontaine l'a dit :

« Un excès de témérité
» Vaut souvent mieux qu'un excès de prudence. »

La jeune Aglaé s'ennuyait de passer une vie si triste, et son ennui redoublait en songeant qu'elle avait encore vingt-quatre ans à faire. Enfermée dans sa petite chambre, dont la porte donnait sur le carré, auprès de celle de l'appartement de sa tante, la pauvre enfant soupirait sur son tambour à bro-

der, ou sur son canevas de tapisserie. Pas un livre amusant pour la distraire, Madame Durfort n'aurait pas vu sans frémir un roman entre les mains de sa nièce, et les romans de chevalerie lui semblaient encore plus dangereux que les autres ; car Monsieur *Amadis*, Monsieur *Tancrède* et Monsieur *Roland*, parlent sans cesse d'amour, et d'une manière à tourner la tête d'une jeune innocente, qui ne sait pas que les amans d'aujourd'hui ne ressemblent point aux chevaliers d'autrefois. La jeune fille n'avait pour toute lecture que le *Cuisinier bourgeois ;* encore Madame Durfort avait-elle coupé le chapitre concernant les chapons, parce que la manière dont on engraisse ces pauvres bêtes pouvait donner à sa nièce des idées mélancoliques.

Lorsqu'Aglaé se hasardait à dire à sa tante : « — Il me semble que je serai vieille à qua- » rante ans. — Qu'appelez-vous vieille ! » s'écriait Madame Durfort en lui lançant des regards furibonds, « est-ce que j'étais vieille, » moi, Mademoiselle, quand je me suis

» mariée? Est-ce que je n'étais pas alors
» dans tout l'éclat de ma beauté?.. fraîche,
» superbe, éclatante!.. Mais à entendre ces
» morveuses, on n'est plus jeune à cin-
» quante ans. Cela fait pitié en vérité. Li-
» sez, péronnelle, lisez l'histoire de nos
» premiers parens.—Mais, ma tante, vous
» ne me laissez lire que la manière de faire
» les sauces. — C'est ce qu'une demoiselle
» peut apprendre de plus nécessaire, et
» votre mari vous en saura gré. — Mais que
» dit-elle donc l'histoire de nos premiers
» parens — Elle dit, Mademoiselle, que la
» femme d'Abraham avait quatre-vingt-dix
» ans, lorsqu'elle fit la conquête du Pha-
» raon d'Égypte, et que la belle Judith en
» avait plus de soixante, lorsqu'elle tourna
» la tête à Holopherne; d'après cela, Ma-
» demoiselle, il me semble qu'à quarante
» ans on peut bien trouver encore des
» maris. »

A cela Aglaé ne trouvait rien à répondre; elle se contentait de retourner soupirer dans sa chambre, jusqu'à ce que sa tante

l'appelât pour faire une partie de loto, seule récréation que l'on se permît quelquefois.

Cependant, un jeune officier à la demi-solde, qui logeait depuis quelques jours dans la même maison que la tante et la nièce, aperçut un matin la jolie Aglaé, accrochant à sa fenêtre la cage de son serin. La pauvre petite parlait à son oiseau, elle tâchait de le faire chanter, mais elle-même paraissait si triste qu'elle aurait eu besoin d'un maître; et la manière mélancolique dont elle disait : *petit fils*, *petit mignon*, aurait ému le cœur le plus indifférent. On doit penser que le jeune officier n'y fut pas insensible; la figure d'Aglaé l'avait intéressé; sa fenêtre, plus haute d'un étage, dominait sur la chambre de la jeune fille, dont la croisée était, il est vrai, presque toujours fermée. Cependant le jeune homme passait tout son temps à la sienne, dans l'espérance d'apercevoir sa voisine. Il n'y a rien de si dangereux pour les jolies filles que le voisinage d'un officier en non activité; un

guerrier, pour plaire, passe aisément des combats les plus rudes aux occupations les plus futiles; ainsi Hercule filait aux pieds d'Omphale; Antiochus s'habillait en Bacchus pour séduire Cléopâtre; Renaud chantait pour Armide; François Ier faisait des vers pour la belle Ferronière; et le preux Bayard lui-même maniait quelquefois une aiguille tout en soupirant près de Madame de Randan.

Ainsi, notre jeune officier, après avoir battu les ennemis de son pays, passait des journées entières à crier au serin de sa voisine : *baisez, petit fils! baisez, petit mignon!*

Aglaé, qui n'ouvrait sa fenêtre qu'une fois le matin, pour accrocher la cage, lorsqu'il faisait du soleil, et une fois le soir pour rentrer son serin, fut quelque temps sans remarquer son voisin; mais un jour qu'elle venait, comme à son ordinaire, de placer la cage, et qu'elle restait pensive devant *Fifi*, elle entendit une voix bien tendre qui répétait avec expression : *baisez*

donc, petit fils!... baisez, petit mignon! Elle lève alors les yeux et aperçoit la figure de son voisin, qui n'avait rien d'effrayant; cependant elle referme brusquement sa fenêtre, parce qu'elle est toute honteuse, mais ensuite elle se rapproche et soulève un petit coin du rideau, afin de savoir quelle physionomie a ce monsieur, dont la voix est si douce.

C'est un jeune homme, il est très-bien; des cheveux bruns, des yeux bleus, un sourire fort agréable, et puis une paire de jolies petites moustaches bien noires, qui donnent beaucoup de caractère à sa figure. Aglaé a vu tout cela d'un coup d'œil et elle reste toujours là tenant un petit coin du rideau, et à chaque minute elle regarde encore le voisin et elle se dit : « Ah! que » c'est gentil des moustaches! Je voudrais » bien en avoir aussi si j'étais garçon!... » Je suis sûre que cela m'irait bien. » Et Mademoiselle Aglaé passerait volontiers sa journée à tenir un coin du rideau pour regarder en face. Sa tante l'appelle, il faut

quitter sa fenêtre, quel dommage! mais on s'y mettra le lendemain. Pauvre petite, quel plaisir elle trouve à regarder le voisin! Ah! Madame Durfort, vous auriez bien dû mettre votre nièce en garde contre les moustaches.

Le soir, lorsqu'on retire la cage, on ne voit pas le voisin, c'est l'heure de son dîner. Mais le lendemain matin on ne manque pas d'accrocher *Fifi*, et on s'est déjà assuré que le jeune homme est à sa croisée, on n'ose pas encore le regarder; mais on parle un peu plus long-temps à son serin, et on entend le voisin qui lui parle aussi. Aglaé devient rouge et embarrassée, elle n'en est que plus jolie; l'embarras de l'innocence a quelque chose de si séduisant! Il n'est pas donné à toutes les belles d'avoir cette aimable gaucherie; il en est qui veulent encore l'imiter, mais ce sont de ces choses qui ne s'apprennent point.

Aglaé referme sa fenêtre, plus lentement cette fois, mais sans regarder en face; elle compte s'en dédommager en soulevant un

coin du rideau... Mais sa tante l'appelle pour travailler. Quel ennui ! et que la journée sera longue jusqu'au lendemain !

Le jeune homme s'est bien aperçu qu'on l'a remarqué, et quoiqu'on ne l'ait point encore regardé la fenêtre ouverte, il devine qu'on l'a examiné sous le rideau. Une jeune fille se trahit par ses manières, par ses moindres gestes, et lors même qu'elle veut feindre l'indifférence, il y a dans toute sa personne quelque chose qui dément ses yeux ou ses paroles; l'amour est pour elle un sentiment si doux, si exclusif, qu'il s'identifie avec tout son être; on le reconnaît dans ses actions, dans sa démarche, dans son silence même; et tous les efforts qu'elle fait pour le cacher ne servent souvent qu'à le mieux faire paraître.

Aglaé n'est plus la même; en parlant à son serin, elle est plus gaie, plus vive. Elle fait la conversation avec l'oiseau qui n'a jamais été aussi bien soigné, et qui se voit maintenant bourré de biscuits, de sucre, de graine et de mouron. Commes ces petites

niaises se forment vîte! « Qu'il est beau ! » qu'il est gentil *Fifi* ! » dit la jeune fille, en mettant l'oiseau à la fenêtre. Et le voisin répond : « J'aime bien ma maîtresse.... » Elle est bien jolie ! baisez maîtresse, bai- » sez vîte!... — M'aimes-tu bien, Fifi? — » Oui, oui, oui, oui. — Si j'ouvrais la cage, » tu t'envolerais pourtant! — Non, non, je » veux rester avec toi ! Jamais voler auprès » d'une autre !... — Cher Fifi... »

Et mademoiselle Aglaé avait l'air de croire que c'était son serin qui lui répondait ; pour une innocente, ce n'était pas maladroit. Des serins qui tiendraient une telle conversation, se vendraient en France un prix fou ; et *l'oiseau bleu* n'était qu'un idiot auprès du serin de mademoiselle Aglaé.

FIN DU PREMIER VOLUME.

TABLE

DES CHAPITRES CONTENUS DANS CE VOLUME.

FIN DE LA TABLE.



ANDRÉ

LE SAVOYARD,

PAR

CH. PAUL DE KOCK.

« L'accent du pays où l'on est né demeure
» dans l'esprit et dans le cœur comme dans
» le langage. »

Maxines de La Rochefoucauld.

TOME DEUXIÈME.

Bruxelles,

SOCIÉTÉ BELGE DE LIBRAIRIE, ETC.,

HAUMAN, CATTOIR ET COMP^{e}.

1837.

ANDRÉ

LE SAVOYARD.

CHAPITRE PREMIER.

Pierre fait toujours des siennes.

Depuis que, par l'intermédiaire de l'oiseau, on commençait à s'entendre, la petite nièce avait risqué quelques regards ; elle avait rencontré ceux du jeune homme, continuellement attachés sur elle, quoiqu'il eût l'air de ne parler qu'au serin. Il avait fait un profond salut, auquel on avait répondu par une légère inclination de tête. Puis on avait repris la conversation avec Fifi que l'on mettait à la fenêtre, n'importe le temps qu'il faisait.

Mais ces doux entretiens étaient bien courts, parce que la tante, qui ne concevait pas qu'on fût si long-temps pour accrocher une cage, grondait sa nièce lorsqu'elle n'arrivait pas aussi tôt qu'à l'ordinaire; et la petit, que l'amour tourmentait sans cesse, et qui ne pouvait plus passer une journée sans retourner à sa fenêtre, s'écriait à chaque instant : « Ah! ma tante, il » pleut.... Il faut que j'aille rentrer Fifi... » — Non, mademoiselle, il ne pleut pas.... » — Ma tante, je vous assure qu'il va faire » de l'orage. Ce pauvre Fifi! Il a si peur de » l'orage! Je suis sûre qu'il ne sait où se » cacher maintenant....Voyez-vous comme » le temps devient noir.... On n'y voit plus » clair. »

La tante, ennuyée de ces lamentations, permettait quelquefois que l'on allât retirer le serin, mais un moment après, Aglaé disait : « Ah! il fait beau maintenant! Voilà » l'orage dissipé. — Je le crois bien! Vous » avez rêvé qu'il en faisait. — Ah! le beau » soleil.... Ma tante, voulez-vous que j'aille

» remettre Fifi à la fenêtre!... — Non ma-
» demoiselle, je ne le veux pas. En verité,
» vous me faites tourner la tête avec votre
» serin. Au lieu de vous occuper de votre
» broderie, de votre tapisserie, c'est Fifi
» qu'il faut rentrer, c'est Fifi qu'il faut
» sortir!... Le matin, on n'en finit pas d'ar-
» ranger Fifi! Si cela continue, je vous
» préviens que je donnerai la volée à votre
» oiseau. — Ah! ma tante, j'en mourrais
» de chagrin! Je n'ai que cela pour m'a-
» muser!... — Qu'est-ce à dire, mademoi-
» selle? je vous trouve bien impertinente!...
» Et qu'avez-vous besoin de vous amuser?
» est-ce qu'une jeune fille bien élevée s'a-
» muse? Croyez-vous que jusqu'à l'âge de
» trente-neuf ans, que je me suis mariée,
» je me sois amusée, moi? Non mademoi-
» selle, et même, étant mariée, je ne m'a-
» musais jamais, ni M. Durfort non plus.
» Mais ces demoiselles, cela ne songe qu'au
» plaisir!... »

Aglaé se taisait on n'osait plus parler de Fifi pendant la journée, mais on s'en dé-

dommageait le lendemain matin. En ayant l'air de s'adresser à l'oiseau, on se comprenait, on se répondait, et le jeune officier savait dans quelle triste position se trouvait la petite nièce.

« Hélas! » disait Aglaé en regardant la cage, « je suis bien malheureuse, mon » cher Fifi! on ne veut me marier qu'à » quarante ans? Et je n'en ai que seize encore!... — Mais c'est affreux!... C'est une » barbarie! Laisser se faner une aussi jolie » fleur! lui faire perdre son printemps dans » la retraite! la priver de tous les plaisirs » de son âge!.... A quarante ans, au lieu » de songer à plaire, une femme commence » à remplacer l'amour par l'amitié. la folie » par la sagesse, la coquetterie par la raison. Et c'est alors que l'on veut seulement vous permettre d'aimer! Ah! n'écoutez pas une tante si cruelle, cédez aux » lois de la nature, aux mouvements de » votre cœur; le printemps est la saison de » l'amour, du plaisir; aimez, charmante » Aglaé; aimez avant que les rides, la rai-

» son, les années ne viennent fermer votre
» cœur à ce sentiment si doux. N'est-ce pas
» pour inspirer l'amour que vous avez
» tant d'attraits, de grâces, de fraîcheur?
» Ne vous a-t-on créée si belle que pour être
» privée des hommages que l'on doit à la
» beauté? Partagez le sentiment que vous
» faites naître, et croyez à l'amour de celui
» qui jure de n'adorer jamais que vous. »

C'était le serin qui parlait ainsi. et Aglaé avait répondu en balbutiant et en donnant son doigt à baiser à l'oiseau : « Moi, je
» veux bien t'aimer, Fifi; ce n'est pas ma
» faute, si je ne sors pas et si on m'en-
» ferme tous les soirs à dix heures. »

Après un pareil aveu, le jeune officier n'avait plus qu'à agir pour tâcher de se rapprocher de sa belle; car il ne comptait pas se borner à faire le serin à la fenêtre. Mais comment parvenir près de la petite nièce, que la tante ne laissait pas sortir un seul instant dans la journée et qu'elle enfermait tous les soirs dans sa chambre. Si la croisée du jeune homme avait été plus rap-

prochée, on aurait pu placer une planche et se laisser glisser à l'imitation des montagnes russes; mais il y avait près de seize pieds d'intervalle, et on ne trouve pas dans son appartement une planche de seize pieds. C'était la clef de la chambre d'Aglaé qu'il fallait tâcher de se procurer, et Fifi répétait tous les matins à sa maîtresse, « Donne la clef, donne vîte!... Cherche la » clef de la cage; » ou bien: « ouvre-moi » la porte, pour l'amour de Dieu. »

Mademoiselle Aglaé, qui, quelques semaines auparavant, n'osait pas mettre sa jarretière devant une glace, de crainte d'apercevoir le diable ou autre chose, trouva moyen, au bout de quelques jours, de prendre la clef placée dans le sac à ouvrage de sa tante, qui venait de lui demander ses lunetttes. La petite niaise a glissé la bienheureuse clef dans sa poche, puis elle court retirer son serin de la fenêtre, parce qu'il fait beaucoup de vent et qu'il y a des nuages rouges au ciel. En prenant vivement la cage, on a appelé Fifi à plusieurs reprises;

le jeune officier qui est toujours aux aguets, paraît à sa croisée et voit tomber une clef dans la cour. Aussitôt il est en bas, il s'en saisit; Aglaé referme sa fenêtre et revient près de sa tante, en disant que, pour sûr, le temps changera dans la nuit; mais la tante n'écoute pas sa nièce, elle est occupée à chercher la clef qu'elle croit avoir perdue, et la petite lui dit d'une voix bien calme: « Que cherchez-vous donc? ma
» tante. — Ce n'est rien, ce n'est rien, ma-
» demoiselle, répond madame Durfort, qui
» se dit en elle-même: n'apprenons pas à
» cette petite que j'ai perdu la clef de sa
» chambre, car elle pourrait la garder; si
» elle la trouvait; mais j'en ai une seconde,
» elle ne se doutera de rien. »

Le soir, à son heure ordinaire, madame Durfort fait rentrer sa nièce et l'enferme à double tour. En entendant la clef tourner dans la serrure, la petite est toute saisie, elle craint de s'être trompée le matin, en ayant cru prendre la clef de sa chambre; car elle ignore que sa tante en possède une

seconde, et ce pauvre Fifi, qui est descendu si vîte pour la ramasser, que va-t-il dire tout à l'heure? il croira peut-être qu'elle se moque de lui, qu'elle ne l'aime point. Cette pensée désole Aglaé; elle s'assied sur une chaise et se met à pleurer. Il est si cruel d'être trompé dans son attente! et l'on aurait eu tant de plaisir à causer un peu avec Fifi !

Mais bientôt quelqu'un monte doucement l'escalier, puis s'arrête devant sa porte, puis met une clef dans la serrure. Oh bonheur! cette clef tourne, la porte s'ouvre... Aglaé pousse un cri de joie : elle vient d'apercevoir les petites moustaches de Fifi.

Ce que dit un amant qui se voit enfin seul avec sa maîtresse, sera facilement deviné par ceux qui ont aimé ou qui aiment encore; quant aux êtres indifférens ils n'y comprendraient rien. D'ailleurs il y a en amour des lieux communs qui n'ont du charme que pour ceux qui les emploient.

J'aime à penser que le jeune officier ne voulait que causer d'un peu plus près avec

sa jolie voisine et qu'Aglaé ne voyait aucun mal à écouter celui qui faisait si bien répondre son serin. Sans doute ils furent tous deux un peu bavards, car la conversation se prolongea jusqu'à sept heures du matin; mais la tante ne venait jamais qu'à huit heures et demie ouvrir à sa prisonnière; cependant, par prudence, à sept heures on mit fifi à la porte.

Il y avait quinze jours que ces doux entretiens se succédaient. rien ne semblait devoir troubler le bonheur des deux amans; la tante n'avait aucun soupçon; elle était même plus satisfaite de sa nièce, qui s'occupait moins de son serin dans la journée, par la raison qu'elle pouvait lui parler la nuit. Qui se serait attendu que l'arrivée de deux petits savoyards détruirait le bonheur de ces pauvres jeunes gens! Mais tout se tient, tout s'enchaîne. C'est le chapitre des ricochets! une cérémonie oubliée, en Allemagne, peut faire prendre les armes à toute l'Europe; et une révérence manquée, en Chine, peut mettre l'Asie en cendres ; mais

laissons le chapitre des ricochets, il nous mènerait trop loin.

On a déjà deviné, sans doute, que c'est dans la cheminée de la jeune Aglaé que mon frère a passé en sortant de celle du portier; il n'était que sept heures du matin. Les jeunes gens avaient causé, comme à l'ordinaire, et causaient peut-être encore, lorsque Pierre, arrivé près de l'âtre, se laisse tomber comme une masse, puis se roule dans la chambre, en criant de toutes ses forces.

A ce bruit inattendu, Aglaé perd la tête, elle croit que c'est sa tante qui vient d'entrer dans sa chambre, et pousse des cris de fureur, parce qu'elle l'a vue causer avec Fifi. Elle se roule, se cache sous ses draps, sous sa couverture, et le jeune homme, passant par-dessus mon frère, qu'il ne voit pas, se jette contre la porte au moment où la tante accourt en camisole, en bonnet de nuit, attirée par le bruit que fait M. Pierre.

En se trouvant nez à nez avec le jeune officier, la vieille tante pousse un cri: « Un

» homme chez ma niêce !.. Ah ! quelle hor-
» reur... quel scandale... qui êtes-vous ?...
» d'où venez-vous ? que faisiez-vous ?

L'amant ne répond qu'en faisant faire une pirouette à la tante, puis descend quatre à quatre les escaliers. Madame Durfort, qui n'a point fait de pirouettes depuis le jour de ses noces, perd l'équilibre et se laisse choir sur le carré, dans un désordre qui ne ressemble point à un effet de l'art. Les voisins attirés par les cris de mon frère et de la vieille tante, sortent de chez eux pour savoir ce qui se passe. Les hommes s'empressent de relever madame Durfort, les cuisinières demandent ce qui est arrivé ; le vieux portier accourt avec son balai à la main. La tante continue de pousser des exclamations ; et mon frère voyant que cela ne l'avance à rien de se rouler, et qu'il n'y a pas dans toutes les chambres de la liqueur répandue sur le parquet, se relève, et se met à danser la savoyarde en poussant des *you! piou, piou!* et en battant des mains.

Aglaé, qui ne comprend rien à cette musi-

que, se décide à se lever, et commence par donner une paire de soufflets au savoyard qui se permet de danser ainsi dans sa chambre. Pierre qui s'attendait à recevoir des gâteaux, reste tout saisi. Dans ce moment la tante entre chez sa nièce, suivie du portier et de quelques cuisinières ; Aglaé feint d'ignorer le motif de la colère de sa tante, et montre le petit ramoneur qui est arrivé là, sans qu'elle sache par où. Mais le portier reconnaît mon frère ; il le prend par les oreilles et le fait sortir de la chambre, en lui demandant ce qu'il fait là, lorsque depuis une heure il le cherche dans sa cheminée.

Pierre qui a déjà reçu des soufflets et qui se sent tirer les oreilles, descend les escaliers en pleurant ; arrivé dans la cour ; il est arrêté par le jeune officier, qui feint de descendre de chez lui et de s'informer de la cause du tumulte, mais qui applique une demi-douzaine de coups de pieds à mon frère, en lui disant : « Ah ! petit drôle ! tu » t'amuses à descendre par les cheminées !... » Tu mets toute une maisons sens-dessus-

» dessous!.. Tu fais lever les tantes à sept
» heures du matin! Tiens, voilà pour t'ap-
» prendre à te tromper de cheminée... Et
» si je te rencontre encore, je te coupe les
» deux oreilles. »

Après avoir tiré vengeance de mon frère, le jeune homme rentre chez lui. Les cuisinières, qui croient qu'il ne s'agit que d'un ramoneur qui s'est trompé de cheminée, retournent à leur ouvrage. Mais madame Durfort n'a pas oublié le jeune homme qu'elle a vu sortir de chez sa nièce, et qui lui a fait faire cette pirouette, qui l'a étendue sur le carré; devant le monde elle ne dit rien à Aglaé; mais en tête-à-tête elle lui demande quel est cet audacieux qui sortait de chez elle; Aglaé feint le plus grand étonnement, et jure à sa tante qu'elle ne l'a pas vu; elle finit en disant, que puisqu'il est tombé dans sa chambre un ramoneur, il n'y a rien d'étonnant à ce qu'il soit tombé aussi un jeune officier; la tante ne répond rien à cela, mais pour qu'il ne tombe plus personne chez sa nièce, elle la fait coucher

à côté d'elle, ne lui laisse plus faire un pas seule, et, malgré tout ce que peut dire la jeune fille, on donne la volée à Fifi.

J'attendais mon frère dans la rue, assis sur le banc que je lui avais désigné; j'avais depuis long-temps fini mon ouvrage, et je ne concevais pas ce qui pouvait le retenir; lorsque tout-à coup je le vois arriver tout en larmes, les yeux gonflés et portant une de ses mains à un endroit où il paraît souffrir.

« Eh ben, qu'as-tu donc? Pierre! que » t'est-il arrivé? » lui dis-je en courant à lui. Mais il me prend par la main, et me tire en me disant : « Viens, André, viens vîte...
» Allons-nous-en... ne restons pas dans cette
» ville... - Pourquoi donc partir si vîte?..
» Qui te fait ainsi pleurer?.. — Viens, mon
» frère... Sauvons-nous... ou l'on me cou-
» perait les oreilles!.. — On te couperait les
» oreilles!.. — Viens donc mon frère... Je
» ne veux pas rester ici. »

Pierre m'entraîne toujours, nous voilà loin de Lyon, et il regarde encore en arrière, pour voir si l'on ne nous suit pas.

CHAPITRE II.

Notre arrivée à Paris — Évenement imprévu.

Ce n'est qu'à plus de deux lieues de Lyon, que Pierre, un peu remis de sa frayeur, consent à s'arrêter et à me répondre.

« Pourquoi pleurais-tu, que t'a t-on fait?
» lui dis-je.—Mon dieu, André, je ne sais
» pas ce que tous ces gens-là avaient contre
» moi; j'ai voulu faire comme chez le pâ-
» tissier, il n'y avait pas de trou à la che-
» minée, je suis entré par en haut dans un
» autre tuyau, puis, quand j'ai été en bas,
» je me suis roulé en criant.... comme j'ai
» fait chez cette dame.... et je disais : on va
» me donner des gâteaux et des gros sous...
» eh ben! pas du tout : une demoiselle m'a

» donné des soufflets, le vieux qui tenait
» un balai, m'a tiré les oreilles, et puis,
» dans la cour, un monsieur à moustaches
» m'a donné des coups de pied... ici... en
» me disant qu'il me couperait les oreilles
» s'il me revoyait!...—Mon pauvre frère!...
» — Dis-moi donc, André, pourquoi les
» autres m'ont-il caressé là bas?... et pour-
» quoi ai-je été battu à Lyon, pour avoir
» fait la même chose?—Je n'en sais rien;
» mais vois-tu, Pierre, il ne faut plus t'a-
» muser à changer de cheminée quand tu
» iras ramoner quelque part. Moi, je n'ai
» pas eu de complimens à Pont-de-Beau-
» voisin, mais aussi je n'ai pas reçu de coups
» à Lyon, et on m'a payé mon ouvrage.
» Tiens, mon frère, fais comme moi, cela
» vaut mieux. »

Pierre me promet d'être plus sage doré-navant, et de descendre par la même cheminée où il sera monté. Nous continuons notre route; nous avons hâte d'arriver à Paris; on nous a tant parlé de cette grande ville. Mon frère ne rêve que marionnettes,

sauteurs, lanternes-magiques ; moi, je porte la main au portrait qui est caché sous ma veste et je pense au monsieur borgne, à la jolie petite fille ; je suis tout fier de pouvoir leur rapporter le bijou qu'ils ont laissé dans notre chaumière, et je crois que je vais les rencontrer dès que je serai à Paris.

Il ne nous arrive plus rien d'extraordinaire en route ; quand nous sommes employés dans les villes où nous passons, Pierre ne va plus tomber dans les cheminées voisines de celles qu'il a ramonées. Le peu que nous gagnons nous suffit pour continuer notre voyage. Enfin nous en apercevons le but... Les édifices immenses de la grande ville se dessinent au loin dans l'espace. Cette vue ranime notre courage. « C'est Paris, » nous écrions-nous, mon frère et moi ; » c'est là qu'on gagne beaucoup d'argent !.. » C'est là qu'on s'amuse !.. qu'on voit des » spectacles !.. des marionettes !.. qu'on » mange de bonnes choses et qu'on fait for- » tune... »

Et nous nous mettons à danser, Pierre

et moi, nous jetons notre bonnet en l'air, nous poussons des cris de joie!.. Il nous semble qu'une fois à Paris tout doit nous réussir, et qu'il suffit d'habiter cette ville pour être heureux!.. Mais je n'ai encore que huit ans et mon frère n'en a que sept.

Avant de faire notre entrée dans Paris, je crois utile de faire encore un petit sermon à mon frère. «Pierre, lui dis-je, souviens-toi de ce que nous a dit notre bon
» père; dans cette grande ville il n'y a pas
» que des honnêtes gens, il y a aussi des
» fripons et des voleurs; c'est dommage,
» mais il paraît que ça ne peut pas être au-
» trement. Il y a des gens qui se moquent
» de ceux qui arrivent de leur pays, qui
» leur font tout plein de tours et qui leur
» prennent leur argent. On ne nous pren-
» dra pas notre argent, parce que nous
» n'en avons point; on ne se moquera
» peut-être pas de nous, parce que nous ne
» sommes que des enfans; cependant il fau-
» dra faire attention, et ne pas croire à tout
» ce qu'on nous dira, entends-tu, Pierre?

» —Oui! oui!.. oui!.. Oh! tu sais bien » que ne je suis pas bête.. »

Je n'étais pas bien certain de cela, mais je ne voulais pas le dire à Pierre. Nous voici enfin dans Paris; quel singulier effet produit sur nous l'intérieur de cette ville immense, car nous étions entrés à sept heures du matin dans un des faubourgs de Lyon, et nous en étions sortis au bout d'une heure, sans regarder derrière nous. Ici, quelle différence! il est trois heures de l'après-midi lorsque nous nous trouvons dans Paris; c'est l'heure où chacun fait ses affaires. Les rues sont encombrés de monde; les voitures circulent avec rapidité, et se croisent autour de nous, Les boutiques sont dans tout leur éclat; les marchands ambulans crient et mêlent leurs voix à celles des marchands de légumes, des porteurs d'eau, des ventes à prix fixe; les orgues se font entendre d'un côté; de l'autre, c'est le violon d'un aveugle: un peu plus loin, ce sont des chanteurs qui s'accompagnent avec des guitares. Je tire Pierre pour le faire avan-

cer... Il ouvre des grands yeux... il reste la bouche béante... ses yeux ne peuvent suffire à tout ce qu'il aperçoit. Je suis à peu près comme lui ; cependant je veux tâcher d'avoir l'air moins bête Nous sommes tout étourdis du bruit des voitures et des cris :
» A trois sous et demi ! choisissez dans la
» boutique à trois sous et demi ! — A l'eau !
» à l'eau ! — Deux pièces pour quinze
» sous !... Voyez messieurs et dames !... des
» couteaux, des ciseaux, des lotos, de jeux
» de dominos !... — Régalez-vous, mes en-
» fans, ils sont tout chauds, ils sortent du
» four. — Des chaînes pour les montres,
» messieurs ; assurez vos montres. — Vou-
» lez-vous les règles du jeu de piquet
» et de l'écarté ? — Je vais vous chanter la
» complainte de ce fameux criminel très-
» connu dans Paris, qui a empoisonné toute
» sa famille, sur l'air *c'est l'amour* ! *l'amour* !
» *l'amour* ! — Voilà le restant de la vente ! —
» A tous coups l'on gagne ; tirez, mademoi-
» selle ! etc. etc. »

Plus nous avançons, plus le bruit aug-

mente. et plus nous sommes entourés de gens qui vont et viennent. Déjà Pierre a été jeté deux fois par terre, parce qu'il s'arrête pour regarder dans les boutiques, et qu'alors il ne voit pas devant lui et ne se range pas pour laisser passer le monde. Il va encore se cogner le nez contre un beau monsieur, habillé comme un seigneur, qui a des bottes bien luisantes, un habit bleu avec des boutons qui brillent comme des miroirs, un pantalon bien plissé, des cheveux bien frisés, une cravate qui a l'air d'être en carton et des gants comme un marié. Le beau monsieur repousse mon frère en s'écriant: « La peste étouffe le » Savoyard! le petit drôle m'a tout sali le » genou! On ne peut plus marcher dans » Paris sans être assailli par cette canaille. »

Mon frère s'est sauvé de l'autre côté de la rue, et en regardant si le beau monsieur ne le poursuit pas, il va se jeter sur l'éventaire d'une marchande d'oranges, et fait rouler la marchandise sur le pavé.

« Prends donc garde, savoyard, » s'écrie

aussitôt la marchande, « est-ce qu'il ne
» voit pas clair, ce petit imbécille, qui vient
» se jeter à corps perdu sur ma boutique...
» Ramasse-moi bien vîve mes oranges, et
» s'il y en a une de gâtée, tu me la paie-
» ras. »

Je m'empresse d'aller aider mon frère à ramasser les oranges, et je l'emmène en lui disant: « Fais donc attention, Pierre, re-
» garde donc devant toi... » Mais Pierre est tellement étonné de tout ce qu'il voit, qu'il ne sait où il en est. Il me montre du doigt ce qui le frappe: « Tiens, André, les
» beaux habits... les beaux miroirs... les
» belles chaises,.. C'est pour de vrai, tout
» çà, n'est-ce pas, André? »

J'ai de la peine à tirer Pierre de devant la boutique d'un pâtissier. Bientôt mon frère me tire doucement par ma veste, en me disant tout bas: » André, as-tu douze
» sous? — Non, pourquoi cela? — Est ce
» que tu n'entends pas? Tiens, v'là un petit
» monsieur qui vend douze cents francs
» pour douze sous... Faut les acheter, An-

» dré, et puis nous irons chez le pâtissier
» nous régaler. — Laisse donc, Pierre ; c'est
» pour se moquer de nous que ce monsieur
» crie ça ... Tu sais ben que je t'ai averti
» qu'à Paris on faisait tout plein de tours...
» — Bah! tu crois que c'est pour rire? —
» Est-ce qn'on peut vendre douze cents
» francs pour douze sous?.. Ah! il faut
» qu'il nous croie ben bêtes!... »

Nous voici devant la boutique d'un marchand d'estampes; nous restons près d'une heure en admiration devant toutes ses images; jamais nous n'avions rien vu de si joli; ce n'est pas sans peine que nous nous décidons à quitter cette boutique. Mais un peu plus loin, beaucoup de monde est rassemblé devant une petite maison de toile, et Pierre y court en criant : « Ah! André...
» un chat!.. Polichinelle. Le Diable!... »

Je suis mon frère : nous sommes devant un spectacle de marionnettes, dans lequel un chat fait le compère de Polichinelle, et se bat avec Rotomago. J'admire la patience de ce pauvre chat, mais cela ne me sur-

prend pas, car on m'a dit qu'à Paris on voyait des bêtes si adroites!... Ce spectacle attire beaucoup de monde; nous sommes entourés de curieux; ce sont des bonnes qui font voir le chat à des enfans, tout en causant avec des soldats; ce sont des demoiselles qui regardent souvent derrière elles. Comme les jeunes filles ont l'air aimables à Paris! Et puis, voilà des messieurs qui viennent se placer derrière ces demoiselles, et qui leur marchent sur les talons... Ça n'est pas poli, cela! Ah! j'en vois un qui glisse sa main sous le tablier d'une jeune fille... J'ai envie de crier : Au voleur! Mais la jeune fille se retourne et le regarde en souriant; il paraît que c'est un monsieur de sa connaissance.

Enfin, le chat est vainqueur, le Diable disparaît, non dans les entrailles de la terre, mais au fond de la maison de toile qui s'ébranle et va un peu plus loin amuser les passans. Je prends Pierre par le bras, et nous nous remettons en marche. Nous ne savons pas encore où nous irons, ni ce

que nous demanderons; mais Paris nous offre tant de merveilles, qu'il nous semble naturel de donner le premier moment au plaisir d'admirer toutes ces belles choses qui frappent nos yeux. Cependant, parmi tout ce monde qui se croise devant moi, je cherche le monsieur qui a passé une nuit chez nous, et la belle dame dont j'ai le portrait; je cherche aussi la jolie petite fille... Mais je ne les vois point, et je commence à penser qu'il ne me sera pas aussi facile de les rencontrer que je le croyais avant d'être dans Paris.

« Mon dieu, que c'est grand! » me dit Pierre, à mesure que nous parcourons la ville. « Dis donc, André, on pourrait ben » se perdre ici! — Certainement. Cà n'en » finit pas ici! Ah! tiens, v'là des arbres... » C'est une promenade!... Viens de ce » côté, c'est encore plus joli, et nous n'au- » rons pas toujours ces voitures sur notre » dos. »

Nous gagnons les boulevards, car ce sont eux que je viens d'apercevoir. Il y a

déjà bien long-temps que nous marchons, mais nous ne sentons pas la fatigue, tant nous sommes occupés de ce que nous voyons. Ici, ce sont des bagues en or, des épingles en brillans, à deux sous pièce. « Achetons-» en, me dit tout bas Pierre. — Non, mon » frère, c'est encore une attrape, c'est pour » se moquer de nous. » Un peu plus loin, un monsieur, placé à la porte d'une petite maison de bois, frappe une toile avec une baguette, en criant que le fameux *Antiantocolophage* va avaler des serins, des anguilles, des épées et des sabres, pour la modique somme de deux sous. Pierre veut entrer voir cela. « N'y allons pas, lui dis-je, » c'est encore pour se moquer du monde, » qu'on dit cela. Souviens-toi donc que » nous sommes à Paris. »

J'ai bien de la peine à retenir Pierre, qui, avec sept sous que nous avons en poche, voudrait tout voir et tout acheter. Mais où court ce monde? pourquoi cette musique? nous suivons le torrent : nous apercevons un cabriolet arrêté au milieu

d'une grande place, et dans ce cabriolet, qui est découvert, un monsieur en habit rouge, galonné en or, coiffé en poudre, avec une grosse queue, ayant une culotte de nankin, avec des bottes à la hussarde et deux chaînes de montre auxquelles pendent de grosses boules rouges.

Derrière ce beau monsieur sont deux hommes qui ont la figure noire comme des nègres, quoiqu'ils aient les mains comme tout le monde. Ces deux hommes sont habillés d'une façon singulière : ils ont des pantalons larges comme des jupons, des petites vestes de soie puce, des ceintures brodées, et sur la tête quelque chose de roulé comme un mouchoir; ce sont eux qui font cette musique que nous entendions de loin. L'un a un cor de chasse, l'autre une clarinette; sur leur tête sont attachés des triangles avec des sonnettes, et devant eux sont deux gros tambours sur lesquels ils frappent avec des baguettes fixées à leurs genoux. Comme ces deux messieurs ne restent pas un moment en

repos et qu'ils font constamment aller leur tête, leurs genoux et leur bouche, cela produit un effet superbe et étourdissant. Pierre, qui n'avait jamais entendu une aussi belle musique, se sent électrisé; parvenu contre le cabriolet, il se met à danser la savoyarde, en poussant des *you*! *you*! et des *piou*! *piou*! mais un de ces messieurs à figure noire prend un énorme fouet, et en distribue quelques coups à Pierre pour le faire tenir tranquille.

« Tu vois bien, » dis-je tout bas à Pierre; qui fait la grimace en regardant le musicien qui l'a fouetté, « ce n'est pas pour
» nous faire danser qu'on fait une si belle
» musique... Tiens-toi tranquille, ou l'on
» va nous renvoyer. — André, c'est un sei-
» gneur, ce monsieur en habit rouge tout
» couvert d'or? — Dam, il a l'air ben ri-
» che! — Et ces deux vilains noirauds? —
» Tu vois ben que ce sont ses domestiques...
» Chut, attends, ce beau monsieur va par-
» ler. »

En effet, l'homme en habit rouge se

lève, fait un signe aux musiciens qui se taisent, et, après avoir essuyé sa figure avec un mouchoir tout troué, se dispose à parler. Tout le monde se presse pour mieux l'entendre; mais Pierre et moi nous nous trouvons sur le premier rang, et nous ne perdons pas un mot; malheureusement ce seigneur a un accent étranger qui ne nous permet pas de bien saisir ce qu'il dit, mais je crois que la société qui nous entoure ne le comprend pas plus que nous, et cependant chacun l'écoute avec attention. Le beau monsieur est debout dans son cabriolet; et, après avoir craché au hasard sur la foule, il commence en ces termes :

« Messieurs et mesdames, signora et
» mistriss, salut. Vi voyez il signor Fou-
» gacini, dont vi devez avoir entendu
» parler ; *perche* depouis deux ou trois siè-
» cles ze souis très-connu dans toutes les
» capitales, si signor, par les cures que
» j'avais terminées avec le divin baume
» pectoral, inventé par mon génie! *If you*

» *please*, messieurs et milords, c'est un
» baume pour l'estomac, qui fait vivre cent
» ans et quelquefois davantage, c'est sui-
» vant les caractères. D'ailleurs quand on
» a fini la boîte, z'en pouis donner d'autres,
» z'en ai toujours au service des amateurs.
» *God dem*, signor, ze zouis capable de vi
» donner à tous des estomacs d'autruche
» ou autres bêtes quelconques; mon baume
» il fait digérer des pierres, du marbre, de
» la mousse, des cailloux, du pain rassis,
» des perles, du cuivre, des radis noirs et
» des diamans! *Perche*, vi en comprenez
» tout de suite l'outilité; et *per provar*, d'un
» moment à l'autre, messiou et dames, vi
» pouvez vi trouver dans oune pays où vi
» n'auriez per toute nourriture que des
» pierres et des diamans!... Alors vi pre-
» nez de mon baume... *Omne tulit punc-*
» *tum*... Vi mangez des cailloux, comme si
» c'étaient des petits pois! et *Very Good*,
» signor.»

Tout le monde se regarde: « C'est un
» Allemand, disent les uns; c'est un An-

» glais, disent les autres.—Eh, non, c'est
» un Turc, vous voyez bien qu'il a des
» nègres, dit une vieille cuisinière; il aura
» trouvé son baume dans quelque sérail.
» Ces Turcs, ça fait de fiers hommes! —
» Non, ma chère, dit une autre, ce n'est
» pas un Turc; c'est un Italien, et j'en suis
» sûre, il a dit *Very Good*... D'ailleurs je
» dois savoir un peu l'italien, j'ai fait pen-
» dant trois mois le ménage d'une chan-
» teuse des *Bouffa*.

» — André, me dit tout bas Pierre, est-ce
» que ce monsieur va nous faire manger
» des cailloux?—Eh non, c'est un baume
» dont il veut nous faire cadeau. A ce que
» je crois, on n'entend pas trop bien ce
» qu'il dit; mais taisons-nous, le voilà qui
» va encore parler.

» —Je pourrais, messiou et dames, per
» vi *provar* l'efficacité de mon baume, vous
» dire: allez vi en informer à Londres, à
» Rome, à Constantinople, à Madrid, à
» Pékin, en Égypte, en Syrie, en Arabie,
» mais non, zou ne veux point vi envoyer

» si loin. Je me contenterai de vous mon-
» trer *coram populo*, ces deux nègres d'A-
» frique qui, grâce à mon baume, ne se
» nourrissent que de pierres, de mousse et
» de marbre. »

Le beau monsieur nous désignait les deux musiciens, dont l'un mangeait alors un gros morceau de pain et un cervelas.

« Vi voyez, signors, comme ils se por-
» tent !.. Eh bien, le piou jeune il a quatre-
» vingt-dix-neuf ans, et l'autre est dans sa
» cent onzième année ! ma tout cela n'est
» rien encore. Je veux vi donner sous les
» yeux à tous, la *prova* de la bonté de
» mon estomac, et pour cela, ché vais-je
» manger? un caillou? de la terre? un dia-
» mant? Non, messieurs !... ce serait oune
» bagatelle trop facile! Je vais, devant vos
» yeux, manger un jeune enfant de sept à
» huit ans, mâle ou femelle, le premier
» qui se présentera. »

A ces mots, chacun pousse un cri d'étonnement; et Pierre me dit tout bas : « Comment, mon frère, ce beau monsieur

» va manger un enfant? — Eh non, c'est
» pour rire !.. C'est encore un tour qu'on
» va faire !... Tu vois ben que ce monsieur
» plaisante. »

Cependant, le seigneur Fougacini est descendu de son cabriolet, un de ses nègres fait ranger la foule, en agitant un bâton devant le nez des curieux, qui répètent à chaque minute : « Oh ! ça serait
» fort, ce tour-là... — Bah ! ça n'est pas
» possible ! — Je voudrais bien voir ça,
» moi. »

Pierre et moi nous nous trouvons toujours sur le premier rang, le nègre a fait former un grand rond, dans lequel le monsieur en habit rouge se promène en se dandinant et jetant des regards fiers autour de lui. Mais aucun enfant ne se présente pour être mangé. Tout-à-coup le signor Fougucini s'arrête devant Pierre, et le considère long-temps avec attention. Mon frère devient rouge et interdit, mais je le pousse, en lui disant tout bas : « N'aie
» pas peur... tu sais bien que c'est pour
» rire. »

«—Avance, petit? » dit le monsieur, en faisant signe à Pierre ; je le pousse et le voilà au milieu du rond. — « Quel âge » as-tu ? — Sept ans, Monsieur. — Sept » ans !... c'est juste ce qu'il me faut... Tou » es zentil, gras, bien portant. Veux-tou » cbé ze te mange? zou ne te feraï pas de » mal dou tout !.. et zou te donnerai douze » sous. »

Pierre me regarde, en ouvrant de grands yeux; je lui dis tout bas : « Accepte ! c'est » pour rire... Ne crois tu pas que ce mon- » sieur te mangera ?

» — Je veux ben, » répond alors Pierre, et l'homme à l'habit rouge prend mon frère par la main et le montre à la foule assemblé, et, pour qu'on puisse le voir de loin, le fait prendre par les deux nègres. qui l'élèvent sur leurs bras et le tiennent ainsi en l'air pendant cinq minutes, en frappant des genoux sur leurs tambours, tandis que mon frère commence à faire la grimace et que le beau monsieur crie à tue-tête :

« Voici un enfant de sept ans ché zou
» vais manger, grâce à mon baume qui
» me permet de le digérer en cinq mi-
» nutes. »

La foule est devenne considérable, c'est à qui sera témoin de ce spectacle singulier; j'en attends le dénouement avec curiosité, bien tranquille sur le sort de mon frère, qui ne paraît pas aussi calme que moi, quoique je lui fasse sans cesse signe de n'avoir point de peur.

« Mon petit homme, » dit le beau monsieur à Pierre, que les nègres viennent de remettre à terre, « il faut ché tou te déshabilles, z'ai bien dit ché ze mangerai
» oune enfant, ma ze n'ai pas dit ché ze
» mangerai ses habits. Cependant, par
» respect per l'honorable souziété, ze veux
» bien tou manger avec ta chemise; ôte
» seulement ta veste et ta coulotte. »

Pierre reste indécis : « — Ote donc... ôte
» donc, lui dis-je; tu vois bien que c'est pour
» rire... Est-ce que tu crois qu'il veut te
» manger? »

Pierre se déshabille en faisant un peu la moue. Il tient enfin ses habits sous son bras, et le beau monsieur le fait promener en chemise dans le rond, en criant toujours : « Examinez-le, messiou et dames,
» vi voyez ché ce n'est pas oun squelette;
» le petit drôle est gras et dodu... *God*
» *dem*... quand zou l'ai choisi, zou n'avais
» pas remarqué sa rotondité !.. c'est égal,
» quelques livres di piou ou di moins! zou
» n'y regarde point per être agréable à la
» souziété. »

Cette promenade en chemise n'amuse point Pierre, qui veut quitter son conducteur; celui-ci s'arrête de nouveau et l'examine.

« Mon petit homme, ce n'est point tout
» encore!... tou as des cheveux d'oune
» longueur extrême, et cela ne me serait
» point agréable au goût; la souziété il sait
» bien que per avaler le morceau le piou
» délicat, il ne faut pas trouver dessus
» quelque chose qui répugne! perché,
» petit, zou ne pouis pas manger tes che-

» veux. Holà ! Domingo, venez couper les
» cheveux à l'enfant. »

Un des nègres arrive avec des ciseaux... Pierre hésite... « Laisse-toi faire ! » dis-je à mon frère, quoique je commence à m'impatienter de la longueur de cette plaisanterie, mais reculer maintenant serait honteux, on se moquerait de nous. Encouragé par mes signes, ce pauvre Pierre se laisse couper les cheveux; en trois minutes le nègre l'a mis à la Titus. Et j'aperçois un monsieur de la société, qui ramasse les belles boucles blondes de mon frère, et les fourre vivement dans sa poche.

Pendant que l'on tondait Pierre, le signor Fougacini se serrait le ventre, tâtait et retâtait sa mâchoire et faisait mille grimaces comme pour se préparer à ce qu'il avait annoncé qu'il ferait.

Mon impatience était au comble, car je voyais la frayeur de mon frère augmenter à chaque instant. Enfin, quand le nègre s'est éloigné, le signor Fougacini court sur Pierre en lui faisant des yeux effrayans, et, le sai-

sissant par le bras, commence à lui mordre légèrement l'épaule droite... A peine Pierre a-t-il ressenti une légère douleur, que, poussant des cris affreux, il s'échappe des mains du beau monsieur, ce qui ne lui est pas difficile, car celui-ci ne demande qu'à le voir se sauver. Se jetant à travers la foule, poussant des pieds et des mains, Pierre parvient à se faire jour; il se met à courir de toutes ses forces, tondu, en chemise, et avec ses habits sous le bras, tandis que la foule le poursuit en criant : « Ah! c'est un » compère!... c'est un compère!... »

Au premier cri de mon frère, j'ai voulu voler à son secours, mais la foule nous sépare; je me débats au milieu de tous ces badauds qui cornent à mes oreilles : « C'est » un petit compère, il s'entendait avec » l'autre!... » Je regarde de tous côtés, je ne vois plus mon frère. J'appelle : « Pierre!........ Pierre!.... où es-tu?... » Il ne me répond pas. Quelques personnes me montrent le chemin qu'il a pris; je cours aussitôt de ce côté, en appelant toujours :

« Pierre! » et à chaque instant je me sens plus inquiet, plus tourmenté.

Je ne sais où je suis.... j'ai parcouru beaucoup de rues ; pour comble de malheur le jour baisse, je ne sais plus de quel côté me diriger. Je demande aux personnes qui passent : « Avez-vous vu mon frère? » on ne me répond pas; ou l'on me dit : « Qu'est-ce » que c'est que ton frère?... — C'est » Pierre... il se sauvait eu chemise... » parce qu'un monsieur en habit rouge » lui a fait peur... » On me regarde en souriant, on s'éloigne sans me donner de renseignemens, ou l'on me dit froidement : « Va chez vous, tu l'y trouveras. »

Chez nous.... hélas!... nous en sommes bien loin!... et, ici, nous n'avons pas encore d'asile. Où donc pourrai-je chercher mon frère?... Mon pauvre Pierre! que fera-t-il sans moi?... ma mère qui m'avait tant recommandé de ne point le quitter!... Ah! pourquoi l'ai-je engagé à écouter ce beau monsieur, qui est sans doute un voleur?... Mon dieu! mon dieu!... qui me rendra mon frère?

Je pleure amèrement ; je n'ai point de courage pour supporter un pareil malheur. Il est nuit, et je n'ai pas retrouvé Pierre. Je m'assieds sur une borne, car je suis bien las ; je n'ai point mangé depuis le matin, mais je n'ai pas faim.... J'ai le cœur si gros. Je pleure à mon aise ; personne ne me dit rien, on ne me demande pas ce que j'ai.

Je veux faire de nouvelles recherches ; je me remets en marche... Cette ville est immense !... comment y retrouver mon frère?... Ah ! ce n'était pas la peine de sauter de joie en apercevant Paris !...

Je ne sais pas où je vais, mais souvent je m'arrête et j'appelle encore Pierre !... ma voix n'a plus de force !... j'ai tant pleuré!... Il est sans doute bien tard, car je ne rencontre presque plus personne dans les rues. La fatigue m'accable, je ne puis aller plus loin. Je me jette à terre dans un coin, devant une petite porte... c'est là que je passerai la nuit. Demain, dès qu'il fera jour, je recommencerai mes recherches et je serai peut-être plus heureux.

Le sommeil me gagne, il ne tarde pas à venir suspendre mes chagrins ; je veux encore appeler mon frère, mes paupières se ferment , et je m'endors en prononçant son nom.

CHAPITRE III.

Le porteur d'eau. — Les bonnes gens.

Je suis éveillé par une voix qui me crie :
« prends garde, petit, tu barres le passage
» de notre allée qui n'est déjà pas trop
» grande.... Comment, tu dors encore, mon
» garçon !.,. Est-ce que tu as couché là, par
» hasard ? »

On me secoue fortement le bras ; j'ouvre les yeux : il fait grand jour et je vois devant moi un homme vêtu à peu près comme l'était mon père, en pantalon et veste de laine brune, avec un chapeau rabattu sur la tête, et qui porte, pendu après des courroies de cuirs, un cercle auquel sont attachés deux seaux.

La figure de cet homme respire la franchise et la bonté ; il est arrêté devant moi, et m'examine avec intérêt. En m'éveillant, ma première pensée est pour mon frère ; je le cherche auprès de moi, et mes yeux se remplissent encore de larmes.

« — Eh bien ! petit, tu ne réponds pas ?
» — Ah ! Monsieur, auriez-vous vu mon
» frère ?.. — Qu'est-ce qu'il fait, ton frère ?
» quel âge a-t-il ? est-ce qu'il demeure dans
» ce quartier ? C'est peut-être une de mes
» pratiques ? — Mon frère a sept ans, il
» s'appelle Pierre, il est Savoyard comme
» moi ; nous sommes arrivés d'hier seule-
» ment à Paris ; nous venons de chez nous,
» de Vérin, auprès de l'Hôpital ; notre père
» est mort il y a quelques mois, et notre
» pauvre mère ne pouvait plus nous nour-
» rir, car nous avons encore un frère, le
» petit Jacques, qui est resté avec elle. Il a
» bien fallu partir ; mais j'avais promis à
» ma mère de ne jamais quitter mon frère
» et de toujours veiller sur lui, parce qu'il
» n'est pas aussi hardi que moi. Hier, en

» arrivant à Paris, nous nous sommes arrê-
» tés devant un monsieur bien mis, qui
» avait deux domestiques, et qui offrait de
» manger un enfant et de lui donner douze
» sous, s'il se laissait faire... Moi, j'ai cru
» que c'était pour rire... — Pardieu ! mon
» garçon, tu avais raison, c'était un faiseur
» de tours qui voulait se moquer des imbé-
» cilles qui l'écoutaient ! — Il a choisi mon
» frère, et moi je lui ai dit tout bas : Laisse-
» toi faire... C'est pour jouer. Cependant il
» a fait déshabiller Pierre, il lui a coupé les
» cheveux, et puis ensuite il a sauté sur
» lui en faisant une grimace si horrible que
» Pierre a eu peur et qu'il s'est sauvé sans
» penser à moi. J'ai voulu le rattraper, j'ai
» couru bien long-temps... mais je ne l'ai
» pas retrouvé ! Enfin, il faisait nuit, et j'é-
» tais si las que je me suis couché devant
» cette porte, où j'ai dormi jusqu'à pré-
» sent. »

A mesure que je parlais, je lisais dans les traits du porteur d'eau l'intérêt et l'attendrissement. Quand j'ai fini, il passe sa main

sur ses yeux, et me considère encore pendant quelques instans.

« Tu n'a pas menti, petit? — Oh! non,
» monsieur, je ne mentirai jamais, je l'ai
» promis à ma mère, — Et que comptes-tu
» faire ce matin? — Chercher mon frère...
» Il faut bien que je le retrouve... — Ça
» n'est pas aussi facile que tu le crois....
» Paris est une ville bien grande!.. Et dans
» quel quartier as-tu perdu ton frère? —
» Mon dieu, je n'en sais rien, monsieur...
» C'était une grande place... entourée de
» maisons... — Ah? ce n'est pas ça qui me
» mettra sur la voie... Mais au fait, arrivés
» d'hier, ces pauvres enfans ne peuvent
» connaître aucun quartier... — Est-ce que
» je ne le retrouverai pas, monsieur? —
» Dame! ça sera peut-être long!.. Et pen-
» dant que tu chercheras ton frère, tu ne
» pourras pas travailler. As-tu de l'argent
» pour vivre? — Mon dieu, non, mon-
» sieur; mais j'en suis bien content. —
» Pourquoi cela? — C'est que nous avions
» encore sept sous, et au moins, c'est mon
» frère qui les a. »

Le porteur d'eau passe encore sa main sur ses yeux, puis il me donne une petite tape sur la joue, en me disant : « Tu es un » bon garçon... tu aimes bien ton frère ; » mais console-toi, mon petit, il ne faut » pas toujours pleurer, ça n'avance à rien. » Tu n'a pas déjeûné, tu dois avoir faim? » — Oui, Monsieur, car je n'ai pas mangé » depuis hier trois heures ; mais je vais al- » ler crier dans la rue, on me fera ramoner. » et puis je déjeûnerai. — Ah ! oui ! tu crois » qu'on trouve comme cela tout de suite » une cheminée pour son déjeûner ! Mais, » mon petit, il y a diablement de ramo- » neurs à Paris, et avec ton estomac vide tu » ne pourrais pas crier bien fort. Allons, » allons, monte avec moi...Il n'est que cinq » heures et demie... D'ailleurs, les prati- » ques attendront un peu, voilà tout. »

En disant cela, le brave homme se débarrasse de ses seaux qu'il laisse dans un coin de l'allée, puis il monte l'escalier en me faisant signe de le suivre. Je grimpe derrière lui ; l'escalier n'est pas large et on ne voit

pas très-clair, mais je me tiens à la rampe. Nous montons jusqu'au haut de la maison, et lorsqu'il n'y a plus de marches, mon conducteur s'arrête enfin et frappe à une porte en criant : « Manette, Manette !... Allons » dépêche-toi ! »

Une petite fille, qui me paraît être de mon âge, nous ouvre la porte. Elle n'est pas mise comme celle qui a dormi dans notre chaumière, ses traits ne sont pas aussi délicats, et ses vêtements sont grossiers ; mais elle a des yeux si vifs, une figure si ronde, des joues si fraîches, et un air si gai, que l'on a du plaisir à la regarder.

« Tiens !.. c'est toi, papa, » s'écrie Manette en nous ouvrant ; puis elle me regarde avec étonnement. « — Allons, ma petite, » dit le porteur d'eau en me faisant entrer chez lui, cherche vîte ce que nous avons » de reste de déjeûner, et donne à manger » à ce petit, qui doit en avoir besoin. »

Pendant que la petite fille fait ce que lui dit son père, je regarde autour de moi : l'appartement du porteur d'eau me rappelle

un peu notre chaumière, l'ameublement n'est guères plus élégant. Nous sommes dans une grande pièce, dont la moitié est mansardée, au fond est un grand lit, puis des ustensiles de ménage ; à gauche j'aperçois un petit cabinet avec une croisée et un autre lit, et j'ai vu tout le logement de mon protecteur.

Manette a mis sur une table du pain, du fromage et du bœuf ; je ne me fais pas prier pour manger ; à huit ans, si le chagrin fait oublier l'appétit, il ne l'ôte pas entièrement. « Oh ! comme il avait faim ! » dit la petite en me regardant manger, et son père sourit en répétant : « Ce pauvre gar-
» çon !.... »

Mais au milieu de mon déjeûner, je m'arrête... Une pensée subite ne me permet plus de continuer : « Si Pierre n'avait pas
» de quoi déjeûner, lui !.. » dis-je en levant les yeux au ciel. « — Ne crains rien, mon
» petit, me dit le porteur d'eau, on ne
» le laissera pas non plus mourir de faim ;
» d'ailleurs n'a-t-il pas sept sous ?... »

Je l'avais oublié, mais ce souvenir me rend l'appétit. « — Écoute, mon garçon, » me dit le père de Manette, lorsque j'ai fini de me restaurer; « je m'intéresse à
» toi... Ta figure franche, ton attachement
» pour ton frère... pour tes parens... Enfin
» je veux t'être utile, si je puis. Je ne suis
» pas de ton pays, je suis Auvergnat moi;
» mais en Auvergne, nous sommes de bra-
» ves gens aussi !... Et le père Bernard est
» connu comme tel dans le quartier, ma
» réputation est nette comme ce verre... Je
» ne suis pas riche, je n'ai plus de tonneau!..
» La maladie de feu ma pauvre femme
» m'a coûté de l'argent!... Mais je puis te
» loger sans que cela te coûte rien. Tiens,
» vois-tu cette soupente... c'est là où cou-
» chait mon frère... Il est reparti pour le
» pays il y a six mois, eh ben! je te mettrai
» là un matelas, de la paille fraîche!.. Eh
» morbleu! tu seras couché comme un
» prince... Tu travailleras de ton côté; puis,
» tu mangeras chez nous. Je n'ai avec moi
» que Manette, qui a huit ans, mais qui

» commence déjà à savoir faire la soupe ;
» et puis il y a une voisine qui se charge de
» notre cuisine ; si tu retrouves ton frère,
» il viendra loger avec toi !... la soupente
» est assez grande pour vous deux ! Eh ben
» petit, cela te convient-il ?

» — Oh! oui monsieur, vous êtes bien bon!
» dis-je au père Bernard, mais je voudrais
» bien retrouver Pierre!.. — Tu le cher-
» cheras tout en travaillant ; de mon côté
» je vais demander partout, m'informer
» dans chaque quartier...—Ah! monsieur,
» je vous en prie, n'y manquez pas!... —
» Sois tranquille, mon petit, et console-toi.
» Mais voilà six heures, il faut que j'aille
» emplir mes seaux... Descends avec moi,
» je vais te montrer comment on ouvre la
» porte de l'allée... Et si tu te perdais dans
» Paris, tu demanderais la vieille rue du
» Temple ! auprès de la rue Saint-Antoine..
» le père Bernard !.. D'ailleurs tu recon-
» naîtras bien la maison. »

Je reprends mon sac, mon grattoir, je fais un petit signe de tête à Manette, qui

me rend cet adieu en souriant, comme si nous avions déjà passé six mois ensemble. Je descends derrière le bon porteur d'eau; j'ai toujours le cœur bien gros, la figure bien triste, et le brave homme, qui s'en aperçoit, me répète à chaque instant : « Allons, prend courage, petit, tu retrou-» veras ton frère! et d'ailleurs, il y a une » Providence; elle a veillé sur toi, elle en » fera autant pour lui. » C'est vrai, me dis-je tout bas, et puis Pierre a sept sous, et avec cela on va loin.

« A propos, » me dit le père Bernard quand nous sommes dans l'allée : « je ne t'ai » pas encore demandé ton nom! — Je m'ap-» pelle André... et mon frère Pierre. — » Oh! ton frère! je le sais... André, re-» garde bien notre porte, notre rue; » vieille rue du Temple, entends-tu... » Suis tout droit, tu iras au boulevard : ne » va pas te perdre aussi et ne reviens pas » trop tard, mon garçon; dès que le jour » baisse, il faut rentrer manger la soupe. » Va mon petit, moi je vais faire mes pra-» tiques et m'informer de ton frère. »

Le père Bernard me quitte et me voilà seul dans la rue. Je ne m'éloigne qu'après avoir bien examiné l'extérieur de la maison où l'on vient de me donner un asile. Mon pauvre frère, me dis-je en marchant, si je te retrouvais, que nous serions heureux chez ce bon porteur d'eau qui veut bien nous loger pour rien!... Allons, ne pleurons plus; je le retrouverai, Pierre a sept sous... il a de quoi vivre quelque temps; d'ailleurs il est gentil, Pierre, et sans doute il aura trouvé aussi quelqu'un qui l'aura logé pour rien.

J'avance dans cette ville, où je ne suis que depuis vingt-quatre heures, mais déjà tout ce qui frappe ma vue a perdu une partie de son charme de la veille. Je vois maintenant d'un œil indifférent ces belles boutiques, ces étalages brillans, ces beaux boulevards et toutes ces curiosités que je ne pouvais me lasser d'admirer hier. Mais mon frère n'est plus auprès de moi pour partager mon plaisir!.. C'est lui que je cherche partout où je vois du monde ras-

semblé. A peine si j'ai le courage de crier de temps en temps : ramonez la cheminée ! et cependant la journée s'écoule et je n'ai rien gagné. J'aperçois des enfans de nos montagnes qui jouent entre eux, ou courent, en dansant, devant les passans pour en obtenir quelque chose ; mais je n'ai point envie de les imiter, il me serait impossible de danser maintenant, et d'ailleurs, je ne chercherai jamais à obtenir quelque chose à force d'importunités, quoiqu'on m'ait dit cependant, que c'était comme cela que l'on faisait fortune à Paris.

Au milieu d'un boulevard j'entends le son du cor, de la clarinette et des tambours... C'est une musique comme celle que faisaient les domestiques noirs de ce beau monsieur qui mangeait du marbre et des enfans. Je cours du côté de la musique... J'aperçois un monsieur habillé en Turc qui porte une énorme pièce de bois sur le bout de son nez. Ah ! l'on avait bien raison de me dire qu'à Paris on voyait des choses extraordinaires. Mais dans tout ce monde

qui regarde je ne trouve pas mon frère et comme le Turc annonçait qu'il allait enlever un enfant par les cheveux, sans le faire crier, je prends mes jambes à mon cou, de crainte qu'il ne lui prenne envie de me choisir pour amuser la société.

Le jour baisse, il faut retourner chez le père Bernard. Je demande la vieille rue du Temple, une fois dedans je retrouve facilement la maison; mais quand je suis dans l'allée, je songe que je n'ai rien gagné de la journée, et je n'ose plus monter l'escalier. Cependant mon estomac crie : le porteur d'eau est si bon, ils m'attendent peut-être; il faut toujours rentrer pour me coucher, je n'ai pas besoin d'argent pour cela. Je monte donc, je pousse la porte et je vois le père Bernard et Manette déjà assis devant une table sur laquelle est le dîner, qui sert aussi de souper, parce qu'on se couche de bonne heure, afin d'être levé de grand matin.

« Arrive donc, André; nous t'atten-
» dions, me dit le porteur d'eau; je com-

» mençais à craindre que tu n'aies oublié
» le nom de notre rue. Et puis, ce Paris est
» si grand ! il faut de l'habitude pour mar-
» cher dans toutes ces rues et à travers ces
» voitures qui ne se gênent pas pour écra-
» ser le pauvre monde. »

J'entre d'un air honteux, et je vais m'asseoir dans un coin de la chambre, quoique l'odeur du dîner redouble ma faim.

« — Eh bien! qu'est-ce que tu vas faire
» là-bas? petit, est-ce que tu ne vois pas
» que nous dînons? — Oh si! je le vois
» bien... — Pourquoi donc ne viens-tu pas
» te mettre à table? — C'est que... je n'ai
» pas faim, monsieur Bernard. — Tu n'as
» pas faim? tu as donc dîné en chemin? —
» Non... je n'ai rien mangé. — Et tu n'as
» pas faim? C'est bien drôle ça. »

Le porteur d'eau m'examinait, et mes yeux, qui se tournaient souvent vers le dîner, ne lui paraissaient pas d'accord avec ma bouche. « Morbleu! je veux que tu » dînes, moi, » reprend-il au bout d'un instant : « faim ou non, tu mangeras. »

« — Mais c'est que... c'est que... je n'ai rien
» gagné de la journée ! » dis-je, en m'avançant lentement vers la table. A ces mots le père Bernard court à moi, me porte sur une chaise à côté de la sienne. « Comment,
» petit imbécille, c'est pour ça que tu ne
» voulais pas dîner !.. Est-ce ta faute, si tu
» n'as rien trouvé à faire ? n'en faut-il pas
» moins que tu dînes ? et tant que j'en au-
» rai pour moi et ma fille, n'y en aura-t-il
» pas aussi pour toi ?.. Mange ! mange,
» morbleu ! et ne t'avise plus de me dire
» encore de pareilles bêtises, ou je te don-
» nerai des coups pour te rendre l'appétit. »
Et le brave homme me bourre de soupe, de pain, de bonne chère ; il m'étoufferait si je le laissais faire, tant il a peur que je ne satisfasse point mon appétit.

« Mon garçon, me dit-il, dans tous les
» états, il y a de bons et de mauvais jours.
» Tu arrives au commencement de l'au-
» tomne, la saison n'est pas encore bonne
» pour les cheminées ; mais quand tu con-
» naîtras mieux Paris, tu feras des commis-

» sions, tu porteras des lettres; quand on
» est intelligent et honnête, on parvient à
» gagner de l'argent. Mais je te le répète,
» plus de façons comme aujourd'hui; tant
» mieux quand tu auras été heureux! tant
» pis quand tu auras fait chou blanc!
» nous n'en serons pas moins tes amis...
» Rappelle-toi, mon petit, que je t'ai of-
» fert un asile sur ta bonne mine et ton
» amour pour tes parens et que je ne t'ai
» pas demandé si ta bourse était bien
» garnie. »

J'embrasse ce bon Auvergnat qui me témoigne tant d'amitié; et dans ses bras, je sens que je ne suis plus seul à Paris. Manette vient aussi se jeter sur le sein de son père; tout en l'embrassant, elle me sourit; je lis dans ses yeux qu'elle veut m'aimer aussi, et je la regarde déjà comme ma sœur. Les bonnes gens!.. que je suis heureux de les avoir rencontrées... Ah! mon pauvre frère, puisses-tu, comme moi, t'être endormi devant quelque allée obscure, demeure de l'ouvrier honnête et laborieux; cela vaut

bien mieux que de se coucher sous le portique d'un palais, d'où vous chassent le matin des valets insolens.

Le soir, le père Bernard me donne quelques renseignemens sur Paris, sur les quartiers voisins. Je l'écoute avec attention, car je veux profiter de ses avis, afin d'être bien vîte en état de gagner de l'argent, comme commissionnaire. Il s'est informé de mon frère dans toutes les rues où il a été; mais, ainsi que moi, il n'en a appris aucune nouvelle. Où donc Pierre s'est-il fourré?

Quand on a porté de l'eau toute la journée, on a besoin de repos le soir. Bientôt le père de Manette fait signe à la petite, qui va se coucher dans le cabinet; je monte à la soupente, où l'on m'a arrangé un lit; j'avais dormi la veille sur le pavé : on doit juger si je me trouvai bien dans ma nouvelle chambre à coucher.

Le lendemain, en m'habillant, je laissai sortir de dessous ma veste le médaillon que je portais toujours sur moi; j'avais oublié de parler de ce portrait au père Bernard.

Il aperçoit le bijou; sa figure se rembrunit; et il me fait sur-le-champ signe d'approcher, tandis que Manette tend le cou, et ouvre de grands yeux, pour mieux regarder le portrait.

« Qu'est-ce que c'est que cela, petit? d'où » cela te vient-il? depuis quand as-tu ce » bijou, et pourquoi ne m'en as-tu pas » parlé? »

Je m'empresse de raconter au porteur d'eau l'histoire du portrait. A mesure que je parle, ses traits reprennent leur expression de bonté habituelle; et quand j'ai fini, il m'embrasse, en me disant: « Pardon, » mon petit, c'est que, vois-tu, la vue de ce » bijou.... Allons, tu es un brave garçon. »

Manette grille de considérer à son aise le portrait; je l'ôte un moment, et le donne à son père. Tous deux l'examinent longtemps. « La jolie dame! dit Manette; la » jolie figure!.. la belle robe!...—Oui,» dit le porteur d'eau, en me rendant le bijou; « c'est une belle femme, mais il y en a tant » dans Paris, et qui sont mises comme cela;

» va, mon cher André; je crois bien que
» le portrait te restera; car tu pourrais
» habiter Paris pendant vingt ans, sans
» rencontrer celui ou celle à qui il appar-
» tient. »

Moi, je conserve l'espérance de trouver le petit monsieur borgne, et je remets précieusement le médaillon sous ma veste. Puis, je sors avec le père Bernard, pour commencer ma journée, et chercher encore mon frère.

Je ne suis pas plus heureux du côté de Pierre; mais du moins j'ai eu deux cheminées à ramoner; et je rentre, tout fier, présenter au porteur d'eau le fruit de mon travail. Il le prend en souriant, et me dit :
« Au bout de l'année, mon garçon, je te
» donnerai ce qui te restera, pour ta
» mère. »

Cet espoir double mon courage; en peu de temps, je connais différens quartiers de Paris; j'ai de la mémoire; on me trouve de l'intelligence, et on m'emploie souvent. Plus d'un beau monsieur me donne à porter

un billet bien plié, et qui sent le musc ou la rose. « Va, cours, » me dit-on ; « tu de-
» manderas la dame : si c'est un monsieur
» qui t'ouvre la porte, tu diras que tu viens
» voir si l'on a des cheminées à faire ra-
» moner, et tu ne montreras pas ta lettre!..
» Ne va pas faire de gaucheries!.. » Je fais exactement ce qu'on me dit; quand je rapporte une réponse, les beaux messieurs se montrent généreux ; quand je n'en ai pas, je reçois peu de chose; et quand je rapporte la lettre, je ne reçois quelquefois que des reproches. Les jeunes filles sont plus justes; elles me paient toujours, lors même que la réponse paraît les affliger; mais elles m'accablent de questions, et il faut une grande mémoire pour les satisfaire : « Y était-il? — Lui as-tu remis la lettre à lui-même? — Que faisait-il? — Que t'a-t-il dit? — Était-il seul? — A-t-il eu l'air content en lisant? » Telles sont les questions que ne manque jamais de m'adresser la demoiselle ou la dame qui vient de me faire porter une lettre à un monsieur.

Le temps s'écoule ; près de Manette et de son père je serais heureux, si le souvenir de mon frère ne revenait souvent troubler ma joie ; je n'ai pu le découvrir ; le père Bernard n'a pas été plus heureux : et cependant nous l'avons cherché dans tous les quartiers de Paris. Je n'ai point osé apprendre cet événement à ma mère ; d'ailleurs, ce n'est qu'au retour du printemps que je puis lui envoyer mes épargnes ; et le bon porteur d'eau me dit qu'il est inutile de l'affliger d'avance, et que peut-être Pierre lui donnera de ses nouvelles de son côté.

Je suis les conseils de celui qui me traite comme son fils ; les enfans de nos montagnes ont pour habitude de ne donner de leurs nouvelles que lorsqu'il se présente une occasion. Malheureusement je ne sais pas écrire, c'est un de mes chagrins ; mais le père Bernard qui n'en sait pas plus que moi, prétend que cela n'est pas nécessaire pour faire son chemin, et qu'avec une langue on s'explique aussi bien qu'avec une

plume. Oui, sans doute, quand on veut rester ramoneur ou commissionnaire toute sa vie... Mais pour faire fortune !..

« Tu as de l'ambition, André, me dit » quelquefois le bon porteur d'eau. Tu » voudrais, je crois, devenir un grand sei- » gneur... — Ah ! je voudrais seulement » devenir riche, afin de rendre heureux » ma mère, mes frères et vous, père Ber- » nard, ainsi que Manette... — Bon, mon » garçon, nous sommes bien comme nous » sommes. Il ne faut pas toujours envier » ceux qui sont au-dessus de nous ! »

Le brave porteur d'eau a de la philosophie, parce qu'il n'est pas ivrogne et qu'il se contente de peu. Mais Manette aimerait bien à avoir une jolie robe, des souliers au lieu de sabots ; et je lui promets de lui donner tout cela, quand je serai riche.

Ma bonne mère m'avait dit que le médaillon ferait mon bonheur, cependant je l'ai toujours, et je ne peux découvrir ceux auxquels il appartient. Souvent, le dimanche, lorsque je rentre de meilleure

heure, je m'amuse à considérer le portrait; alors Manette vient se placer derrière moi, pour le voir aussi ; tandis que son père me dit : « Oui, regarde-le bien!.. C'est tout ce » que tu en retireras. »

L'été est revenu. Le père Bernard connaît un brave homme qui se rend en Savoie : je puis donner de mes nouvelles à ma mère... je puis lui envoyer le fruit de mon travail. C'est le porteur d'eau auquel chaque jour je donne mon argent, dont il ne prend que ce qu'il juge convenable pour ma nourriture, qui me présente un petit sac de cuir ; je l'ouvre... il contient cent dix francs... quelle somme ! Je n'en puis revenir ! J'ai tout cela à envoyer à ma mère !.. Je ne me sens pas de joie... Ah ! si la nouvelle de ma séparation d'avec Pierre lui cause du chagrin, j'espère du moins que ceci pourra l'adoucir.

Je ne veux rien garder pour moi, quoique Manette me dise qu'il faut m'acheter une veste et un pantalon pour les dimanches. Non, non ; je me trouve bien comme

je suis ; je me sens si heureux de pouvoir envoyer tant d'argent ! d'ailleurs je vais en gagner encore davantage. La vue de mes épargnes redouble mon ardeur pour le travail. Je veux me lever plus tôt, me coucher plus tard. « Et te rendre malade, » me dit Manette, car on pense bien que nous n'avons pas été long-temps sans nous tutoyer ; à notre âge, c'est si naturel. C'est une bien bonne fille que Manette ; elle aussi sera bonne travailleuse ; elle n'a que neuf ans, et déjà c'est elle qui a soin de notre petit ménage. Toujours gaie, toujours chantant, Manette a sans cesse le sourire sur les lèvres. Leste, vive, laborieuse, elle descend en une minute les six étages de la maison, quand il s'agit de faire quelque chose qui peut être agréable à son père. Ne se plaignant point de la fatigue, ne montrant jamais d'humeur, Manette nous attend tous les soirs en travaillant, et va, en sautant, apprêter notre petit repas. Un baiser de son père la paie de ses peines, et lui fait oublier l'ennui de la journée ; car

elle doit s'ennuyer toute seule dans notre mansarde; mais le père Bernard ne veut pas qu'elle aille courir chez les voisins, et Manette est obéissante.

Pour se divertir, le soir, elle me prie de lui chanter les chansons de mon pays; et, de son côté, elle danse devant moi les bourrées d'Auverge, riant, frappant des pieds et des mains, pour marquer la mesure, Manette est alors aussi contente que si elle dansait à la guinguette; et moi, je crois, en la regardant, être encore dans nos montagnes, entouré de mes bons parens.

C'est en nous livrant au travail, en nous délassant par des plaisirs aussi simples, que nous passons encore une année de notre enfance. Ma mère m'a donné de ses nouvelles : cette bonne mère craint que je ne me prive de tout pour elle; elle ne veut plus que je lui envoie d'argent de longtemps. Elle n'a point reçu de nouvelles de Pierre, et m'engage à faire de nouveau tous mes efforts pour le retrouver. Enfin, elle me prie de témoigner toute sa recon-

naissance à l'homme généreux qui m'a recueilli à mon arrivée à Paris.

Je n'avais pas besoin des ordres de ma mère pour continuer à chercher mon frère ; il ne se passe point de jour où je ne tâche d'obtenir quelques nouvelles de lui.

Mais le temps, qui adoucit toutes les peines, a dissipé ma tristesse ; j'ai retrouvé ma gaieté ; et comment pourrais-je être triste près de Manette, qui, à dix ans, est déjà si espiègle, si bonne?.. Chère Manette!... une sœur pourrait-elle m'aimer davantage? Quand elle me voit rêveur, elle vient tourner, sauter autour de moi ; elle me pousse le bras, me prend la main pour me faire danser avec elle.

« Ne sois donc pas chagrin, André, me » dit-elle, tes gros soupirs ne te feront pas » retrouver plus vîte ton frère... Viens » danser avec moi ; cela vaudra bien mieux » que de rester là sans rien faire. Obéissez-» moi, monsieur, ou je ne vous aimerai » plus. »

Je cède aux désirs de Manette, d'abord

pour lui faire plaisir, et bientôt parce que j'en goûte aussi avec elle. A dix ans le chagrin s'oublie si vite !

Chaque jour Manette devient plus gentille; ses yeux bleus sont pleins de franchise, de gaieté ; sa bouche, un peu grande, est garnie de dents blanches et bien rangées ; ses cheveux châtains forment sur son front des boucles naturelles ; et les belles couleurs de ses joues annoncent le contentement et la santé.

De mon côté, j'entends dire souvent par les bonnes qui viennent me chercher à ma place : « Comme il devient gentil, cet André !... comme il grandit !... cela fera un » bien joli garçon. »

Ces doux propos me font rougir; mais l'instant d'après je les oublie, et je ne songe point à en tirer vanité, car je me rappelle que, dans mon pays, on se moquait des jeunes gens qui s'occupaient trop de leur figure, et que mon père me disait : « André, » un garçon qui se mire, est digne de porter » des jupons et un bonnet. »

Cependant lorsque le soir nous dansons, Manette et moi, quelque bourrée des montagnes, le père Bernard sourit en nous regardant, et je l'entends dire à demi-voix : « Ils seront, morgué, gentils tous les deux. »

CHAPITRE IV.

Rencontre, accident. — Nouveau protecteur.

J'ai déjà onze ans et quelques mois ; j'ai fait deux autres envois d'argent à ma mère, et ils étaient plus considérables que le premier. Ma bonne mère me fait savoir que, grâce à moi, elle ne manque de rien, que Jacques est un bon garçon, quoiqu'un peu trop enclin à dormir et à manger, et qu'elle serait bien heureuse si je pouvais lui donner des nouvelles de Pierre. Hélas ! je le voudrais bien !.... mais je ne suis pas plus instruit que le lendemain de mon arrivée à Paris, et je crains que mon pauvre frère ne soit mort; s'il vivait, il aurait donné de ses nouvelles au pays.

Je viens de faire une commission dans un quartier éloigné de notre demeure ; il est près de cinq heures du soir ; je double le pas, car Manette me gronde lorsque je reviens tard ; elle dit que, quand on a bien travaillé depuis le point du jour, on ne doit pas oublier l'heure du dîner. Cette bonne Manette!... elle a toujours si peur que je ne tombe malade !...

Je suis les boulevards. Au coin de la rue de Richelieu, un cabriolet élégant s'arrête sur la chaussée ; un monsieur en descend et entre dans une grande maison. J'ai porté mes regards sur ce monsieur... Quel souvenir me frappe... ce n'est point une illusion, c'est bien lui !... c'est cet homme qui a passé une nuit chez nous !.. Oh ! je le reconnais; et quoiqu'il y ait quatre ans de cela, ce monsieur est toujours aussi laid qu'il était alors. Voilà son œil couvert d'un taffetas noir, sa petite queue, son corps maigre, sa démarche penchée ; c'est bien lui !... quel bonheur ! je l'ai enfin rencontré.

Mais ce monsieur est entré dans une mai-

son... je ne le vois plus, que vais-je faire?... L'attendre; il faut bien qu'il sorte, son cabriolet est là. Oh! certes je l'attendrai, dût-il rester jusqu'au lendemain; je suis si content de pouvoir lui offrir le bijou qu'il a laissé chez nous!... Comme il sera satisfait de le ravoir, car il doit le croire perdu.

Je me plante devant la maison où est entré M. le comte.... Je me rappelle maintenant qu'on l'appelait ainsi. Je ne bouge pas, et j'ai les yeux fixés sur le cabriolet, dans lequel est resté un domestique : mais ce n'est pas celui qui est venu avec son maître dans notre chaumière.

Au bout d'une demi-heure, qui m'a paru bien longue, j'entends enfin marcher derrière moi : c'est ce monsieur qui sort de la maison. Le cœur me bat... je suis tout tremblant, et cependant c'est moi qui vais obliger ce monsieur; mais il a l'air si peu agréable. Je m'approche de lui cependant, et je me décide à parler.

« — Monsieur... monsieur... — Laisse-
» moi tranquille, petit drôle... — Monsieur,

» c'est chez nous que,... il y a quatre ans...
» — Veux-tu t'en aller, Savoyard! » me répond le monsieur qui ne m'écoute point et regagne son cabriolet.

Ah! mon dieu! le voilà qui va monter dedans! et il ne m'entend pas... je le tire par son habit: « Monsieur!... de grâce, écou-
» tez-moi. »

« — Comment, polisson, tu oses prendre
» mon habit, » s'écrie-t-il en se retournant avec colère! « Je ne donne rien aux pau-
» vres... ce sont tous des fainéans. Ces pe-
» tits drôles demandent un sou pour leur
» mère, et courent le dépenser chez le pâ-
» tissier... — Mais, monsieur, je ne vous de-
» mande rien... au contraire, c'est moi qui
» vais vous donner quelque chose... »

Il ne m'écoute pas; il est déjà dans son cabriolet. Il ordonne à son domestique de partir. O ciel!... il va s'éloigner, et peut-être ne le rencontrerai-je plus!... Je veux m'attacher à la voiture, je tâche de me faire entendre... « Gare! gare!... » crie le valet. Je ne l'ai pas écouté... le cheval part... Je

tenais encore le brancard... je ressens une forte secousse, je suis renversé, je me sens blessé à la tête..... mon sang coule... j'ai jeté un cri que m'arrache la douleur... et je n'ai plus la force de me relever.

En un instant, je suis entouré de monde... on me regarde, on me tâte... on crie après le maître du cabriolet, après le cheval, après le domestique; on me plaint, on fait des discours, des réflexions sur le danger que les piétons courent dans Paris : mais on ne me secourt point. Un jeune homme perce la foule, en s'écriant : « C'est son cabriolet !..
» il n'en fait pas d'autres !.. et il prend le
» grand trot, au lieu de secourir celui qu il
» a blessé... »

Ce jeune homme s'approche de moi, m'examine avec intérêt, en disant : « Pauvre
» petit !... un Savoyard... peut-être le sou-
» tien de sa mère... Sans eux, Adolphine
» ne serait plus !... sans eux, il périssait
» lui-même au fond d'un précipice !... et
» voilà sa reconnaissance... Ah ! pauvre
» enfant ! je veux réparer le mal qu'il t'a
» fait !... »

Ce monsieur a envoyé chercher une voiture; il s'assure que je ne suis blessé qu'à la tête, on me porte dans le fiacre ; le monsieur y monte avec moi, il ordonne au cocher d'aller doucement; malgré cela, le mouvement de la voiture augmente ma douleur, je perds connaissance... mes yeux se ferment, je ne vois plus, je n'entends plus rien.

En revenant à moi, je me trouve couché dans un bon lit, entortillé dans de belles couvertures, et sous de beaux rideaux bleus et blancs, qui se croisent et forment des bouffettes au dessus de ma tête. Je crois rêver... je me retourne... une glace placée au fond du lit répète mon image; je me vois... je me regarde... je me souris... je me fais la grimace... Oh! c'est bien moi qui suis dans ce beau lit : on m'a mis sur la tête un fichu de soie; en dessous j'ai des linges, un bandeau qui me serre fortement; j'y veux porter la main... je sens que j'ai mal à cette place. Je me rappelle ma blessure, ma chute sur la chaussée... Oh! je me souviens de tout maintenant.

Mais chez qui suis-je donc?... Quels sont les êtres généreux qui m'ont secouru? Ce sont au moins des princes!... Tout ce qui m'entoure est superbe : cette glace... ces draperies... mais je voudrais bien voir dans la chambre ; le rideau est fermé, tâchons de le tirer ; je sens que je suis bien faible, et j'ai de la peine à avancer mon bras.

Je parviens cependant à écarter un peu ce qui me cache l'appartement, je puis en voir une partie... Oh ! que cela me semble joli !... des tableaux, des portraits !..... des hommes, des femmes en grandeur naturelle ; puis, des campagnes, de charmans paysages, et tout cela entouré de bordures en or. Je suis sans doute chez un seigneur, et celui-là est aussi bon que Bernard le porteur d'eau. Mais mon père adoptif et sa fille savent-ils où je suis?.. ont-ils de mes nouvelles?... O ciel ! s'ils m'attendent encore, quelle doit être leur inquiétude ! Pauvre Manette, sans doute elle me croit perdu ! tué!... et son père me cherche partout !..

Cette idée m'arrache un soupir ; j'entends du bruit : une vieille femme entre dans la chambre où je suis, et regarde doucement du côté du lit. « Ah !... enfin, il a repris » connaissance ! » dit-elle. « Pauvre petit !.. » c'est bien heureux !... Que monsieur sera » content quand il reviendra !...

» —Madame !... madame !... » dis-je d'une voix faible. La bonne femme vient aussitôt s'asseoir près de mon lit, en me faisant signe de me taire. « — Chut, mon enfant, il ne » faut pas parler... cela vous ferait du » mal... le médecin l'a dit ; votre blessure » est grave, mais avec de grands soins et » du repos, on vous guérira. Allons, allons, » je vois dans vos yeux l'impatience... vous » voulez savoir où vous êtes, c'est naturel, » écoutez-moi : C'est M. Dermilly, mon » maître, qui vous a secouru, lorsque le » cabriolet de M. le comte de Francornard » vous eut jeté par terre... ce M. Fran- » cornard n'en fait jamais d'autres....... » encore l'autre jour, il a renversé la bou- » tique d'une marchande de sucre d'orge...

» mais elle les lui a fait tous payer; aussi,
» il les a fait ramasser par son domestique;
» et, pendant huit jours, ses chiens n'ont
» mangé que du sucre d'orge. Voilà ce que
» c'est que de vouloir conduire un cabriolet
» quand on n'a qu'un œil; je vous demande
» s'il peut voir en même temps à droite et à
» gauche. Après cela, mon enfant, il y avait
» peut-être de votre faute... les petits gar-
» çons n'écoutent jamais lorsqu'on crie
» *gare;* et il semble qu'ils se fassent un
» plaisir de couper la rue, quand ils voient
» venir une voiture... — Ah! madame...—
» Chut? mon enfant, je ne dis pas que vous
» ayez fait cela... Enfin, M. Dermilly vous
» a fait porter dans un fiacre et conduire
» ici. C'est un peintre très-distingué que
» M. Dermilly, et un homme fort sensible!..
» trop sensible même!.. car...—Mais, ma-
» dame, depuis quand?.. — Silence, mon
» ami, le docteur ne veut pas que vous
» parliez; je puis bien parler pour vous et
» pour moi. Monsieur comptait d'abord ne
» vous garder chez lui que le temps de vous

» donner les premiers secours; il pensait
» que nous pourrions découvrir votre de-
» meure et faire prévenir vos parens; car
» vous êtes ici depuis hier, mon petit
» homme...—Hier!.. ô mon Dieu! et le
» père Bernard et Manette!..—Ah! quel
» bavard que ce petit garçon!.. voyez s'il
» pourra se taire! vous vous rendrez plus
» malade, mon enfant... Je disais donc
» que monsieur s'occupait déjà de savoir à
» qui vous apparteniez, lorsqu'en vous ôtant
» votre veste, toute pleine de sang, nous
» avons trouvé sur votre poitrine un por-
» trait pendu après un ruban!.. Oh! dès
» que monsieur l'a vu, il a poussé un cri
» de surprise... des exclamations!... des
» phrases... et puis, il s'est emparé de la
» miniature, sans me permettre de la re-
» garder. Il faut que ce soit un portrait bien
» précieux, car monsieur ne se serait pas
» extasié devant une croûte. Il n'en reve-
» nait pas d'avoir trouvé cela sur vous; il
» s'écriait : où l'a-t-il eu? pourquoi le
» portet-il? et mille autres choses sembla-

» bles; il aurait bien désiré que vous pus-
» siez lui répondre; mais, pauvre petit,
» vous étiez alors dans un bien triste état.
» Enfin, monsieur a voulu que vous fussiez
» couché dans son lit; il a déclaré que vous
» ne sortiriez de chez lui que parfaitement
» guéri; il a couché cette nuit dans la pe-
» tite chambre à côté; et tous les quarts
» d'heure, il venait voir comment vous
» alliez. Forcé de sortir un moment ce ma-
» tin, il m'a bien recommandé de ne point
» vous quitter une minute. Voilà ce qui
» vous est arrivé, mon ami, j'espère que
» vous n'êtes pas trop malheureux, et que,
» pour guérir plus vite, vous serez sage et
» ne parlerez pas. »

A la fin du discours de la vieille bonne, j'ai mis la main sur ma poitrine. Je ne trouve plus le médaillon que je portais sans cesse; il ne m'avait pas quitté une minute, depuis mon départ de chez ma mère. Mes yeux se remplissent de larmes, et je dis d'une voix entrecoupée: «—Madame, ren-
» dez-moi le portrait... je vous en prie...—

» Je vous ai dit, mon enfant, que c'était
» mon maître qui l'avait; il vous le ren-
» dra!.. n'avez-vous pas peur!.. comme
» ces petits garçons sont méfians?...—Ah!
» madame, maman m'avait tant recom-
» mandé de ne point le perdre...—Il n'est
» pas perdu, puisque c'est monsieur qui
» l'a. Est-ce le portrait de votre mère? de
» votre sœur? de votre père?. Je crois que
» c'est un portrait de femme, mais je n'ai
» pas eu le temps de bien voir... et je n'a-
» vais pas mes lunettes. »

J'allais répondre à la vieille bonne, lorsque nous entendons du bruit dans la pièce voisine. « Voilà monsieur! s'écrie-t-elle. Au même instant je vois entrer un monsieur de vingt-huit à trente ans, d'une figure aimable et douce, je le reconnais pour celui qui s'est approché de moi sur le boulevard.

« Eh bien! comment va-t-il? » demande-t-il en entrant à la bonne.—« Oh! Mon-
» sieur, il a repris sa connaissance; et si je
» le laissais faire, il baverderait comme une

» pie!... Mais je suis là pour faire respecter
» l'ordonnance du médecin.—Pauvre pe-
» tit! que ses yeux sont expressifs!... Quelle
» candeur et quelle finesse dans les traits!...
» —Il est certain que cela ferait un joli
» amour.... Et monsieur qui cherchait l'au-
» tre jour un modèle pour faire le fils de
» madame Andromaque dans son tableau
» de l'histoire ancienne, il me semble que
» ce petit garçon...—Laissez-nous, Thé-
» rèse, je vous appellerai si j'ai besoin de
» vous....—Oui. Monsieur. » Et la vieille
bonne s'éloigne en répétant entre ses dents
que je ferai à merveille le fils de madame
Andromaque.

« Eh bien! mon ami, comment vous trou-
» vez-vous? » me dit le monsieur qui est
venu s'asseoir auprès de moi. « — Je suis
» bien, monsieur.... Je n'ai mal qu'à la
» tête. Je vous remercie de tout ce que vous
» avez fait pour moi.—Vous ne me devez
» point de remerciement, mon petit ami;
» j'ai dans l'idée que je ne fais qu'acquitter
» une dette sacrée.... Vous sentez-vous assez

» de force pour me répondre sans trop vous » fatiguer? — Oh! oui, monsieur, je puis » bien parler. — Dites-moi alors de quel pays » vous êtes, et depuis quand vous habitez » Paris? »

Je conte mon histoire au monsieur. Il m'écoute avec beaucoup d'attention ; il paraît prendre un grand intérêt à tout ce que je dis. Il est touché du chagrin que je ressans encore d'avoir perdu mon frère ; et quand j'en viens au père Bernard et à Manette, il s'écrie : » Le brave homme ! les » bonnes gens ! Mais ce portrait que vous » portez sur vous, d'où vient-il ? l'avez-vous » trouvé ? vous l'a-t-on donné ? Dites la vé» rité, mon ami. Ah ! vous ne savez pas » quel intérêt j'ai à connaître cette circon» stance. »

Je raconte alors comment des voyageurs se sont arrêtés dans notre chaumière ; je n'oublie rien, sur le monsieur, son valet, et la petite fille endormie ; à mesure que je parle, je vois le plaisir, l'attendrissement se peindre dans les yeux de celui qui m'é-

coute : mais quand j'en viens à la blessure que s'est faite mon père, en courant la nuit pour monsieur le comte, quand je dis que pour prix de son dévouement en arrêtant la voiture, qui roulait vers un précipice, le vieux monsieur lui a donné un petit écu ; alors le jeune peintre ne peut plus se contenir ; il se lève, court comme un fou dans la chambre, en s'écriant : « Est-il bien » possible !... Quel cœur sec !... Quelle ame » ingrate !... Chère Caroline !... Et voilà » l'époux qu'on t'a donné ! Sans le père de » cet enfant, tu perdais ta fille, ton Adol- » phine ; ce pauvre homme est mort, vic- » time peut-être des suites de son zèle, de » son humanité !... Mais du moins, je tâ- » cherai de rendre à son fils une partie » du bien qu'il nous a fait ; et si du haut » des cieux il veille sur cet enfant, il le » verra jouir du fruit de sa bonne action... » Oui, cher petit, je prendrai soin de » toi.... Tu ne me quitteras plus ! » En disant cela, ce monsieur m'embrasse ; et, oubliant que je suis blessé, serre ma tête

dans ses mains. La douleur m'arrache un cri ; le jeune peintre est désespéré et s'écrie : Allons ! je veux lui servir de père, et
» je l'étouffe à présent.... et j'oublie sa
» blessure... — Oh ! ce n'est rien, mon-
» sieur, mais je voudrais bien ravoir... —
» Quoi, mon ami ? — Ce portrait que j'a-
» vais là... J'ai juré à ma mère de ne le
» donner qu'à ceux auxquels il appartient ;
» hier, seulement, j'ai rencontré ce petit
» monsieur borgne qui s'est arrêté chez
» nous. Je l'ai reconnu sur-le-champ ; j'ai
» couru après lui pour lui rendre le bijou,
» mais il ne m'a pas écouté, il est monté
» dans son cabriolet, et c'est alors qu'il
» m'a renversé et que j'ai été blessé.

» — Pauvre garçon !... oui, en effet, je
» dois te rendre ce portrait que tu portes
» depuis si long-temps ; mais, ce n'est pas
» à M. le comte qu'il faut remettre cette
» image chérie, il est indigne de la possé-
» der !... Bientôt tu verras celle... Ah ! si
» elle était à Paris, aujourd'hui même elle
» aurait trouvé le moyen de te voir... Mais

» elle reviendra bientôt, je l'espère; en
» attendant, reprends ce médaillon dont
» tu as été si fidèle dépositaire. »

Le monsieur tire le partrait de son sien et, après l'avoir considéré quelque temps avec amour, il le repasse à mon cou. Je me sens alors plus tranquille. Mais quelque chose me tourmente encore, et je m'écrie : « Monsieur... et le père Bernard.... et Ma-
» nette !....

» — Oh ! tu as raison, mon ami, il faut
» bien vite les faire avertir.... Ces bonnes
» gens sont dans l'inquiétude, hâtons-nous
» de la faire cesser. Thérèse ! Thérèse. »

La vieille bonne arrive. « Vite un com-
» missionnaire, dit M. Dermilly; que l'on
» aille rassurer les bons amis de cet en-
» fant. »

J'ai donné l'adresse de Bernard. M. Dermilly est allé lui-même parler au commissionnaire; depuis un quart d'heure, sa vieille bonne lui dit : « Monsieur, vous avez
» modèle ce matin... Votre modèle est ar-
» rivé... Il y a une heure qu'il se promène

» en chemise dans l'atelier; c'est ce mau-
» vais sujet de Rossignol, il est venu dans
» ma cuisine, le corps presque nu... me
» demander une croûte de pain, il dit qu'il
» est en Romain, qu'il représente *Mutius-*
» *Cervelas*. Qu'il fasse *Cervelas* tant qu'il
» voudra, ce n'est pas une raison pour
» qu'il vienne goûter à mon bouillon...
» C'est d'ailleurs fort indécent; je vous
» prie, monsieur, de lui défendre de quitter
» l'atelier et de venir dans ma cuisine en
» Romain.

» — Allons, allons, ne crie point, Thé-
» rèse, dit M. Dermilly en souriant; je
» vais travailler; toi, veille bien sur mon
» petit André, tu m'avertiras lorsque ces
» bonnes gens arriveront, je serai bien aise
» de les voir.

» — Oui, oui, je veillerai sur lui, et je ne
» le ferai point parler comme vous, » dit
Thérèse en me tâtant le pouls, lorsque son
maître est éloigné. « Voyez-vous... il y a de
» la fièvre!.. beaucoup plus de fièvre!..
» Mais on ne veut pas m'écouter... Buvez

» cela, petit, et dormez : cela vous fera du
» bien. »

Dormir, cela m'est impossible maintenant; je suis encore tellement étonné de tout ce qui m'est arrivé, et des bontés que ce monsieur a pour moi, que je ne puis trouver le repos dans ce beau lit, sur lequel je suis si douillettement couché. Ce monsieur veut me faire du bien... me garder près de lui!.. et tout cela à cause du portrait! Ma mère avait bien raison de dire qu'il me porterait bonheur. Mais Bernard, Manette, est-ce qu'il faudrait les quitter? Ah! je veux toujours les voir! Le porteur d'eau est aussi mon bienfaiteur; je n'oublierai jamais ce qu'il a fait pour moi.

J'entends des pas pesans... des sabots qui courent sur le parquet. Mon cœur tressaille... Ah! ce sont eux, j'en suis sûr. On ouvre la porte : Thérèse dit en vain : « At-
» tendez que j'aille voir s'il dort... Ne le
» faites pas parler surtout! » On ne l'écoute pas, les voilà... Ils sont là, près de moi!.. Ils m'entourent, ils me couvrent de baisers...

de larmes!.. Qu'on est heureux d'être aimé ainsi!

« Mon père!.. Manette!.. » Voilà tout ce que j'ai la force de dire; l'émotion m'ôte la voix : mais je tiens la main du père Bernard, et la jolie petite figure de Manette est tout contre la mienne, appuyée sur mon oreiller. « Pauvre garçon, » dit enfin le bon porteur d'eau, « si tu savais quelle inquié-
» tude, quels tourmens tu nous as causés...
» J'ai passé toute la nuit à te chercher, et
» Manette n'a pas cessé de pleurer son
» frère!..—C'est donc votre fils? dit Thé-
» rèse.—Non, madame; mais c'est tout de
» même, je l'aimons comme s'il m'appar-
» tenait...—Mon père, regardez donc... Il
» est blessé à la tête, dit Manette. As-tu bien
» mal, mon cher André?—Non... oh! c'est
» passé.. —On nous a dit qu'un cabriolet
» t'avait renversé, dit Bernard, as-tu pris
» son numéro au moins? Ah! c'est qu'il ne
» faut pas se laisser écraser sans rien dire,
» mon garçon, et tu as été bien maltraité.
» —Vraiment oui, dit la vieille bonne;

» M. le docteur trouve la blessure *consé-*
» *quente.* »

Dans ce moment, M. Dermilly arrive. Le père Bernard s'incline; il ne sait s'il doit rester devant le maître du logis. Mais Manette ne bouge point; elle s'est assise sur mon lit; elle admire les rideaux, les franges, la glace, et elle me dit tout bas : « André,
» on doit bien dormir dans un si beau lit. »

M. Dermilly s'empresse de mettre Bernard à son aise; celui-ci lui fait mille remerciemens pour les soins qu'il m'a prodigués.
« Mais comment allons-nous l'emmener ? dit
» le porteur d'eau. — L'emmener !.. Oh ! il
» ne me quittera pas qu'il ne soit parfaite-
» ment guéri, répond le jeune peintre; et
» alors même, j'espère...—Mais, monsieur,
» il va vous gêner... et je craignons.—Non,
» brave homme; je vous le répète, je m'in-
» téresse au sort de cet enfant; son père a
» sauvé l'existence à quelqu'un qui m'est
» bien cher... J'en ai acquis la certitude en
» trouvant sur lui un portrait dont je suis
» l'auteur...—L'auteur ?.. Comment, mon-

» sieur... c'est vous?..—Oui, c'est moi qui » ai peint cette jeune dame dont il a le por- » trait.—En ce cas, monsieur doit la con- » naître?—Sans doute; et, ainsi que moi, » elle voudra, j'en suis certain, contribuer à » assurer le sort futur de cet enfant. »

Le bon porteur d'eau ouvre de grands yeux, il est tout surpris de ce qu'il entend, et il me dit : « Tu avais raison, André, de » croire que cette belle peinture te pousse- » rait... Mais je veux toujours te voir, mon » garçon... — Venez tant que vous vou- » drez, brave homme, vous pourrez à toute » heure embrasser votre fils adoptif... Ah! » ne pensez pas que je veuille le priver de » vos caresses; André sera d'ailleurs maître » de suivre sa volonté.... Mais j'ai lu dans » son cœur, et quel que soit le parti qu'il » prenne, je vous réponds qu'il ne sera ja- » mais ingrat. — Oh! j'en sommes bien » sûr aussi, monsieur, et si vous devez faire » sa fortune, je sommes trop juste pour » vous en empêcher. »

Dermilly sourit et tend la main au brave

Auvergnat, qui paraît surpris de cette marque d'amitié de la part d'un monsieur élégant; il n'en serre pas moins avec force cette main dans les siennes, puis il dit à Manette :
» Allons, viens, mon enfant, il faut que
» j'aille faire mon ouvrage; demain nous
» reviendrons voir André. »

Manette n'a point écouté la conversation de son père et de M. Dermilly, elle ne s'est occupée que de moi et de toutes les belles choses qu'elle aperçoit dans l'appartement. La vue des tableaux lui arrache des exclamations de surprise, et quand son père l'appelle, elle le regarde et ne bouge point.

« — Eh bien, viens-tu petite?... — Et
» André, mon père? — André ne peut pas
» se lever... Il reste chez monsieur qui veut
» bien en avoir soin. — Comment... il ne
» revient pas avec nous?.... — Nous vien-
» drons le voir demain... tant que nous vou-
» drons, monsieur veut ben le permettre.
» — Ah! je ne veux pas quitter André....
» Laissez-moi ici, mon père. — Eh quoi,
» Manette, tu veux m'abandonner... Ce n'est

» pas assez que je sois privé d'André , tu
» veux aussi laisser ton vieux père... Je se-
» rai donc tout seul... je n'aurai plus per-
» sonne auprès de moi. »

Manette ne répond rien ; elle se lève en portant à ses yeux le coin de son tablier. Elle me dit adieu en sanglotant, et se dispose à suivre son père ; celui-ci tâche de la consoler , mais il ne peut y parvenir. Tous les deux m'embrassent encore , et s'éloignent , Bernard en me souriant, Manette en pleurant amèrement.

La vue des larmes de ma sœur a fait couler les miennes. M. Dermilly n'a pas peu de peine à me consoler, et il ne me quitte que lorsqu'il me voit disposé à me livrer au repos. « C'est bien heureux ! dit alors la vieille
» Thérèse ; ils vont enfin laisser cet enfant
» tranquille... L'a-t-on assez fait parler !...
» et puis on veut qu'il guérisse... est-ce que
» c'est possible ! »

La bonne femme ferme mes rideaux , et je l'entends murmurer en s'éloignant « Re-
» tournons maintenant à ma cuisine !... je

» suis sûre que, pendant que monsieur était
» ici, son coquin de Romain est allé goûter
» à mon ragoût. Voilà ce que c'est que d'a-
» voir un atelier qui tient à son apparte-
» ment... Monsieur dit que c'est commode...
» c'est possible; mais Dieu sait ce que sa
» dernière bataille grecque m'a coûté de
» pots de confitures! »

CHAPITRE V.

L'atelier du peintre. — M Rossignol.

Les soins les plus empressés me sont prodigués par M. Dermilly, pour lequel je sens bientôt la plus tendre amitié. La vieille Thérèse, tout en me grondant quelquefois, a pour moi mille attentions ; je ne sais comment j'ai mérité d'être traité ainsi. Cependant ma nouvelle fortune ne me fait pas oublier mes amis, et j'attends toujours avec impatience le moment où je dois voir Bernard et sa fille. C'est auprès d'eux que je passe les plus doux instans de ma journée ; et toutes les fois qu'ils me quittent, j'éprouve le même chagrin.

« Dépêche-toi donc de te guérir, André,

» me dit Manette, pour revenir chez nous.
» Comme nous danserons des bourrées!
» comme nous chanterons ensemble!....
» Ah! c'est bien beau ici, mais je m'amuse
» mieux chez nous avec toi. »

Je n'ose dire à Manette que M. Dermilly m'a offert de me faire apprendre à lire, à écrire, à dessiner. Toutes les fois qu'il cause avec moi, il paraît content de mes réponses, et dit que je ne dois pas rester commissionnaire; que je puis, avec des talens, parvenir, faire fortune; qu'alors je ferai le bonheur de ma famille et de mes amis. Je sens au fond du cœur une secrète envie de profiter de ses bontés. Est-ce de la vanité? est-ce le désir de pouvoir faire des heureux? Ah! mon ambition est excusable; car, lorsqu'en espérance je me donne une belle maison, de beaux appartemens, je m'y vois toujours auprès de ma mère et de mes amis.

Il y a huit jours que j'habite chez M. Dermilly; je commence à me lever : mais je suis encore bien faible, et je ne puis sortir de la chambre. Manette voudrait me tenir

souvent compagnie; mais il faut qu'elle s'occupe de son ménage, et le père Bernard craint d'être importun, en venant trop souvent. Pour me distraire, M. Dermilly m'a donné des crayons, du papier, des dessins; le soir, la vieille Thérèse me conte des histoires, et me donne des confitures et des biscuits ; mais tout cela ne vaut pas les pommes de terre cuites sous les cendres que je mangeais avec Manette.

Un matin, que la vieille bonne est sortie, ennuyé d'être seul dans une chambre dont je sais maintenant par cœur tous les tableaux, j'éprouve le désir d'aller voir travailler M. Dermilly; je me sens assez fort pour marcher sans appui, j'irai bien doucement ; je ne sais pas où est l'atelier : mais ce ne peut être loin, puisqu'il tient à l'appartement.

Je sors de ma chambre, je traverse une pièce, puis une autre... J'aperçois un corridor ; je le suis ; au bout, je monte quelques marches ; j'ouvre une petite porte.... Je me trouve dans une pièce immense qui

est éclairée par le haut, et j'aperçois des choses si extraordinaires que je ne sais plus si je dois avancer ou reculer.

Devant moi est un grand squelette qui se tient debout, et contre lequel est appuyée une belle Vénus en plâtre. Ici, de grandes toiles sur lesquelles des corps sont ébauchés; là-bas j'aperçois un tableau de diables qui tourmentent un pauvre jeune homme et le fouettent avec des serpens; à mes pieds, un bras, plus loin, une jambe, une épaule; sur une table, je vois des couleurs; un volume doré sur tranche contre une bouteille d'huile; des phalanges de doigts sur un petit pain à café; un casque grec sur une tête de vierge; une tunique, du fromage, un chapeau crasseux sur un amour; une boîte de vermillon sur une tête de mort.

Je suis sans doute dans l'atelier; un peu revenu de ma surprise, j'avance... Mais j'aperçois alors une personne qu'un grand tableau me cachait, et qui est immobile devant la toile. Je n'ose plus bouger; la pré-

sence de cette personne m'intimide, et son costume singulier m'inspire je ne sais quelle défiance.

Je n'aperçois pas encore sa figure qui est tournée vers la toile; mais je vois que cet homme tient un grand sabre à la main. Son corps est presque enveloppé dans un beau manteau cramoisi; ses pieds ont des souliers lacés, sa tête est couverte d'un casque auquel pend une grande queue en laine rouge; son attitude est menaçante, son bras semble levé pour frapper.... Il paraît que ce monsieur est en colère; et cependant il reste bien tranquille, il ne remue pas.

Je cherche des yeux M. Dermilly; je ne le vois pas. Je ne sais si je dois m'en aller; ce monsieur ne s'est point dérangé pour me regarder, il ne m'a peut-être pas entendu entrer. Je tousse légèrement... Je fais quelques pas... il ne bouge pas. N'importe, il me semble que je dois demander excuse d'être entré ainsi sans permission.

« Pardon, Monsieur, » dis-je en m'avan-

çant derrière l'homme au manteau, je
» croyais que M. Dermilly était ici... Je suis
» bien fâché d'être entré... sans savoir si...
» mais si je vous gêne, je vais m'en aller... »

Point de réponse, et toujours la même immobilité; je n'y comprends rien. Est-ce que ce monsieur dort? Mais quand on dort, on ne tient pas son bras en l'air avec un sabre dans sa main. Est-ce qu'il serait sourd? Je ne puis résister au désir de voir sa figure. J'avance doucement la tête... O ciel! Qu'ai-je vu! Je ne puis retenir un cri d'effroi. Ah! quelle figure pâle! quels yeux ternes! Oh! cet homme-là a été bien plus malade que moi! et je ne conçois pas comment il a la force de rester debout si longtemps.

Je vais m'éloigner, lorsqu'on ouvre une porte qui fait face à celle par laquelle je suis entré; et un monsieur, entièrement nu depuis la tête jusqu'à la ceinture, mais chaussé et habillé jusques-là, entre dans l'atelier en sautant, en chantant et en mangeant une cuisse de volaille.

Le nouveau venu ne m'a pas aperçu en entrant; je l'entends rire, et se dire tout en mangeant : « Oh ! en voilà encore une
» bonne!... et quand la vieille Thérèse cher-
» chera sa cuisse ! ni vu, ni connu ! ca sera
» le chat !... pourquoi laissez-vous traîner
» de la volaille ou autres alimens?... *Quand*
» *on attend sa belle, que l'attente est cruelle!..*
» Ah ! si elle avait su que M. Dermilly était
» sorti, comme on aurait dissimulé les plats
» et séquestré les légumes ! Apportez-vous
» de quoi manger? me dit-elle. J'apporte
» aussi... tout ce que j'ai trouvé de mieux
» chez moi : une gousse d'ail et deux ognons,
» déjeûner frugal, qui chasse le mauvais
» air... *Viens, Zétulbé ! c'est ma voix qui*
» *t'appelle*. Tra la la la.... Tra la la la. C'est
» bien dommage qu'on n'ait pas mis le pot
» au feu aujourd'hui !... Nous aurions pincé
» le bouillon à la barbe des Athéniens!...
» M. Dermilly qui me laisse là des heures
» entières? Heureusement que je suis à
» l'heure comme les fiacres !... *et j'en rends*
» *grâce à la nature.* »

Dans ce moment, ce monsieur fait une gambabe de mon côté, et s'écrie en me voyant : « Tiens, qu'est-ce que c'est que
» ça? Quel est ce petit rapin? Est-ce que
» tu viens poser pour les *Innocens*, Cri-
» quet? Tu aurais besoin de manger en-
» core de la panade pendant quelque
» temps... Tu as le tient comme un œuf
» frais... Il faudra te faire mettre de la farce
» dans les joues... *Ah! dis-moi comment*
» *tu t'appelles, afin que je sache ton nom...*
» — Monsieur, je m'appelle André, » dis-je à ce monsieur, qui, pendant que je lui parle, walse et se donne des grâces. « J'ai
» été renversé par un cabriolet, et M. Der-
» milly a eu la bonté de me prendre chez
» lui...

» — Ah! pardon, intéressante victime! .
» respect au malheur!.. Eh bien! moi,
» j'ai été renversé trois ou quatre fois, et
» personne ne m'a ramassé... Il est vrai
» que, ces jours-là, Bacchus me donnait
» des faiblesses dans les jambes. Tiens, mon
» petit, comment trouves-tu cet entre-
» chat? »

Je ne concevais pas que ce monsieur osât danser, chanter, et faire tant de bruit, auprès de cet autre qui ne bougeait pas et tenait toujours son sabre levé. Je le montrai du doigt au faiseur d'entrechats, en disant à demi-voix : « Prenez garde de » faire mal à la tête à ce monsieur. »

A ces mots, le monsieur sans chemise se jette sur une chaise, en riant aux éclats : « Oh ! en voilà encore une bonne ! et l'en» fant est joliment dedans ! Il prend le man» nequin pour un sapeur !... N'aie pas peur, » mon petit ; je te réponds qu'il ne te cou» pera rien. C'est une nature inanimée, » ça n'a pas comme nous le fluide vital et » le cerveau spiritueux. *Oui, c'en est fait* » *je me marie... si vous voulez bien le per-* » *mettre.* »

Comment? c'est un mannequin!... Je n'en reviens pas. Je m'approche pour le toucher.. « Halte-là, *fœtus* ! » dit le beau chanteur en m'arrêtant. « On ne touche » pas à ça !.. Ça brûle !.. Ah ! malheureux, » si tu allais déranger un pli, tu ferais don-

» ner l'artiste à tous les diables, et tu pour-
» rais recevoir une monnaie qu'on ne met
» pas dans sa poche. — Pardon, monsieur,
» je ne savais pas... — A présent que tu le
» sais, n'en approche pas... Il faut que j'é-
» tudie le pas que je danserai ce soir à la
» Chaumière. — Mais, monsieur, vous de-
» vez avoir froid en restant ainsi sans che-
» mise... — Est-ce que je ne suis pas habi-
» tué à cela, depuis quinze ans que je pose
» pour les torses? Tu ne sais pas, innocente
» créature, que tu es devant Rossignol, le
» plus beau modèle de Paris pour les torses.
» Ah! si le reste du corps répondait à cette
» partie là!.. je vaudrais douze francs par
» jour. Malheureusement les cuisses ne
» renflent point, et les mollets sont exigus,
» quoique je me bourre de haricots pour
» les faire pousser. Mais c'est égal, je suis
» encore assez bien partagé; joignez à cela
» une figure intéressante, de l'esprit, de
» la grâce, une danse vive et légère, et
» l'on ne sera point étonné des nombreuses
» conquêtes qui me sont familières... une...

» deux... chassez... assemblez... et la pi-
» rouette de rigueur... Ah ! quel dommage
» que mon habit soit sale, et que mon cha-
» peau soit troué !.. mais M. Dermilly m'a
» encore donné avant-hier vingt francs
» d'avance... Il ne voudrait pas récidiver...
» je suis déjà à sec... *Le malheur me rend in-*
» *trépide*... Dis donc, petit, tu ne pourrais
» pas me prêter vingt-quatre sous pour
» huit jours ?.. Je t'en rendrais vingt-cinq.
» — Monsieur, je n'ai pas d'argent sur
» moi. C'est le père Bernard qui a ma bourse.
» — Alors... je vais mettre une couche
» d'huile sur mes escarpins, pour me don-
» ner un air opulent... Il n'y a rien qui
» jette de la poudre aux yeux comme des
» souliers bien luisans. »

M. Rossignol prend la bouteille d'huile, et avec un pinceau, en étale par dessus la crotte de ses souliers ; puis s'en verse dans le creux de chaque main, qu'il passe dans ses cheveux. Pendant qu'il s'occupe de sa toilette, je m'amuse à considérer. Le modèle est un homme de trente-six ans envi-

ron, d'une taille assez élevée ; ses cheveux sont noirs et mal peignés ; ses yeux gris ont une expression d'effronterie et de gaieté qui, jointe à un nez retroussé et plein de tabac, et à une énorme bouche qu'il ouvre sans cesse pour faire des roulades, rend sa physionomie tout-à-fait originale.

« C'est bien dommage, » dit-il, en bouclant ses cheveux, « que je ne puisse pas em-
» bellir mon habit par le même procédé!..
» Mais je vais en mettre aussi une teinte
» sur mon chapeau... Je sentirai un peu le
» rance, c'est égal... La princesse me trou-
» vera encore assez aimable... Mais avec
» treize sous qui me restent, je ne lui fe-
» rai pas manger un chapon au riz... En-
» fin, nous trouverons peut-être des amis...
» Ah ! si je savais que Fanfan eût posé....
» comme j'irais chez ma femme faire du
» sabbat, afin d'avoir des sonnettes !.. »

Comme je vois ce monsieur arranger ses souliers et ses cheveux, je présume qu'il va s'habiller entièrement ; et je lui présente sa chemise et son habit, qui étaient à terre

dans un coin de l'atelier « Merci, petit,
» me dit-il, je ne veux pas me rhabiller
» que le patron ne soit revenu et ne m'ait
» renvoyé; on ne pose pas un torse avec sa
» chemise; c'est du grec, ça, pour toi. Eh
» bien, mon petit, si la nature t'a bien
» taillé, crois-moi, ne prends pas d'autre
» état; fais-toi modèle, ça s'apprend faci-
» lement... Il ne faut que se tenir tran-
» quille. Des peintres et des modèles, je ne
» connais que ça au monde. Il faut des mo-
» dèles pour les peintres, et des peintres
» pour les modèles; tu comprends ça. Ah!
» si ma femme ne m'avait pas mis dedans...
» nous ferions une maison d'or; je l'avais
» épousée pour ses formes, qui me sem-
» blaient tournées sur celles de la Vénus
» Callipige; je me disais: tu poseras, et
» nous aurons des enfans qui poseront...
» C'est héréditaire dans ma famille. Mon
» père posait pour ses bras, ma mère pour
» ses hanches, mon oncle pour ses pieds,
» ma tante pour son dos, mon frère pour
» ses mains et ma sœur pour ses oreilles.

» Quand j'ai fait la cour à mon épouse,
» je lui ai dit : Avant de nous engager dans
» des liens réciproques, je vous préviens
» que je veux que ma femme pose, n'im-
» porte pour quoi, et mes enfans *idem*.
» Elle me répondit : Mon ami, je mon-
» trerai tout ce que tu voudras. Hum ! la
» perfide !... Quel corset trompeur !.. Ma-
» dame Rossignol m'en a fait voir de durs;
» quand je dis de durs, c'est une façon de
» parler... Comme j'étais abusé ! Impossi-
» ble de la faire poser pour la moindre des
» choses !.. Ça n'était que du coton, de-
» puis le haut jusqu'en bas. Je veux la
» quitter pour défaut de formes ; mais elle
» était enceinte ; et je compte me refaire
» sur l'enfant. En effet, j'ai un fils bâti
» comme un Apollon, dans mon genre....
» Ce sera un des plus beaux modèles de
» l'Europe. Dès que le petit drôle a trois
» ans, je veux l'exercer à poser... Impossi-
» ble de le faire tenir tranquille !... J'em-
» ploie le nerf de bœuf pour calmer la vi-
» vacité de son sang ; ma femme prend un

» balai pour défendre son fils, qu'elle pré-
» tend que je fais crier. Comme ces scènes
» conjugales se renouvelaient tous les jours,
» et que cela faisait du bruit, le commis-
» saire du quartier trouva mauvais les le-
» çons de pose que je donnais à mon fils,
» et me fit prier de laisser l'enfant se déve-
» lopper de lui-même. Alors, je pris mon
» département; depuis ce temps, je vis en
» garçon, et je ne vais voir mon épouse
» que lorsque je présume qu'elle a un su-
» perflu dont il est urgent de la débarras-
» ser. *Et voilà pourquoi l'on m'appelle la*
» *petite Cendrillon.* »

Comme Rossignol achevait de parler, nous entendons un grand bruit du côté de la cuisine; je reconnais la voix de Thérèse qui crie : « Oh! c'est lui! j'en suis certaine.
» Ce coquin de Rossignol aura trouvé un
» prétexte pour quitter la séance, et venir
» jusqu'à ma cuisine... Mais je vais me
» plaindre à monsieur. Je ne souffrirai pas
» que tout disparaisse, et qu'on mette cela
» sur le dos de Mouton. »

« C'est la vieille, » dit Rossignol qui a été écouter à la porte du fond. « Elle vient
» ici... Oh! quelle idée!... Pendant que le
» patron n'est pas là, si je pouvais... C'est
» ça, une scène de mélodrame! La vieille
» est peureuse... Elle donnera dedans...
» Eh! vite, petit... là... à genoux devant le
» mannequin... un casque sur la tête, la
» visière baissée... une tunique sur les
» épaules, et ne va pas bouger... — Mais,
» monsieur... — Point de mais... — Pour-
» quoi?..—Point de pourquoi. Tu n'auras
» rien à dire, tu fais le mannequin, c'est
» seulement pour qu'elle ne te reconnaisse
» pas... ça ne sera pas long. Mais ne t'avise
» point de parler, ou je te casse l'épée
» d'Annibal sur les reins. »

Je n'ai pas peur de M. Rossignol; mais je suis curieux de voir ce qu'il veut faire. Il y a long-temps que je m'ennuie dans ma chambre, et je ne suis pas fâché de m'amuser un moment. D'ailleurs je présume que tout ceci n'est que pour rire, et que cela ne saurait fâcher M. Dermilly. Me

voici donc à genoux auprès du mannequin : Rossignol m'enfonce un casque sur la tête, la visière retombe sur mon visage ; il me jette un grand morceau de soie jaune sur le corps. Me voilà déguisé, il n'a plus qu'à s'occuper de lui. Je le vois courir au squelette, il le prend dans ses bras et vient le placer devant un grand coffre qui est au milieu de l'atelier, puis jette par dessus un vaste manteau brun qui cache entièrement ce personnage effrayant ; ensuite, Rossignol se blottit dans le coffre qui est derrière le squelette ; il fait retomber le couvercle sur lui, mais il laisse un jour suffisant pour respirer et pour tenir un coin du manteau. Tout cela a été l'affaire d'un moment ; et chacun est à son poste quand Thérèse ouvre la porte de l'atelier.

« Monsieur, cela ne peut pas continuer » comme cela... Il faut que cela finisse, » dit Trérèse en entrant, et en s'avançant lentement du côté où elle suppose que son maître travaille. « M. Rossignol me fait tous » les jours quelque tour nouveau... En-

» core aujourd'hui le restant de la volaille...
» une cuisse tout entière, et puis on ac-
» cusera le chat... Je vous prie de lui dé-
» fendre de mettre le pied dans ma cui-
» sine, ou de faire fermer cette porte
» de communication. D'ailleurs, il est fort
» désagréable que les voisins aperçoivent
» des hommes sans chemise auprès de moi...
» J'ai beau dire que c'est le modèle, on me
» rit au nez... et l'on pense des choses...
» on a des idées... Cela me compromet,
» monsieur.

Thérèse est arrivée à l'autre bout de l'atelier ; elle se trouve devant le grand tableau, près du coffre et du manteau brun. Elle lève les yeux et regarde autour d'elle.

« Tiens, est-ce que monsieur est sorti...
» et Rossignol est parti?... Ils ont eu fini
» de bien bonne heure aujourd'hui... Au
» milieu de toutes ces toiles... de ces man-
» nequins, on croit toujours voir du
» monde... Monsieur, êtes-vous ici?... Non,
» il n'y a plus personne... Allons-nous-en,
» je n'aime pas à me trouver seule dans cette

» grande pièce... Toutes ces figures... et ce
» pauvre jeune homme qu'on fouette avec
» des serpens! ça me fait de la peine. Quel
» dommage! un si beau garçon!.. C'est mon-
» sieur *Ixion* qu'ils l'appellent... Et tout ça,
» parce qu'il avait fait les yeux doux à ma-
» dame *Jupiter*... Ah! si l'on fouettait
» comme cela tous ceux qui reluquent les
» femmes mariées!.,. »

Dans ce moment un gémissement sourd part du fond du coffre; Thérèse change de couleur, et regarde timidement autour d'elle.

« C'est singulier... J'ai cru entendre quel-
» que chose... Monsieur! monsieur! est-ce
» que vous êtes ici? »

On ne répond pas; mais un second gémissement, plus prolongé que le premier, vient redoubler l'effroi de Thérèse. Elle devient tremblante, et n'ose plus ni lever les yeux, ni faire un pas.

« Ah! mon dieu, ah! mon dieu! qu'est-ce
» que c'est que cela? » dit la vieille bonne qui peut à peine parler; « je n'ai plus la

» force de m'en aller... mes jambes trem-
» blent sous moi. »

Rossignol, déguisant sa voix, et lui donnant un ton lugubre lamentable, appelle lentement Thérèse par trois fois.

« Qui... qui m'appelle? » dit la vieille en mettant sa main sur ses yeux. — « Ton
» grand père...—Il y a plus de cinquante
» ans qu'il est mort. — C'est égal, tu vas
» me faire le plaisir de l'écouter, et tu vas ju-
» rer d'obéir à ce qu'il t'ordonnera.—Oui...
» oui... oui... je ju... jure.—Écoute bien :
» Rossignol est un excellent garçon, que
» j'aime beaucoup et que je protége ; c'est
» le plus beau torse que la nature ait formé ;
» nous t'ordonnons de le laisser entrer dans
» ta cuisine quand bon lui semblera, de
» ne jamais ôter la clef du buffet et du
» garde-manger, de lui permettre de goû-
» ter au bouillon, et même d'y tremper
» une croûte de pain quand cela lui sera
» agréable, de mettre de côté pour lui quel-
» ques pots de confitures, de ne jamais par-
» ler de tout ceci à ton maître, enfin d'a-

» voir, pour le susdit Rossignol, tous les » égards que mérite le plus beau modèle » de la capitale : si tu manques à tout cela, » nous t'en ferons voir de cruelles ; lève les » yeux pour nous souhaiter le bonjour. »

Thérèse a beaucoup de peine à se décider à ôter ses mains de devant ses yeux ; enfin, après quelques minutes d'hésitation, elle lève doucement la tête. Dans ce moment, Rossignol, tirant brusquement le coin du manteau brun, le fait tomber à terre, et le squelette paraît à découvert devant la vieille bonne qui pousse des cris affreux. Ne sachant plus où elle en est, Thérèse va se jeter sur le coffre, en invoquant tous les saints du paradis. Mais Rossignol, qui se voit alors privé d'air, se démène et pousse des cris horribles du fond de son coffre. La vieille croit qu'elle s'est assise sur un nid de démons, car elle sent qu'on donne des coups de pieds et des coups de poings à ce qui lui sert de banc ; elle vient de se lever... lorsque, m'apercevant de sa frayeur, et voulant la faire cesser, je m'avance brus-

quement, dans l'intention d'aller lui apprendre la vérité; mais je n'ai pas pensé à ôter mon casque, ni à lever la visière. En voyant un chevalier s'avancer vers elle, Thérèse ne doute plus que tous les morts de l'atelier ne soient ressuscités; et saisie d'une terreur encore plus grande, elle retombe de tout son poids sur Rossignol, qui vient d'ouvrir le couvercle pour se donner de l'air, et reçoit sur lui la vieille bonne, avec laquelle il se trouve couché dans le fond du coffre.

Rossignol crie, parce qu'il est obligé de porter Thérèse; celle-ci se croit livrée à toute la fureur du démon. Rossignol, qui étouffe, la pince, la pousse, en jurant comme un possédé. Thérèse, qui a perdu la tête, se laisse pincer et pousser; mais elle ne se lève pas, parce qu'elle croit que l'atelier est occupé par une légion de spectres.

« Otez-vous!... mille pipes!.. ôtez-vous » donc, crie le beau modèle! Sac... posi- » tion!.. j'étouffe... Allons donc, la

» vieille !... comptez-vous rester sur moi
» jusqu'à demain? — Ah! Belzébuth!..
» Astaroth!.. Asmodée!.. faites de moi tout
» ce que vous voudrez!.. je me soumets...
» — Eh! non, sacrebleu! je n'en veux rien
» faire. Allons, le petite mère, baissez vos
» jupons, ou je claque...—Mon cher grand
» père, c'est vous qui l'aurez voulu... que
» votre volonté soit faite... — Au diable le
» grand père et toute la famille!.. voilà
» une jolie Vénus qui m'est tombée là! »

Je riais aux éclats... tout-à-coup on ouvre la porte; et M. Dermilly paraît au milieu de nous. Que l'on juge de sa surprise, en me voyant couvert d'un vêtement de chevalier, tandis que sa vieille bonne et son modèle sont encore dans le fond du coffre.

« Qu'est-ce que cela signifie? » s'écrie le peintre en courant au coffre, dont il retire Thérèse, pendant que je jette loin de moi mon casque et mon manteau.

« Ah! c'est mon maître!.. c'est mon cher
» maître! je suis sauvée! » dit Thérèse en remettant son bonnet, qui s'est défait pen-

dant la bataille. — « Et que faisiez-vous au
» fond de ce coffre avec M. Rossignol?..
» Et toi, André, avec un casque... une
» tunique?...

» — Est-il possible? dit la vieille; c'est
» André!.. et c'était ce coquin de Rossignol
» qui me pinçait là-dedans!... — Eh oui,
» morbleu! » dit le modèle en se levant à
son tour : « il y a deux heures que je vous
» crie de vous lever, et que vous m'étouf-
» fez!...

» — M'expliquerez-vous tout ceci? » dit
M. Dermilly en nous regardant tous. Rossignol s'occupait de refriser ses cheveux;
Thérèse reprenait sa respiration et se reposait de la fatigue du combat.

Je m'avance vers M. Dermilly; et je lui
conte franchement tout ce qui s'est passé,
en lui demandant pardon d'être venu dans
son atelier sans sa permission. Pendant
mon récit, Thérèse s'écrie à chaque instant :
« C'était ce coquin de Rossignol!... j'aurais
» dû m'en douter!... Pouah!... il sentait le
» rance dans ce coffre... et l'ail à faire
» reculer!..

Je m'aperçois que M. Dermilly a beaucoup de peine à ne pas rire; cependant, lorsque j'ai fini, il prend un ton sévère, et dit à son modèle : « Vous pouvez vous » retirer, monsieur Rossignol, et il est inu» tile que vous reveniez. Vous ne voulez » pas être raisonnable et vous conduire » sagement; il y a long-temps que je vous » ai prévenu : je ne veux point d'un modèle » qui met toute ma maison sens dessus » dessous.

» — Comment, monsieur!.... » s'écrie Rossignol qui, pendant ce discours, lance à Thérèse des regards furibonds; « parce » que cette vieille folle vient se jeter sur » moi et me prend pour un *Astaroth*, vous » tournez cela au sérieux! C'était une simple » plaisanterie, dans le but d'un moment » de récréation. — Oh! ce n'est pas pour » cela seulement... vous m'avez entendu? » — Monsieur, j'ai reçu de vous vingt francs » d'avance; c'est quatre séances que je vous » dois encore, et je viendrai poser pour » cela. — C'est inutile!.. je vous en fais » cadeau.

» — Cadeau, monsieur, je ne suis pas fait » pour recevoir des cadeaux, » dit Rossignol, en passant derrière un tableau, où il met sa chemise, son gilet et son habit. « Je » suis bon pour vingt francs, monsieur, » et je vous les paierai! Et ce n'est pas à » Rossignol que l'on fait de ces choses-là!.. » Au reste, vous chercherez long-temps » avant de trouver un torse dans mon » genre... j'ai un corps antique... c'est du » bon style... je vous défie de faire sans moi » un Hercule, un Mars, ou un Apollon; » allez donc chercher pour cent sous une » poitrine comme celle-ci... Vous y reviendrez, monsieur, et ce n'est point un bouillon ou une cuise de volaille qui doivent » brouiller des artistes. »

En disant ces mots, Rossignol reparaît au milieu de nous. Après avoir salué M. Dermilly, il pose fièrement son chapeau sur une oreille, dandine son corps comme un tambour major, balance une grosse canne qu'il tient dans sa main, marmotte entre ses dents : » Allons faire une descente

» chez madame Rossignol, et tâchons de
» faire poser Fanfan pour le *Sacrifice d'A-*
» *braham*; « puis s'éloigne, en laissant après lui une odeur d'ail et d'huile grasse, qui se répand dans tout l'atelier.

« Grâce au ciel, nous en voilà débarras-
» sés, dit Thérèse! Le mauvais sujet! Quelle
» frayeur il m'a causée!.. Mais je vous con-
» nais, monsieur, vous êtes trop bon; et
» quand il reviendra, d'un ton piteux, vous
» promettre de se mieux conduire, vous
» l'emploierez de nouveau. »

Pendant que Rossignol était là, je m'étais tenu dans un coin de l'atelier; car je m'attends à être grondé : mais, lorsque le modèle est parti, je m'avance timidement vers M. Dermilly.

« Et moi, monsieur, faut-il que je m'é-
» loigne aussi? lui dis-je.— Toi, mon cher
» André, ah! bien au contraire!... Tu vas
» la voir, elle arrive demain... et demain
» j'espère... Va, mon ami, il ne faut pas
» encore faire d'imprudence; tu as besoin

» de te reposer.... Thérèse, conduisez-le
» dans sa chambre. »

Quelle est donc cette personne que je dois voir demain? et d'où vient le plaisir que cela semblait faire à mon protecteur? Je n'y comprends rien, mais je n'ose le questionner; et je suis Thérèse, qui répète à chaque instant: « Comme je vais être tran-
» quille dans ma cuisine; je n'aurai plus
» besoin d'être sans cesse aux aguets. Ah!
» le mauvais sujet!.. Je suis moulue, en
» vérité. C'est qu'il me pinçait d'une force...
» Ah! si j'avais su que c'était lui! Comme
» je vous l'aurais égratigné! Il n'aurait pu
» faire le Romain de six mois. »

CHAPITRE VI.

L'original du portrait.

A MON âge les forces reviennent vite. Le lendemain de la scène de l'atelier, en me réveillant, je me sens capable de courir de nouveau dans Paris, et je me promets de sortir avec Manette. Je veux me lever... je cherche mes vêtemens.. Quelle est ma surprise de trouver, à la place de ma grosse veste et de mon pantalon rapiécé, une jolie veste en beau drap bleu, garnie de boutons dorés, un pantalon de même étoffe, et un charmant gilet en casimir jaune?

J'examine, j'admire ces vêtemens; mais je n'ose y toucher : est-ce pour moi qu'ils sont là?.. Je ne puis le croire; cependant

je ne trouve pas mes vieux habits, et je veux me lever. J'appelle Thérèse!.. Thérèse!.. elle vient enfin.

« Eh bien, mon garçon, que me voulez-
» vous? — Mes habits, s'il vous plaît, ma
» bonne Thérèse!—Vos habits! les voilà...
» Est-ce que ceux-ci ne valent pas les autres?
» —Quoi! c'est pour moi ces beaux vête-
» mens... cette jolie veste avec ces boutons
» dorés? — Oui, sans doute, c'est pour
» vous; et le coiffeur va venir vous couper
» les cheveux... Oh! nous voulons vous faire
» beau. Pensez-vous que, vous gardant avec
» lui, monsieur veuille que vous restiez vêtu
» en ramoneur? — Me gardant avec lui!..
» Si je mets ces habits, est-ce que je n'irai
» plus chez le père Bernard? est-ce que je
» ne pourrai plus danser avec Manette? —
» Vous pourrez toujours aller le voir, mais
» vous n'y demeurerez plus. Oh! pour
» danser avec Manette, cela ne vous en em-
» pêchera point! quand on a le cœur gai,
» on peut danser sous tous les costumes. Ce
» n'est point l'habit qui fait l'homme, mon

» petit André ; vous sentirez cela plus tard :
» mais ça l'embellit... Oh ! quant à cela, on
» ne peut pas nier que la toilette ne fasse
» beaucoup. Quand mon pauvre défunt
» avait, le dimanche, son habit marron, sa
» culotte collante, et un col bien empesé,
» ce n'était plus le même homme que les
» autres jours. Et moi-même, quand je mets
» mon bonnet brodé et mon déshabillé à
» bouquets, vous devez remarquer un grand
» changement dans toute ma personne...
» cela m'ôte dix ans. »

Je regarde les beaux habits, et j'hésite... Si cela allait fâcher le père Bernard de me voir vêtu ainsi. Cependant je tiens la veste... le pantalon... je brûle de les essayer. Thérèse me dit que je vais être charmant avec cela. Comment résister à l'envie de mettre ce qui peut nous embellir !.. ce n'est pas à onze ans que l'on a ce courage ; et je serais fort ambarrassé de dire à quelle époque de la vie le désir de plaire n'a plus d'empire sur nous.

Je ne résiste plus ; je passe le beau pan-

talon ; j'endosse le gilet, la veste. Thérèse dit que cela me va à ravir ; il me semble aussi que je ne suis pas mal : je me mire dans une glace ; je me retourne dans tous les sens ; je ne puis me lasser d'admirer ma toilette. Mais ce n'est pas tout : le perruquier arrive ; il me débarrasse de mes longs cheveux, il me frise, me met de la pommade ; et me voilà encore devant la glace... Ah ! mon Dieu !.. je me trouve laid maintenant. Peu à peu, cependant, je m'accoutume à ce changement de coiffure. Mais qu'il me tarde de voir Manette et son père : je gage qu'ils ne me reconnaîtront pas ; et ma pauvre mère ! si elle pouvait me voir ainsi... comme elle serait contente !.. Je tâcherai de ne point user mon nouvel habit, afin qu'il soit encore propre pour aller au pays.

M. Dermilly entre ; il me regarde, m'embrasse... je veux le remercier, il ne me le permet jamais. Je voudrais sortir pour aller chez Bernard, et peut-être pour me montrer dans la rue avec mon nouveau costume. Ce petit mouvement de vanité est si na-

turel. « Tu ne peux sortir aujourd'hui, me
» dit mon protecteur, tu n'es pas encore
» assez fort...—Oh! si, monsieur, je ne suis
» plus malade, — Tes amis viendront te
» voir! et une autre personne... — Celle
» dont vous m'avez parlé hier? — Oui, mon
» ami. — Est-ce qu'elle me connaît?—Oui,
» je lui ai écrit tout ce qui te concerne;
» elle brûle de te voir. De la patience. mon
» cher André, et surtout point d'impru-
» dence. »

M. Dermilly s'éloigne et me laisse bien curieux de voir cette personne qu'il m'a annoncée; mais que le temps me semble long! quel dommage de rester dans une chambre, quand on a de si beaux habits! J'entends enfin sonner... Ce sont mes amis, sans doute... Oui, je reconnais leurs pas... Comme ils vont être surpris !.. Je saute, je cours dans la chambre, je ne sais si je dois me cacher ou me montrer tout de suite.

Les voici: ils entrent... ils me voient... mais ils me cherchent encore; ils ne me

reconnaissent pas. Je suis obligé de courir à eux. « C'est moi, Manette... c'est moi,
» père Bernard; regardez-moi donc! —
» Est-il possible !.. c'est André, mon père!..
» —André! ce petit mirliflore!.. quoi! vrai-
» ment, ce serait lui!..—Oui, c'est André...
» avec de beaux habits. —Eh bien, vous ne
» m'embrassez pas!... est-ce que vous ne
» m'aimez plus, parce que je suis autrement
» vêtu? — Attends donc, mon garçon, il
» faut que nous soyons d'abord certains
» que c'est toi.... Viens, viens, André; va,
» riche ou pauvre, je t'aimerai toujours,
» moi. »

Le père Bernard m'embrasse; Manette ne sait pas si elle est contente, elle touche ma veste, mes boutons, et dit tout bas:
» —Oui... c'est bien beau... mais pour faire
» des commissions, tu te saliras bien vite
» avec ça!.. et tes grands cheveux étaient si
» beaux... il semble que je n'oserai plus
» danser avec toi, quand tu auras ces riches
» habits... Mais tu ne les mettras que le di-
» manche... n'est-ce pas, mon père, qu'il

» ne faudra pas qu'il les mette dans la se-
» maine ?

» — Ah ! ma pauvre petite, cela ne nous
» regarde plus ! Voilà André sur le chemin
» de la fortune ; le voilà chez un homme
» qui veut le pousser dans le monde... et,
» à coup sûr, il ne lui laissera plus faire des
» commissions !.. Qui sait si André ne de-
» viendra pas lui-même un grand person-
» nage !... s'il n'aura pas un jour des laquais,
» une voiture !.. Il ne serait pas le premier
» que l'on aurait vu commencer dans un
» grenier, et finir dans un hôtel. Pourvu
» qu'André soit honnête, délicat, pourvu
» qu'il nous aime toujours, c'est l'essen-
» tiel.. et j'en réponds parce qu'il a un
» bon cœur, que l'air de Paris n'a point
» gâté. »

Manette a écouté avec étonnement le discours de son père ; elle reste un moment toute saisie ; puis elle me prend le bras, et me dit d'une voix altérée : « Est-ce que
» c'est vrai, André ? Est-ce que tu n'es
» plus commissionnaire ? Tu ne vas pas

» revenir avec nous à la maison ? Nous ne
» te verrons plus?... Comment ! tu ne nous
» aimes plus, parce que tu as de beaux ha-
» bits !... Ah ! quitte-les, André !.. tu étais
» bien mieux en Savoyard !.. Viens avec
» nous, viens, je t'en prie : tu n'es plus
» malade; allons-nous-en, pendant que ce
» monsieur n'y est pas. Oh ! reviens... Je
» serai malheureuse si je ne te vois plus !
» et mon père aussi !.. il ne te le dit pas !..
» mais nous nous ennuyons après toi !.. Ah !
» ça serait bien vilain de ne point revenir
» avec nous. »

Manette n'y tient plus; ses larmes coulent; elle sanglote; je veux la consoler; je lui promets que j'irai la voir tous les jours; je l'appelle ma sœur, ma chère sœur : mais tout cela ne la calme point; et elle répète sans cesse : « Reviens avec » nous. »

Touché de la douleur de Manette, je vais lui céder; je veux partir, je veux retourner chez le père Bernard, mais le bon Auvergnat m'arrête : « André, me dit-il,

» il faut être raisonnable et ne point se
» montrer ingrat; ce M. Dermilly peut t'a-
» vancer dans le monde; et quoique je
» perde beaucoup en ne t'ayant plus au-
» près de moi, je ne suis point assez égoïste
» pour t'engager à refuser le bien que l'on
» veut te faire. Si tes protecteurs changeaient
» un jour pour toi, tu peux alors revenir
» chez nous; tu y seras toujours reçu comme
» chez ton père. Allons, mon petit, sois
» plus raisonnable que Manette. Bah! bah!
» elle se consolera aussi! tout le monde se
» console avec le temps. »

Je me rends aux volontés du père Bernard, et je dis tout bas à sa fille : « Manette,
» quand je gagnerai beaucoup d'argent,
» je t'achèterai aussi de belles robes, de
» beaux bonnets. — Je n'en veux pas, dit
» Manette, j'aime mieux rester comme je
» suis. » Elle détourne les yeux; elle ne veut plus me regarder; elle dit que je suis affreux avec mes beaux habits. Le porteur d'eau m'embrasse, et il emmène sa fille... Je veux l'embrasser; elle ne veut pas... Il

faut que son père le lui ordonne. Alors elle me tend ses joues mouillées de larmes, en faisant une petite mine si touchante!.. Puis, elle me dit encore tout bas à l'oreille : » Reviens avec nous!.. » Ah ! si le père Bernard le voulait, je serais prêt à la suivre; mais il entraîne sa fille... De loin j'entends encore ses sanglots.. cela me fait un mal!.. Je regarde mes beaux habits avec colère; je suis presque tenté de les ôter : ils ont fait de la peine à Manette... Je ne me trouve plus bien avec. Je me sens une tristesse!.. Est-ce donc l'effet de l'opulence? Et, en devenant riche, est-ce que l'on cesse d'être gai? Ah ! si je savais cela, je voudrais rester commissionnaire.

Il y a plus d'une heure qu'ils sont partis, lorsque j'entends du bruit dans la pièce voisine : bientôt M. Dermilly ouvre la porte, et fait entrer une dame en lui disant :
» Venez, ma chère Caroline, et jouissez
» de sa surprise. »

Cette dame est jeune; elle est belle; et sa mise très-élégante. Elle donne la main à

une petite fille qui peut avoir huit ans, mais que je ne remarque pas d'abord, parce que les traits de cette dame captivent mon attention. Je cherche où je l'ai déjà vue, pendant qu'elle dit à M. Dermilly : » Il » est charmant ! Quel bonheur de l'avoir » trouvé ! Quel bonheur, surtout, qu'il ne » se soit pas adressé à M. le comte qui ne » m'en eût jamais parlé ! »

Quel souvenir me frappe !... Je cherche le portrait que je porte à mon cou... Je le regarde... Je reporte mes yeux sur cette dame... Oh ! plus de doute, c'est elle, c'est l'original du médaillon. Je le détache aussitôt d'après le ruban, et le présente à cette dame, en lui disant : « Voilà votre por- » trait, madame... Oh ! c'est bien vous, je » vous reconnais ; et il y a bien long-temps » que je vous cherche pour vous rendre » cela.

» — Oui, mon ami, oui, c'est à moi qu'ap- » partient ce portrait, » me dit la jeune dame en m'embrassant tendrement ; « ou » plutôt, c'est à ma fille, à mon Adolphine,

» qui doit l'existence à ton généreux père...
» La voilà, mon ami, celle que vous avez
» sauvée, et qui a passé une nuit dans votre
» chaumière, celle que j'aime plus que ma
» vie!... Ah! je veux réparer l'injustice de
» M. le comte. Je suis trop heureuse de
» faire quelque chose pour le fils de l'homme
» auquel je dois le bonheur d'embrasser
» encore ma fille. »

Cette dame serre sa fille contre son cœur. Quoi! ce serait là cette petite dormeuse que j'ai portée dans mes bras avec tant de plaisir! En effet, je reconnais aussi ses traits. Mais quels changemens quatre ans ont amenés! Elle est grande; elle a déjà une petite tournure élégante; ses yeux sont toujours aussi beaux, aussi doux; mais elle ne les fixe plus sur les étrangers avec cette hardiesse enfantine du premier âge; elle les baisse timidement, et rougit quand on la regarde. Ses cheveux sont plus foncés; ses traits plus formés; ses manières ont perdu de leur vivacité; déjà la raison arrive, et se mêle aux sensations de l'enfance.

Je reste immobile devant la petite fille qui me sourit, parce qu'elle voit sa mère me sourire. « Embrasse-la donc, André, » me dit la jeune dame ; « tu ne la reconnais » pas ? mais elle est toujours aussi bonne, » aussi douce ; elle t'aimera aussi : car mon » Adolphine n'aura point un mauvais » cœur. »

Je m'approche de la jolie petite fille. Puis, je reste gauchement devant elle. Il me semble que je n'ose point l'embrasser. Je suis bien plus à mon aise avec Manette; et je l'embrasserais vingt fois par jour sans être honteux comme cela.

Enfin, la petite Adolphine m'a tendu sa joue; et je l'ai légèrement effleurée avec mes lèvres. Puis, je vais me retirer à l'autre bout de la chambre, comme si j'avais fait quelque chose de mal. » Que comptez-vous » faire de cet enfant? » dit la dame à M. Dermilly. — « Le garder chez moi, en » prendre soin, lui donner des maîtres, lui » montrer ce que je sais, s'il a du goût pour » la peinture. Jamais je ne prendrai de

» compagne ! Jamais l'hymen ne m'engagera ! Cet enfant charmera mes ennuis ; » il deviendra mon fidèle compagnon. Avec » lui, je pourrai parler de vous !... Maintenant, je vous vois si rarement ! Il vous » connaît... il vous aimera ; et s'il ne comprend pas toutes mes peines, du moins sa » présence en adoucira une partie. — Mon » ami, je trouve quelques changemens à » faire à ce plan. Vous voulez garder cet » enfant avec vous ; mais vous êtes garçon, » vous ne restez chez vous que pour travailler ; vous aimez à voyager, à faire de » fréquentes excursions dans les environs » de Paris ; André est encore trop jeune » pour vous accompagner, ou, si vous l'emmeniez, il lui serait bien difficile de se » livrer à l'étude ; il est mille soins, mille » détails, dont vous ne pourriez vous occuper ; et, seul avec votre vieille Thérèse, » ce pauvre André ne s'amusera pas. Au » lieu de cela, mon ami, laissez-moi me » charger d'André ; il demeurera près de » moi, dans mon hôtel ; il aura tous les

» maîtres d'Adolphine; je veillerai sur lui
» comme une mère : il viendra vous voir
» quand vous le voudrez... Et pour lui
» donner des leçons, vous pourrez venir
» tous les jours à l'hôtel... Allons, mon cher
» Dermilly, faites-moi encore ce sacrifice;
» et d'ailleurs, n'est-ce pas à moi à me char-
» ger du sort futur de cet enfant? Vous y
» consentez, n'est-ce pas? — Ah! chère
» Caroli... ah! madame, ne suis-je pas tou-
» jours soumis à vos moindres désirs?...
» Votre père nous a séparés; il a été sourd
» à nos prières, à nos vœux! Il vous a don-
» née à un autre! mais il n'a pu éteindre
» un sentiment qui ne finira qu'avec ma
» vie!... »

La jeune dame ne répond point à Dermilly; mais elle soupire et le regarde d'une manière si tendre, si expressive, que ce silence doit être aussi éloquent que la parole. « Éloignons ces souvenirs, » dit-elle enfin; « et ne nous occupons que d'André.
» Mon ami, » me dit-elle, « voudrez-vous
» habiter avec moi? »

Je regarde cette dame avec surprise, mais je me sens déjà porté à l'aimer; ses traits sont si aimables, elle me témoigne tant de bonté; et cette petite Adolphine... Est-ce qu'on me laissera jouer avec elle? Je n'ose le demander; mais je regarde M. Dermilly, et je réponds en hésitant : « Je ferai ce que » monsieur voudra... pourvu qu'on me » laisse toujours voir le père Bernard.

» — C'est celui chez qui il demeurait, » dit M. Dermilly, « un honnête Auvergnat qui » l'aime comme son fils.—Mon cher André, » vous seriez bien coupable si vous oubliiez » ce digne homme; ce n'est point près de » moi que vous recevrez des leçons d'ingra- » titude. Prenez cette bourse, portez-la » demain chez Bernard, pour qu'il l'envoie » à votre mère; qu'elle sache que ce n'est » qu'une dette que j'acquitte, et que dé- » sormais elle soit tranquille sur votre sort. » Dans deux jours je viendrai vous cher- » cher pour vous emmener avec moi. »

La jeune dame m'embrasse, me met la bourse dans la main, et s'éloigne avec sa

fille, suivie de M. Dermilly. Je suis resté immobile : une bourse pleine d'or!.. Tout cela pour ma mère !... Je ne sais si je veille !.. Je fais sonner la bourse... Je compte les pièces, je les étale sur une table... Il y a vingt pièces d'or !.. C'est une fortune! ma bonne mère ne travaillera plus du matin jusqu'au soir ; petit Jacques mangera tant qu'il voudra... et Pierre !... ce pauvre Pierre !... Il n'y a donc que lui qui ne partegera pas notre bonheur ; mais si je le retrouve, ah! que nous serons heureux !

Je voudrais aller sur le champ porter cet or chez le père Bernard ; mais on dit que je ne puis pas encore sortir aujourd'hui. J'irai demain, et je dirai à Manette : « Tu » vois bien que les beaux habits ne donnent » point toujours du chagrin. »

Le lendemain je m'éveille dès le point du jour ; je m'habille, je veux aller chez le porteur d'eau. Thérèse n'entend pas que je sorte seul ; je la supplie de me laisser aller et de ne point éveiller M. Dermilly : mais

elle ne m'écoute pas, et bientôt son maître arrive; il conçoit mon impatience, et veut m'accompagner chez Bernard; il dit qu'il a à lui parler; j'ai bien peur qu'il ne m'empêche d'aller aussi vite que je le voudrais. Mais en bas nous trouvons un cabriolet, et il me fait monter dedans. Oh! comme je serais content d'aller en cabriolet, si la bourse que je porte ne m'occupait pas entièrement.

Enfin nous sommes devant la demeure du porteur d'eau; je monte rapidement les six étages, sans regarder si M. Dermilly me suit. Me voilà devant la porte qui est entr'ouverte; je la pousse, j'entre brusquement. Manette me voit, elle fait un cri, lâche un poëlon plein de lait qu'elle tenait à la main, et saute à mon cou, en s'écriant: « C'est lui, « c'est lui, mon père! c'est André, il est « revenu!... »

Chère Manette!.. comme elle m'aime!.. Et Bernard vient m'embrasser aussi. Je tire la bourse de ma poche, je la lui donne en lui disant: « C'est pour ma mère, c'est de

» l'or... C'est cette dame qui me l'a donné...
» Vous savez bien, la dame du portrait...
» Oh! qu'elle est bonne!.. Envoyez ça tout
» de suite, père Bernard; oh! je vous en
» prie!.. et dites-lui qu'elle n'a plus besoin
» de travailler. »

Bernard ouvre de grands yeux, en regardant la bourse; il ne comprend pas d'où cela vient; il ne sait de quelle dame je veux lui parler; et Manette! sans s'embarrasser de la bourse, continue à sauter sur les débris du poëlon, en répétant : « Il est revenu...
» il va rester parmi nous! »

Mais tout à coup M. Dermilly paraît; alors la scène change, car il s'empresse d'expliquer au père Bernard d'où me vient cette bourse : et Manette ne saute plus, parce qu'elle commence à deviner que je ne suis pas venu pour rester tout-à-fait.

Quand Manette apprend que je vais habiter l'hôtel de M. le comte de Francornard, elle s'écrie : « Mon dieu! mais on
» veut donc en faire un prince! — Non, mon
» enfant, lui dit M. Dermilly, on veut qu'il

» vous aime toujours, et si la fortune lui
» sourit, qu'il soit digne de ses faveurs. »

Le père Bernard me promet d'envoyer, dès le jour même, l'argent à ma mère, par quelqu'un qui se rend en Savoie. Je suis content; j'embrasse le bon porteur d'eau et sa fille, je jure de venir les voir souvent; M. Dermilly leur promet de veiller sur moi : et je m'éloigne de cette maison, où se sont écoulées si rapidement les premières années de mon séjour à Paris.

Il est arrivé ce jour où je dois aller habiter un hôtel. Comment supporterai-je ce changement de situation, cette nouvelle manière de vivre? Mais on se fait à tout! je suis déjà habitué à ces beaux habits que je porte depuis deux jours, et je ne me sens plus gêné dedans.

Cette dame vient avec sa fille; on me témoigne autant d'amitié, autant d'intérêt.
« Tout est arrangé, dit-elle à M. Dermilly,
» je lui ai fait préparer une jolie petite
» chambre au-dessus de mon appartement,
» il sera près de moi, et je pourrai le voir

» tant que je voudrai. — Et M. le comte?
» — Qu'il dise ce qu'il voudra; vous savez
» que cela m'est fort indifférent, et que je
» n'en ferai pas moins ma volonté. N'est-il
» pas trop heureux, maintenant que j'ha-
» bite le même hôtel que lui, pendant une
» partie de l'année!.. Mais les soins qu'exige
» l'éducation de ma fille, ne me permettent
» plus de voyager comme autrefois. Chère
» Adolphine! pour toi je puis supporter
» toutes les privations!.. Je n'ai pas encore
» parlé d'André à M. le comte; je le lui pré-
» senterai ce matin. Il le regardera un mo-
» ment, puis n'y pensera plus; vous savez
» bien que son cuisinier et son chien l'oc-
» cupent entièrement. Allons, André, di-
» tes adieu à M. Dermilly, à Thérèse : nous
» allons partir. Adolphine, nous emmenons
» André, il va habiter avec nous; en seras-
» tu contente?

» — Oui, maman, dit la petite fille, si
» tu l'aimes, je l'aimerai bien aussi. »

Mes préparatifs sont bientôt faits, je veux prendre mes vieux habits mais Thé-

rèse se charge de les faire porter chez le père Bernard. M. Dermilly m'a acheté un joli chapeau. que je mets sur ma tête en faisant un peu la grimace, parce que cela me serre plus que mon petit bonnet; mais il faut bien souffrir pour être à la mode.

J'embrasse M. Dermilly, et je descends avec madame la comtesse et sa fille. J'aperçois en bas une belle voiture, et des laquais à livrée qui attendent ma protectrice; ils ouvrent la portière avec fracas, et s'empressent de lui présenter la main, après avoir fait monter la petite Adolphine.

«Monte, André,» me dit la jeune comtesse en me prenant le bras... J'étais incertain si c'était derrière ou dedans que je devais monter; je me sens poussé; je monte; me voilà dans la voiture, qui part comme le vent. La belle dame m'accable de bontés; et la jolie Adolphine me dit en souriant : « N'est-ce pas, André, que c'est amusant » d'être en voiture?»

Je ne sais que répondre; je suis tout étourdi de me trouver. là... Ce bruit de la voiture,

toutes ces maisons que je vois fuir devant moi, m'ôtent presque la faculté de parler. Ma bienfaitrice sourit de mon étonnement, qui redouble lorsque je vois la voiture entrer dans une maison magnifique, et s'arrêter dans une vaste cour.

On ouvre la portière; un valet me donne la main pour descendre... La main... à moi!... Je le remercie et je lui ôte mon chapeau. Je jette les yeux autour de moi. Voilà donc l'hôtel que je vais habiter!.. Quelle différence d'avec la maison du père Bernard! mais ici serai-je aussi heureux que chez le porteur d'eau?...

CHAPITRE VII.

Le second service. — La femme de chambre.

Ma protectrice monte avec sa fille un grand escalier; elle me fait signe de la suivre; j'avance, mon chapeau à la main; nous entrons au premier, dans un superbe appartement; nous traversons plusieurs pièces meublées avec magnificence; et ce n'est qu'en tremblant que je me décide à marcher sur les beaux tapis qui couvrent le parquet, tandis que la jeune Adolphine court dessus sans y faire attention. C'était fort joli chez M. Dermilly; mais c'est ici bien plus beau : de tous côtés, des glaces, des pendules, des candélabres, des vases de fleurs, des lustres attachés aux boise-

ries, des globes d'albâtre pendus au plafond. Mon dieu! si Manette voyait tout cela, c'est pour le coup qu'elle dirait que l'on veut faire de moi un seigneur.

Madame la comtesse s'est arrêtée dans une pièce charmante, où une jeune femme est venue lui prendre son schal et son chapeau. Comme on est poli dans ces beaux hôtels, on ne se parle qu'en s'inclinant. « Lucile, » dit la mère d'Adolphine, à la jeune femme qui est devant elle et semble attendre ses ordres, « allez dire à M. le comte que je désire lui parler un moment. »

Mademoiselle Lucile s'éloigne : c'est la femme de chambre de madame. La petite Adolphine est déjà occupée avec une superbe poupée; je reste debout dans le milieu de la chambre, tournant mon chapeau dans mes mains et les yeux fixés sur le tapis.

La jeune dame me regarde en souriant. « Te plairas-tu ici, André? » me dit-elle en me faisant signe de m'asseoir, et en ayant la bonté d'ôter de mes mains ce cha-

peau dont je ne sais que faire? « — Ah!
» madame... sans doute... Mais vous me
» laisserez toujours aller voir le père Ber-
» nard.—Oui, mon ami, je ne veux pas te
» priver de ta liberté; je sais trop qu'il n'y
» a point de richesses, point d'honneurs,
» qui vaillent le plaisir de voir ceux que
» l'on aime... Ah! si l'on m'avait laissée
» maîtresse de mon sort, ce n'est point dans
» ce brillant hôtel que j'aurais cherché le
» bonheur!.. »

Ma protectrice soupire; je vois un nuage de tristesse obscurcir ses yeux; mais bientôt elle embrasse sa fille et me sourit de nouveau. « André, je te conduirai tout à
» l'heure dans la chambre qui t'est desti-
» née; mais auparavant il faut que je te
» présente à M. le comte; cette entrevue
» passée, tu n'auras probablement que fort
» rarement l'occasion de le voir; et, pour
» tout ce que tu désireras ici, c'est toujours
» à moi ou à Lucile que tu devras t'adres-
» ser. »

Je promets à madame de faire tout ce

qu'elle me dira ; mais je voudrais déjà que ma présentation fût terminée ; car je crains que M. le comte ne me traite pas aussi bien que sa femme.

M. de Francornard était alors dans son cabinet, tenant conseil avec son cuisinier et Champagne, qui, par ses talens, était devenu intendant. M. le comte avait du monde à dîner ; il traitait des gens en place, des personnages importans ; et pour lui ce n'était point une petite affaire que l'examen du *menu* et les ordres à donner pour que tout fût digne de ses convives.

Assis dans un vaste fauteuil, la tête couverte d'un bonnet de velours noir, les pieds posés sur un tabouret, d'une main, M. le comte caressait un gros chien anglais, couché à ses pieds ; de l'autre, il tenait la liste que venait de lui présenter son chef de cuisine, et paraissait méditer profondément.

Devant lui, le gros cuisinier, au nez rouge, au teint animé, au ventre arrondi, se tenait debout, le bonnet à la main ; un

peu plus loin était M. Champagne, qui, beaucoup moins respectueux, s'appuyait de temps à autre sur le fauteuil de son maître.

« Nous disons donc, monsieur le chef,
» turbot aux huîtres... hors-d'œuvres... six
» entrées... Nous avons arrêté ces entrées
» là, n'est-il pas vrai? — Oui, monsieur le
» comte.—Il s'agit maintenant de passer au
» second service... Ah! ce n'est pas une
» petite affaire que de traiter des gens dont
» on peut avoir besoin! — Surtout quand
» on le fait avec le tact de monsieur le
» comte, » dit Champagne, en caressant César, qui fait mine de vouloir le mordre.

«—Tu as bien raison, Champagne; pre-
» nons une prise de tabac... cela fait du
» bien quand on a la tête si occupée...
» C'est que je ne commande pas un plat,
» sans y mettre de l'intention. — Monsieur
» le comte en met dans tout. — Par exem-
» ple, j'ai à dîner un baron allemand, un
» préfet, un banquier, un gentleman fort
» riche, un poète en faveur, et un officier

» supérieur en activité : il me faut des mets
» analogues à mes convives ; entendez-vous
» monsieur le chef, pas la moindre négli-
» gence... je ne la pardonnerais pas!... —
» Monsieur le comte sera satisfait.

» —Voyons un peu ce que vous m'offrez
» pour plat du milieu... Allons, César, al-
» lons... taisez-vous! Sultane à la Chan-
» tilly... Diable! est-ce assez distingué,
» ceci?.. qu'en penses-tu, Champagne? —
» Oh! monsieur le comte, c'est quelque
» chose de fort présentable; une saltane!
» peste!... on ne servirait pas mieux au
» grand Turc.—Va donc pour la sultane...
» Taisez-vous, César... Une poularde aux
» truffes : nous mettrons M. le Préfet vis-
» à-vis!... Hein? qu'en dis-tu, Champagne?
» —Très-judicieusement pensé, monsieur
» le comte; le fumet des truffes dispose à la
» bienveillance. — J'ai justement une de-
» mande à lui faire... j'attendrai pour cela
» le second service. Voyons... deux canards
» sauvages : je me mettrai en face, parce
» que deux canards sauvages, cela annonce

» un chasseur,.. et tu sais, Champagne,
» que j'ai blessé trois fois un chevreuil ! —
» C'est vrai, monsieur le comte; et vous
» auriez certainement fini par le tuer, s'il
» ne s'était pas avisé de mourir de vieillesse.
» —Poursuivons : des navets glacés... nous
» mettrons cela devant le poète, pour lui
» échauffer l'imagination; on dit qu'il tra-
» vaille dans le genre romantique ; et il me
» semble que des navets glacés, cela doit
» prêter à quelque chose de vaporeux, de
» mystérieux... Hein ! Champagne?—Com-
» ment donc, monsieur, mais c'est une
» allégorie charmante !.. Si j'étais poète, je
» voudrais faire cinquante vers sur des
» navets... c'est un sujet délicieux. — Al-
» lons, c'est arrêté; vous entendez, mon-
» sieur le chef; des navets glacés dans le
» genre romantique..... Avez-vous, dans
» votre cuisine, quelque marmiton un peu
» adroit dans ce genre-là? — Monsieur le
» comte, j'ai deux marmitons de Paris et
» un de Nogent; mais je n'en ai point de
» romantique. — Alors vous les glacerez

» vous-même... Silence, César !..ce drôle-là
» veut toujours me couper la parole. Un
» plumpudding !.. oh! cela, devant le gent-
» leman, cela va sans dire... Surtout faites-
» le bien gros, monsieur le chef; car au
» dernier dîner, où j'avais un milord, on
» lui a présenté le plat pour en servir, et
» il l'a mis devant lui, sans en offrir à per-
» sonne; il faut tâcher que ces choses-là
» n'arrivent plus. — Je le ferai double, mon-
» sieur le comte.—Faites-le triple, afin que
» je sois tranquille. Des choux-fleurs à la
» sauce... nous les placerons auprès de
» mon baron; les Allemands aiment la chou-
» croute, donc ils doivent aimer les choux-
» fleurs... Hein, Champagne! Est-ce raison-
» ner, ceci? — Monsieur le comte tire des
» conséquences d'une justesse!... Il faut
» être profond diplomate pour avoir de ces
» idées-là.—Oui, Champagne; cela est très-
» nécessaire pour ordonner un dîner; il me
» faut encore deux plats... Des cardons à la
» moelle... ceci devant le militaire : la
» moelle, allégorie du nerf, de la vigueur,

» du courage; cela convient aux guerriers...
» N'est-ce pas, Champagne?—Parfaitement,
» monsieur le comte ; car, pour se battre,
» il faut avoir de la moelle dans les os ; le
» mets est donc placé avec discernement.—
» Reste mon banquier ; c'est un jeune
» homme, un peu petit-maître, qui joue
» beaucoup à l'écarté : placez devant lui
» des éperlans, et séparez-les de trois en
» trois, afin qu'ils lui annoncent la vole et
» le roi.—Oh ! pour le coup, monsieur le
» comte, voilà une idée de génie! et je me
» donne au diable si j'aurais jamais trouvé
» cela. »

Dans ce moment, mademoiselle Lucile ouvre la porte du cabinet de M. de Francornard, pour remplir le message dont l'a chargée sa maîtresse.

« Qui vient là ? » s'écrie M. le comte avec colère, pendant que César mêle ses aboiemens à la voix de son maître. « J'ai défendu
» que l'on vînt me déranger.. J'ai dit que je
» n'y étais pour personne... Pourquoi La-
» fleur laisse-t-il pénétrer jusqu'à moi ?

» —Monsieur, c'est mademoiselle Lucile,» dit Champagne d'un ton gracieux, et en souriant à la jeune femme de chambre, qui entre dans le cabinet, sans paraître faire attention à la colère de M. le comte.

« Mademoiselle Lucile, » dit d'un ton plus doux M. de Francornard, en levant la tête pour regarder la jeune fille, à laquelle il fait une grimace qu'il croit ressembler à un sourire. « Allons, silence, César... Tai-
» sez-vous...et sautez pour Lucile...Sautez,
» drôle, et plus haut encore. »

César, après beaucoup de façons, se lance enfin par dessus la canne que son maître tient en l'air; puis, après avoir fait son tour, va sauter sur le ventre du cuisinier, qui a beaucoup de peine à garantir son nez des dents de César: ce qui divertit longtemps M. le comte. Mais, mademoiselle Lucile, peu sensible à la galanterie du maître, fait signe à Champagne, qui représente à M. le comte, que, sans doute, la femme de chambre n'est pas venue seulement pour voir les gentillesses de César.

« Et moi qui ai encore mon dessert à » ordonner ! » s'écrie M. de Francornard. » Voyons, Lucile, qui vous amène ? Parlez, » je suis en affaire, je n'ai pas un instant à » moi. — Monsieur, je viens de la part » de madame qui désire vous parler un » moment. — Madame la comtesse veut » me voir ! » dit M. de Francornard, en ouvrant son œil avec les signes du plus grand étonnement. « Je vais me rendre chez » elle... J'y serai dans un moment, made» moiselle. »

Lucile s'éloigne. M. le comte dit au chef d'aller attendre qu'il le fasse appeler, pour s'occuper du troisième service ; puis, il sonne son valet de chambre, pour se faire habiller ; et pendant qu'on fait sa toilette, il s'entretient avec Champagne, son confident habituel.

« Que penses-tu de cela, Champagne ? » Madame la comtesse qui me fait prier de » passer chez elle ! — C'est que probable» ment madame a quelque chose à dire à » monsieur. — Je le présume aussi ; mais

» depuis neuf ans que nous sommes mariés,
» voilà la première fois que ma femme a
» quelque chose à me dire. — Il y a com-
» mencement à tout, monsieur. — Oui;
» mais j'aurais bien voulu que ce commen-
» cement n'arrivât pas si tard!.... Car,
» enfin, tu sais, Champagne, le désir que
» j'avais d'avoir un héritier de mon nom!...
» — Est-ce que monsieur le comte n'a pas
» toujours ce désir-là ? — Si fait : oh ! pour
» le désir... je l'ai toujours... Tu sais que,
» pendant les premières années de mon
» hymen, madame la comtesse voyageait
» sans cesse, et que nous nous rencontrions
» fort peu. — Je m'en souviens parfaite-
» ment, monsieur; ainsi que du voyage
» que nous fîmes en Savoie, où nous man-
» quâmes d'être engloutis dans un précipice
» avec mademoiselle votre fille... Pardieu !
» j'ai eu assez peur ! — Oui, et tu as fait
» la gaucherie de conter cela à tout le
» monde en arrivant ici, si bien que ma-
» dame la comtesse l'a su ; elle était déjà
» fort irritée contre moi de ce que je lui

» avais enlevé sa fille... Ce fut bien pis,
» quand elle apprit que nous avions man-
» qué de périr. — Cependant, depuis ce
» temps, madame voyage beaucoup moins.
» — C'est vrai, nous habitons souvent le
» même hôtel, mais je ne la rencontre pas
» plus pour cela. Impossible, mon ami,
» d'avoir un tête-à-tête avec ma femme!
» Quand je lui parle d'un héritier de mon
» nom, quand je lui demande un moment
» de conversation, sais-tu ce qu'elle me dit,
» Champagne? — Non, monsieur. — Eh
» bien! mon garçon, elle me dit que cela
» n'est pas possible. — En vérité, monsieur?
» — Oui, Champagne, elle me dit cela...
» avec beaucoup de grâce et de douceur,
» j'en conviens; mais elle a une fermeté
» de caractère bien piquante pour un mari.
» Quand je donne un grand dîner, il est
» fort rare qu'elle veuille y présider. —
» Heureusement, monsieur le comte sait
» en faire les honneurs pour deux. — Oui,
» mais une femme, cela fait bien devant
» un beau couvert, surtout lorsqu'elle est

» aussi jolie que madame la comtesse... car
» elle est fort bien, ma femme...—Madame
» est charmante, monsieur. —Et quand
» on a quelque chose à demander... quand
» on traite des grands personnages... quand
» on fait quelques opérations de finances,
» une jolie femme est fort nécessaire à table.
» —Madame sera-t-elle au dîner d'aujour-
» d'hui?— Elle me l'a refusé hier; c'était
» cependant fort intéressant pour moi : je
» veux faire une opération avec le banquier;
» j'ai des biens dans le département du
» préfet; le poète m'a promis de parler de
» moi dans un petit pot-pourri; l'Anglais
» veut acheter des chevaux, j'en ai à vendre;
» enfin, chacun de mes convives est bon
» à quelque chose, ou peut le devenir; tu
» sens bien que je n'invite personne sans
» motif. —Oh! je connais la finesse de
» monsieur.—Eh bien! madame refuse de
» se trouver à ce dîner. Cependant, puis-
» qu'elle me fait demander, ce ne peut être
» sans motif; nous allons savoir ce dont il
» s'agit... —Monsieur est coiffé. — Suis-je

» bien, Champagne ? — Parfaitement,
» monsieur. — Ma queue est bien peu
» serrée, il me semble. — Cela n'en a que
» plus de grâce, monsieur ; elle se balance
» sur vos épaules comme un petit serpent
» à sonnettes. — Et la rosette ? — Délicieuse,
» la rosette ! elle fait exactement le papil-
» lon. — Je vois que je puis me présenter...
» Emmènerai je César ? — Monsieur sait
» bien que madame n'aime pas les bêtes.
» — Je le sais très-bien : mais César fait
» maintenant des choses superbes ; son édu-
» cation est achevée, et je veux que ma-
» dame en juge. Allons, César, suivez
» votre maître. »

M. le comte se dirige vers l'appartement de madame où je suis encore, regardant l'aimable Adolphine qui me montre ses joujoux. Les aboiemens de César nous annoncent l'arrivée de son maître. En effet, M. de Francornard se présente, suivi de son chien, qui, pour son entrée, court sur la poupée de sa jeune maîtresse, la prend dans sa gueule, et va se fourrer sous une table à thé.

M. le comte salue sa femme avec respect, et va commencer un compliment, lorsqu'Adolphine jette les hauts cris : « Ma-
» man !... ma poupée !... ma poupée !.. ce
» vilain chien l'emporte... il va la manger...
» — Comment, monsieur ! vous amenez
» votre chien chez moi... lorsque vous
» savez que ma fille en a peur. — Madame,
» je voulais... Ici, César !... Madame, je
» comptais... César, lâchez cela... lâchez
» donc, drôle... C'est égal, je vous réponds
» qu'il ne la mangera par. — Mais, mon-
» sieur, faites-lui donc rendre cette pou-
» pée... vit-on jamais chose pareille !...
» vous faites pleurer cette enfant !...— Cé-
» sar... allons, coquin... que l'on obéisse. »

Le chien ne paraît pas vouloir écouter son maître, il a mis la poupée sous ses deux pattes de devant; et, toujours retranché sous la table, il lève vers nous son museau et semble nous défier d'approcher. Témoin du chagrin d'Adolphine, je veux lui rendre cet objet que César menace de mettre en pièces : je m'élance vers la table... Effrayé

de ce brusque mouvement, le chien fait un saut par-dessus, et entraîne avec lui un charmant cabaret, dont les tasses roulent sur le tapis. Mais j'ai repris la poupée, je la rends à la petite fille; et le chien va, en grognant, se placer sous la chaise où son maître vient de s'asseoir.

» Il faut avouer, monsieur, que vous me
» procurez des scènes fort agréables, » dit la jeune comtesse en prenant sa fille sur ses genoux; tandis que M. de Francornard, un peu troublé par le dégât que son cher César vient de commettre, balbutie en se carassant les jambes : » Madame... sans ce petit
» garçon, César n'aurait point sauté sur
» les tasses ! — C'est assez, monsieur, lais-
» sons ce sujet. C'est cet enfant que j'ai
» voulu vous présenter. Le reconnaissez
» vous, monsieur?—Moi! madame, est-ce
» que je fais société avec des enfans? —
» Il n'est point question de société, mon-
» sieur; je vous demande si vous vous rap-
» pelez avoir vu dernièrement celui-ci?
» — Non, madame. — C'est lui que vous

» avez renversé avec votre cabriolet, et
» blessé assez grièvement... — C'est ce petit
» garçon ! Non, madame, car je n'ai ren-
» versé qu'un Savoyard qui m'obsédait, et
» ne voulait pas se ranger. — Cet enfant
» est ce même Savoyard; il ne vous obsédait
» que pour vous remettre ce médaillon...
» que vous voyez au cou d'Adolphine, et
« qu'elle avait perdu en Savoie, dans la
» chaumière de ce pauvre homme qui vous
» sauva la vie, il y a quatre ans... — En
» vérité!.. Taisez-vous, César. — Et depuis
» que ce pauvre petit est à Paris, il vous a
» constamment cherché pour vous remet-
» tre ce bijou; c'était pour vous le rendre
» qu'il vous parlait sur le boulevard; vous
» l'avez bien payé de sa fidélité... — Ma-
» dame, pouvais-je deviner cela? Il fallait
» qu'il vînt à moi avec le portrait à la main;
» alors j'aurais vu que... Mais certainement
» je ne serai pas moins généreux pour cela...
» J'ai justement sur moi une pièce de quinze
» sous... et... — Fi, monsieur!.. vous trai-
» teriez le fils comme vous avez récompensé

» le père ; mais c'est moi qui me charge
» d'acquitter votre dette. Désormais cet
» enfant habitera cet hôtel, ou me suivra
» lorsque j'irai à la campagne : je l'attache
» à ma personne. — Ah ! j'entends... vous
» en faites un petit jockey. — Non, mon-
» sieur, non ; André ne sera point domes-
» tique ; ce n'est point ainsi que je veux
» qu'il soit regardé en ces lieux. — Il me
» semble pourtant qu'un Savoyard... —
» Est un homme comme un autre, et sou-
» vent par sa probité, sa délicatesse, au-
» dessus de ceux qui se croient plus que
» lui. — Madame, c'est fort bien ; mais la
» probité et la délicatesse n'empêchent
» point de ramoner les cheminées, et je ne
» vois pas trop ce que vous voulez faire de...
» Silence, César ! — J'en ferai ce qu'il me
» plaira, monsieur ; André sera plus tard
» mon secrétaire ; mais je n'entends pas
» que l'on regarde comme un domestique
» le fils de l'homme auquel je dois l'exis-
» tence d'Adolphine. C'est pour vous pré-
» venir de cela, monsieur, que je vous ai

» fait mander... — Mais, madame. — Point
» de mais, monsieur; je me flatte que mes
» désirs seront respectés par vous. En re-
» vanche de l'intérêt que vous témoignerez
» à cet enfant, je veux bien quelquefois
» assister à vos dîners de cérémonie. —
» Quoi! madame, vous daignerez... et celui
» d'aujourd'hui ? — J'y serai, monsieur...
» — Ah! madame, combien je suis char-
» mé!.. César, sautez pour madame la
» comtesse!.. — Eh! non, monsieur, c'est
» inutile... Ne le faites donc pas bouger...
» — Voulez-vous qu'il saute pour André,
» madame? — Non, non, qu'il ne saute
» pour personne... Vous allez encore lui
» faire mettre tout en désordre!.. — C'est
» qu'il fait maintenant des choses char-
» mantes! — Je m'en suis aperçue tout à
» l'heure. — Je vais donner mes ordres
» pour le troisième service, madame; et
» j'espère que vous serez satisfaite de ce
» que j'aurai fait. — Pour tous ces dé-
» tails, je connais vos talens, monsieur le
» comte. »

Jamais la belle Caroline n'avait dit à son époux quelque chose d'aussi agréable. Celui-ci ne se sent pas d'aise; mais en voulant s'avancer pour baiser la main de sa femme, il prend la queue de César sous le pied de sa chaise, et les aboiemens du chien font de nouveau peur à Adolphine. M. de Francornard se lève et va s'éloigner, lorsqu'une réflexion le ramène près de sa femme, qu'il aborde d'un air fort tendre, tandis que madame en prend un plus sévère.

« Vous soyez, madame, que je souscris » à tout ce qui peut vous être agréable; de » votre côté... ne ferez-vous pas aussi quel- » ques efforts pour... — Je vous ai dit, » monsieur, que je serai à votre dîner, » que voulez-vous de plus?.. — Oui... c'est » extrêmement aimable, sans doute, mais » ce n'est pas à table... que nous causerons » de... cet héritier... dont depuis long- » temps... — Ah! monsieur, de quoi venez- » vous me parler!.. — Mais, d'une chose » fort intéressante... à ce que je crois... — » Taisez-vous, monsieur, je vous en prie...

» devant ces enfans... se permettre... —
» Madame, il me semble que je ne dis rien
» qui puisse alarmer l'innocence... et mon
» amour... A bas, César, à bas!.. Ma ten-
» dresse.. — Encore! Ah! monsieur, si vous
» ajoutez un mot, ne comptez pas sur moi
» à votre dîner. — Allons, madame, cela
» restera donc encore en suspens, mais je
» me flatte que bientôt... — Et votre troi-
» sième service, monsieur?.. — Ah! vous
» avez raison.. L'heure se passe, et j'ai en-
» core tant d'affaires!... A tantôt, madame...
» Suivez-moi, César. »

M. le comte fait un profond salut à sa femme, et sort, suivi de César, qui, pour gagner la porte, a trouvé moyen de passer sur tous les meubles de l'appartement.

Dès que son époux est éloigné, ma protectrice me fait signe de la suivre; nous montons par un escalier qui communique à la cour et à une pièce de son appartement; elle me fait entrer dans une jolie chambre, meublée avec goût, en m'annonçant que c'est la mienne. Là, je suis éloigné des do-

mestiques; mademoiselle Lucile, seule, a sa chambre en face de la mienne; je pourrai donc être tranquille pour travailler, et venir chez madame la comtesse dès qu'elle me fera demander. Mademoiselle Lucile promet à madame de veiller sur moi; la jeune femme de chambre paraît fort empressée d'être agréable à sa maîtresse. Je ne dînerai point à l'office; Lucile se charge de me faire apporter mon dîner dans ma chambre : c'est une bonne fille que cette demoiselle Lucile; elle dit à madame que je suis bien gentil, et que c'eût été dommage de me laisser ramoner. Madame lui sourit et lui donne un petit coup sur la joue; puis on me laisse prendre possession de mon nouveau domicile; et madame me dit en me quittant : « Dès demain, André, je » t'enverrai les maîtres qui te sont nécessai» res; c'est en travaillant bien que tu te » montreras digne de ce que je veux faire » pour toi. »

Lorsque je suis seul, je commence par regarder l'un après l'autre chaque meuble

de ma chambre; je suis en admiration devant tous; je trouve, dans les tiroirs d'une commode, du linge et des vêtemens à ma taille. Je les essaie, les uns après les autres; sur un petit secrétaire est une jolie bourse en soie, dans laquelle il y a de l'argent; devant, est un papier avec quelque chose d'écrit. Ah! si je savais lire!... Je n'ose toucher à cette bourse... je ne sais si elle est pour moi; qu'ai-je besoin d'argent chez cette dame qui me donne plus que le nécessaire? Cependant je sens que si j'en avais, je pourrais faire des cadeaux à Manette, et lui prouver que je ne l'oublie point.

Ma fenêtre donne sur la cour de l'hôtel, j'y regarde quelques instans; je ne vois passer que des valets, des aides de cuisine; cela ne me semble pas aussi gai que chez Bernard. Je connais déjà par cœur tous les meubles de ma chambre, tous les vêtemens de ma commode; je ne sais plus que faire, l'ennui me gagne, je voudrais aller chez mes amis, mais je n'ose sortir sans la per-

mission de madame, et je ne sais comment la lui demander.

Je m'assieds tristement ; je songe à Manette : voilà l'heure où, de retour de ma journée, nous dansions ensemble en tapant dans nos mains, et chantions en poussant des cris de joie qui s'entendaient du premier étage. Ici, quel silence !.. Sans doute on ne danse et on ne chante jamais.

On ouvre une porte... C'est mademoiselle Lucile, qui tient un panier à la main. « Eh » bien, petit André, que faites-vous là?.. » — Rien, mademoiselle.. — Il a l'air » triste !.. Il s'ennuie !.. Ce pauvre garçon, » il est encore tout surpris de son change- » ment de situation !.. Mais on s'habitue à » tout. D'abord un hôtel ne paraît pas aussi » gai que sa demeure, où sans doute on fai- » sait le diable avec ses camarades... — » Mais, mademoiselle, je viens de chez » M. Dermilly ; et je ne faisais pas le diable, » puisque j'étais malade. »

Au nom de M. Dermilly, je vois la jeune femme de chambre sourire avec malice.

Puis elle m'engage à lui raconter mon histoire, car mademoiselle Lucile est un peu curieuse. Je ne demande pas mieux que de causer; elle m'écoute avec attention, ne m'interrompant que pour s''écrier de temps à autre : « Ce pauvre André!.. ce pauvre » Pierre!.. Venir à pied de si loin!.. et se » perdre en arrivant!.. C'est un brave » homme que ce porteur d'eau; et M. le » comte qui manque de l'écraser, parce » qu'il voulait lui rendre le portrait de ma- » dame!.. »

J'ai fini, et je demande à mademoiselle Lucile si M. Dermilly viendra me voir à l'hôtel, si je pourrai sortir et rentrer quand je voudrai. « — Sans doute, si madame le » permet, excepté le soir cependant, car, » à votre âge, petit André, on ne doit pas » sortir seul. — Oh! je ne me perdrai pas!.. » Je connais bien Paris. D'ailleurs je n'irai » que chez le père Bernard et M. Dermilly. » — Oh! pour celui-ci, vous le verrez à » l'hôtel; il a presque toujours à peindre » pour madame. Elle a déjà fait faire son

» portrait et celui de sa fille de toutes les
» grandeurs. M. Dermilly donne, par ami-
» tié, des leçons de dessin à mademoiselle
» Adolphine, qui l'appelle son bon ami.
» Autrefois il venait plus souvent... Mais il
» y a de si méchantes langues !... Madame
» se sera peut-être aperçue que cela faisait
» jaser... Et madame tient à sa réputation...
» Quand on a une fille qui grandit... Mal-
» gré cela, M. Dermilly vient encore assez
» souvent à l'hôtel. Cependant je crois qu'il
» est un peu brouillé avec M. le comte,
» parce qu'il a refusé de lui faire le portrait
» de son chien !... de ce vilain César, qui est
» si méchant !.. A propos ! moi qui oubliais
» de lui donner son dîner que je lui ap-
» porte. Ici, on ne dîne qu'à six heures;
» mais madame a pensé que vous deviez
» avoir faim, et je me suis chargée de tout...
» Tenez, mangez, petit. »

Mademoiselle Lucile a garni une table de tout plein de bonnes choses. « Comment,
» c'est pour moi tout cela? lui dis-je. —
» Sans doute. — Mais il y en a beaucoup

» trop. — Eh non, non! Oh ! j'aurai bien
» soin de vous. Après madame, je suis pres-
» que la maîtresse dans cet hôtel. Dès que
» je demande quelque chose, c'est à qui
» s'empressera de m'obéir... Le cuisinier
» se mettrait en quatre pour moi ; le som-
» melier ne me regarde qu'en soupirant ;
» tous les laquais sont mes serviteurs ;
» M. Champagne me fait la cour ; il n'y a
» pas jusqu'à M. le comte qui ne fasse sau-
» ter son chien pour moi, en faisant avec
» son œil une grimace si drôle !.. Ah ! le
» vieux fou ! »

Pendant que mademoiselle Lucile bavarde, je me bourre de friandises, dont elle a chargé ma table ; tout cela est délicieux, et je ne puis m'empêcher de répéter souvent : « Ah ! si Pierre était avec moi !
» comme il se régalerait !

» — Il a bon cœur, ce petit André, » dit mademoiselle Lucile, en me donnant une légère tape sur la joue. « C'est bien, cela ;
» nous en ferons quelque chose... Ah ! mon
» Dieu ! et moi qui oublie que madame

» m'attend pour s'habiller... Cela l'ennuie
» de paraître à ce dîner, mais elle l'a pro-
» mis. C'est pourtant bien amusant d'être
» à table la reine du repas; car tous les
» hommes lui rendent hommage : c'est à
» qui fera l'aimable, le galant!... Ah!
» Dieu! que j'aimerais cela, moi!.. Et ma-
» dame n'y prend pas garde; elle soupire
» après le moment où elle sera seule avec
» sa fille. Moi, je regarde tout le monde à
» table, à travers un œil de bœuf; j'exa-
» mine les figures, je ris des mines de l'un,
» des singeries de l'autre!.. Oh! c'est amu-
» sant; mais madame m'attend... Adieu,
» André. — Est-ce que je ne puis pas aller
» jouer avec mademoiselle Adolphine? —
» Oh! elle va dîner avec sa mère; est-ce
» que madame s'en sépare jamais?.. Regar-
» dez à votre fenêtre, vous verrez arriver
» tout le monde, vous verrez des figures
» bien originales : cela vous amusera. C'est
» dommage qu'il ne vienne pas de dames,
» on verrait des toilettes; mais comme ma-
» dame ne veut aller dans aucune société,

» alors les dames ne viennent pas chez elle.
» Les hommes, c'est différent, ça vient
» toujours, ce n'est plus la même cérémo-
» nie... et... Ah ! mon Dieu ! madame m'at-
» tend. «

Lucile va s'en aller, je l'arrête pour la prier de me lire ce qu'il y a sur le papier attaché après la jolie bourse. » Vous ne sa-
» vez donc pas lire, André ? — Non, made-
» moiselle...—Il faut apprendre bien vite,
» mon ami, ne pas savoir lire... fi ! c'est
» honteux. Et puis plus tard, quand on
» veut écrire à sa bonne amie... — Oh !
» la mienne ne sait pas lire non plus... —
» Comment, André, est-ce que vous avez
» déjà une bonne amie ? — Est-ce que ce
» n'est pas notre mère, mademoiselle, qui
» est notre bonne amie ? — Si, André, si...
» c'est... Ah ! que je suis bête aussi d'aller
» lui parler de ça !.. Voyons ce qu'il y a
» sur le papier : *Pour André, pour ses me-*
» *nus plaisirs* ; cela veut dire que la bourse
» est pour vous, que vous pouvez disposer
» à votre gré de ce qui est dedans. — Quoi !

» tout cela ?—Oh ! madame est généreuse !..
» Voyons ce qu'il y a dedans : vingt...
» trente... trente-six francs.. c'est bien gen-
» til. Avec trente-six francs on a bien des
» choses. — Mais je n'ai besoin de rien,
» mademoiselle. — Alors on met de côté...
» on amasse, et il vient un temps où l'on
» est bien aise de trouver cela ; c'est ce que
» je fais, moi. Je pourrais m'acheter mille
» choses, mais je ne suis point coquette ;
» il est vrai que madame me donne toutes
» ses robes et tous ses bonnets. Je ne suis
» pas si grande que madame, mais j'ai plus
» de hanches ; voilà une robe qu'elle n'a
» portée que trois fois. Elle la trouvait vi-
» laine. Moi, je n'ai pas voulu dire le con-
» traire ; mais n'est-il pas vrai, André,
» qu'elle est fort jolie cette robe-là, et
» qu'elle me va très-bien ?.. Ah ! mon Dieu,
» et madame qui m'attend !.. et voilà qu'il
» est six heures !.. Adieu, petit André, si
» j'ai le temps, je reviendrai causer avec
» vous. »

Mademoiselle Lucile est partie cette fois.

J'ai fini de dîner; le bruit des carrosses m'attire à la fenêtre : je vois entrer de belles voitures dans la cour de l'hôtel ; des messieurs en descendent ; mais ils sont presque tous en noir, et je ne vois rien d'amusant sur leurs figures. Il se fait beaucoup de mouvement dans l'hôtel ; on allume des lampions qu'on place dans la cour. Les valets vont et viennent : les uns portent des plats, les autres des bouteilles ; ceux-ci jurent, les autres rient. Après avoir regardé quelques instans ce tableau, je quitte ma fenêtre ; et comme j'ai contracté chez Bernard l'habitude de me coucher de bonne heure, je me mets au lit, au moment où les habitans de l'hôtel commencent à dîner.

FIN DU DEUXIÈME VOLUME.

TABLE

DES CHAPITRES CONTENUS DANS CE VOLUME.

FIN DE LA TABLE.